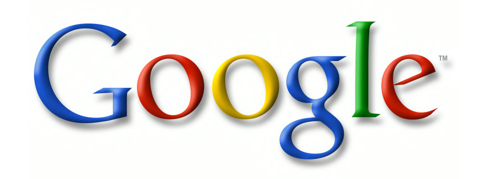
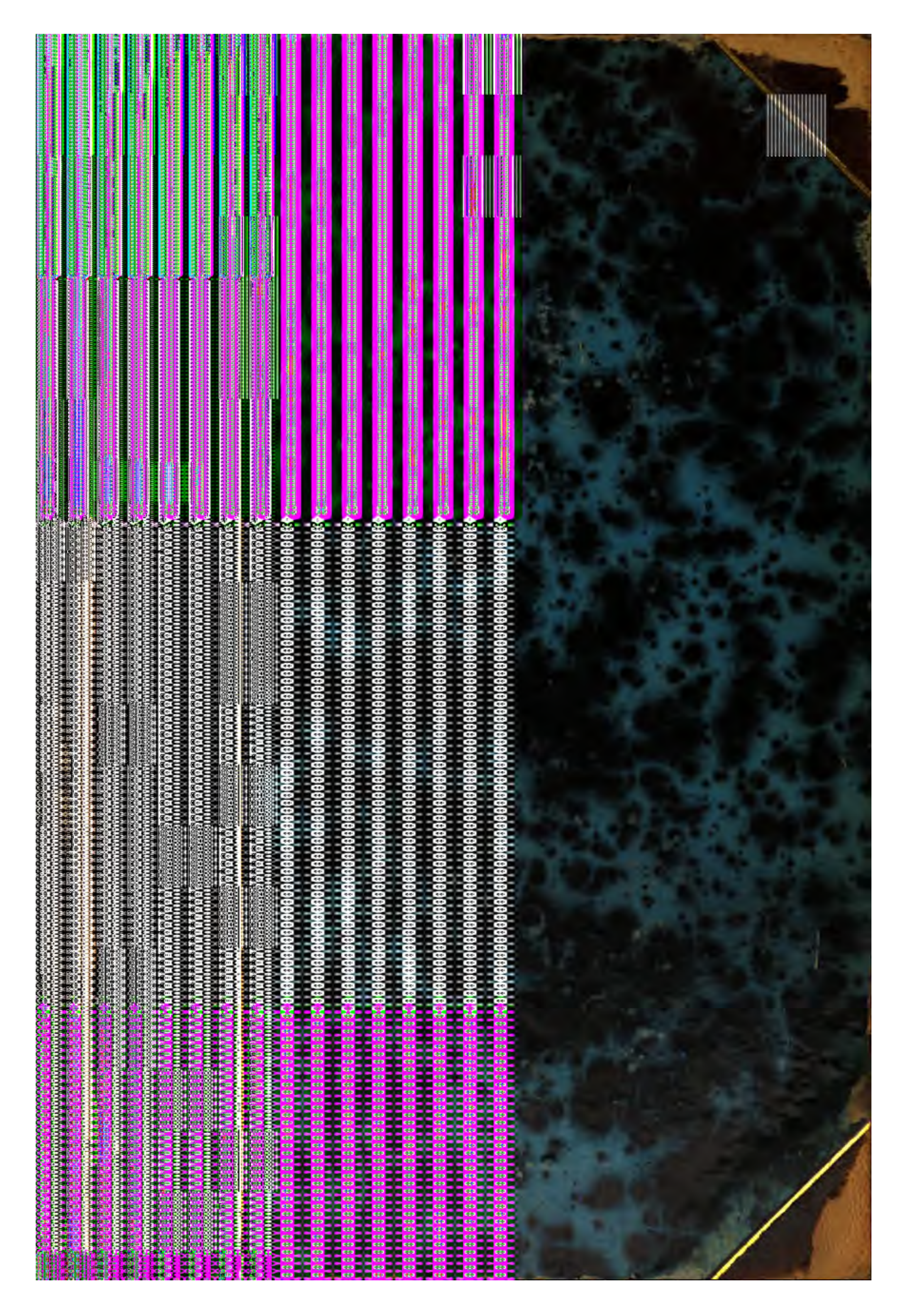
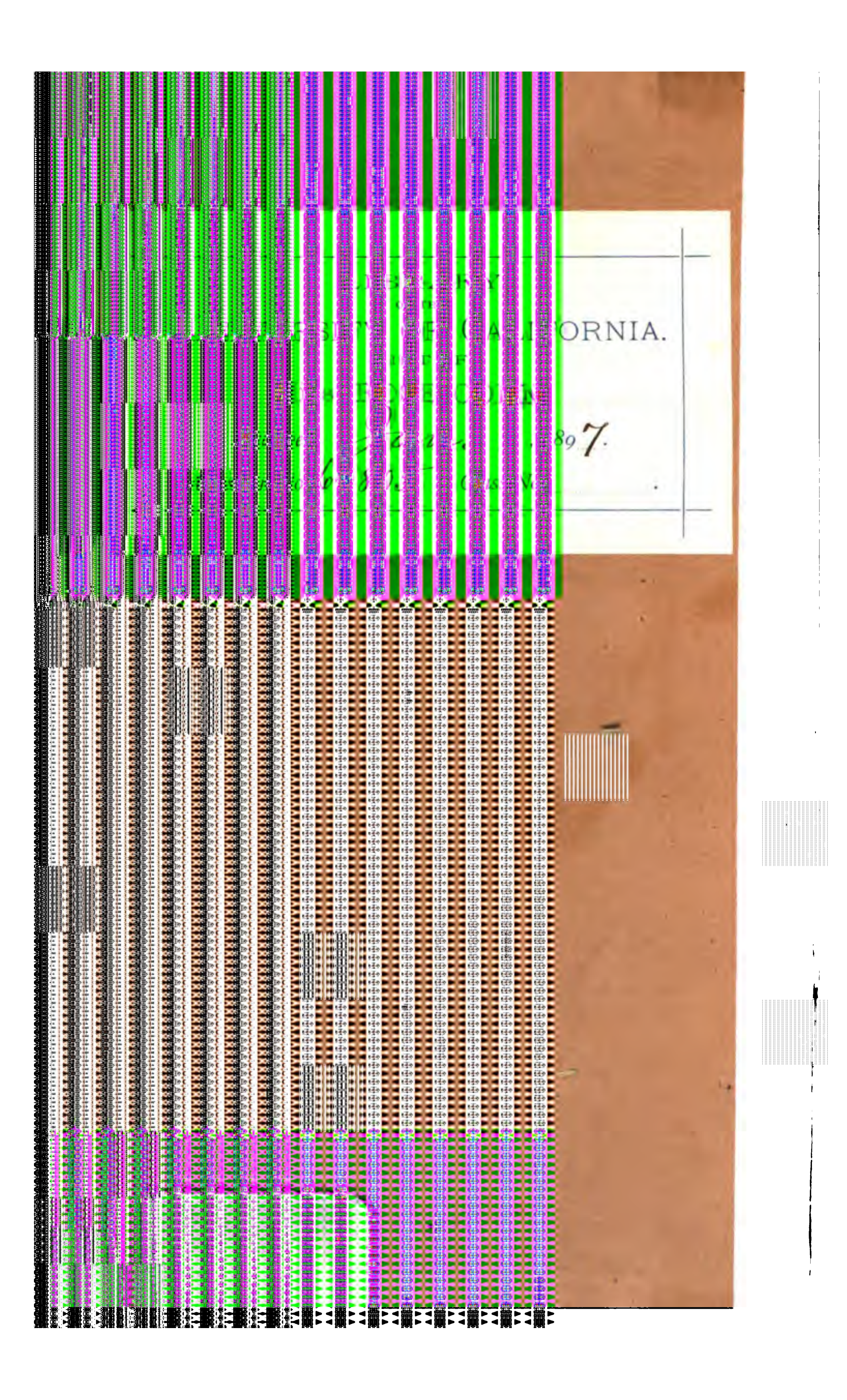
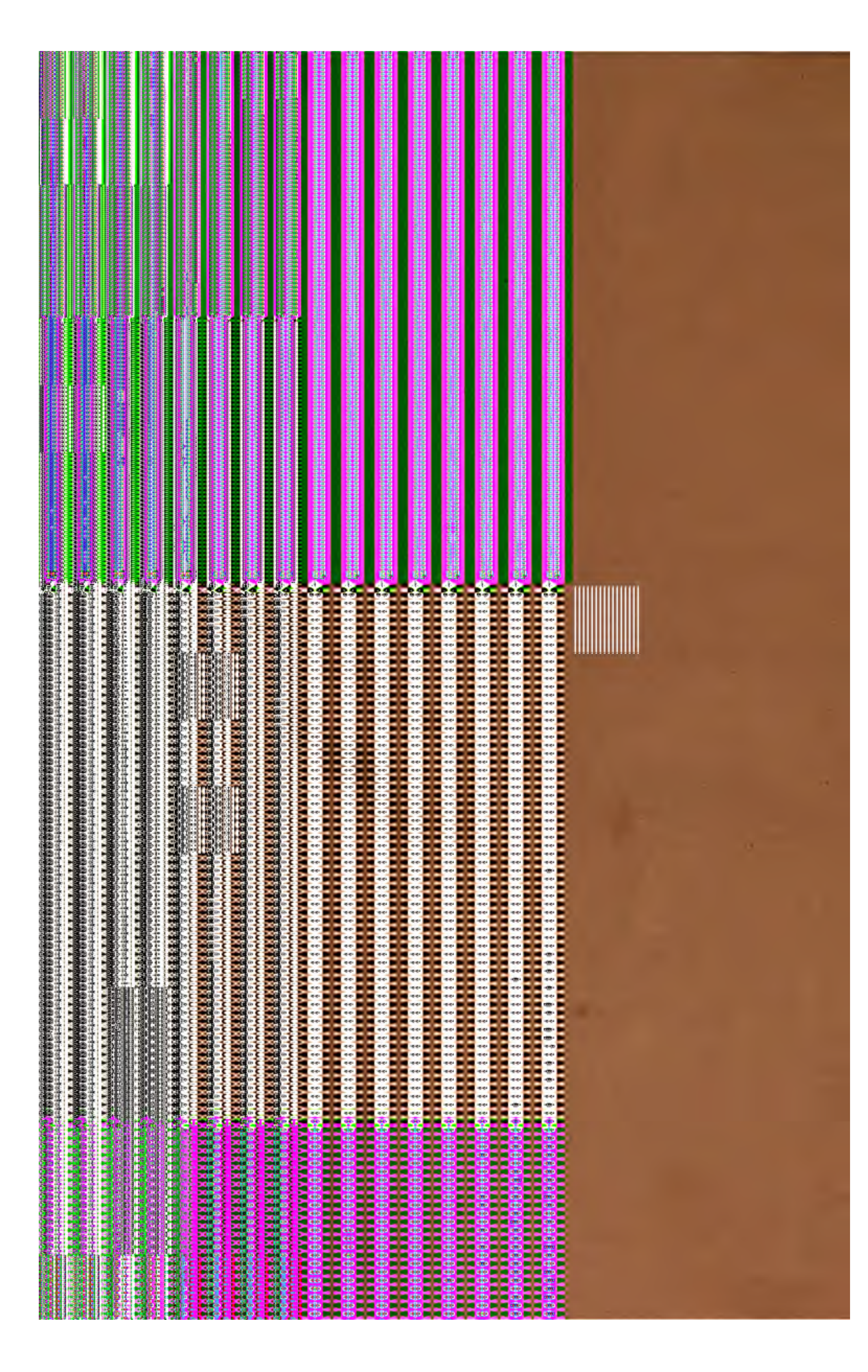





ORNIA.
1897.



LES TROIS FILLES

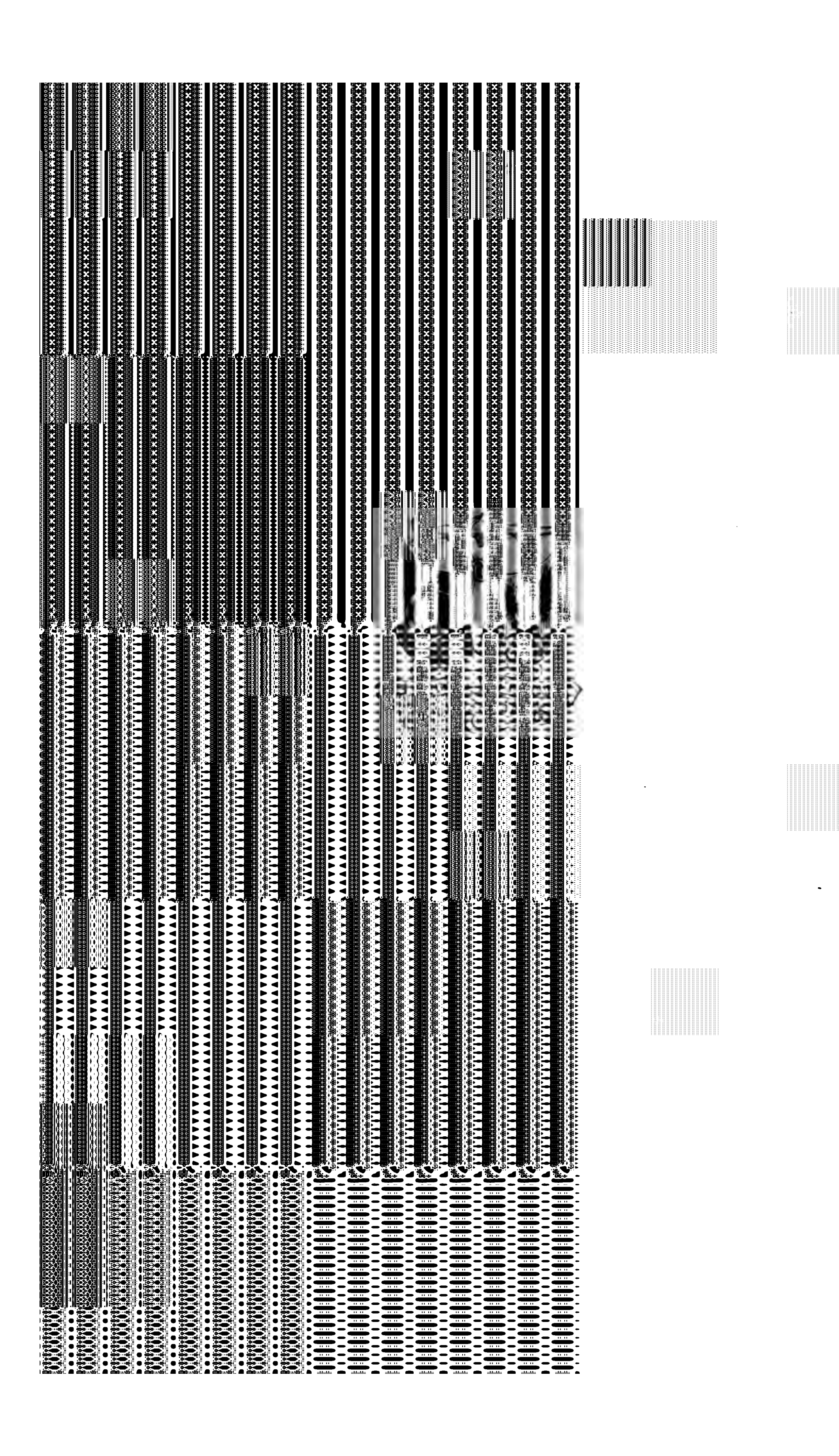
DE

LA BIBLE

LES TROIS FILLES

DE

LA BIBLE



LES TROIS FILLES

DE

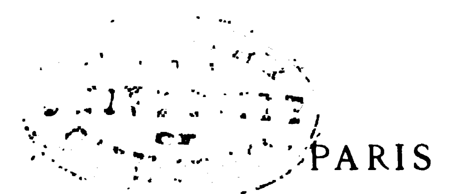
LA BIBLE

PAR

HIPPOLYTE RODRIGUES

QUATRIÈME ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

AVANT-PROPOS

Le plus éloquent des chefs de la science philosophique a publié dans le *Journal des Débats* un lumineux exposé, une bienveillante appréciation des *Trois Filles de la Bible*, — et une éminente critique de ce qu'il veut bien appeler mon système.

Je m'empresse d'insérer ces belles pages dans cet avant-propos ; — et après avoir offert au maître l'expression publique de ma reconnaissance, je proteste respectueusement, mais avec fermeté, contre quelques-unes de ses conclusions.

JOURNAL DES DÉBATS

DU 26 AOUT 1866.

LE RATIONALISME RELIGIEUX.

Les Trois Filles de la Bible. — Le Protestantisme libéral. — L'Alliance religieuse universelle.

Les Trois Filles de la Bible, tel est le titre d'un livre publié il y a quelques mois[1] par M. Hippolyte Rodrigues, un homme de cœur et de conviction qui a quitté les affaires pour mettre sa vie, sa fortune et ses forces au service d'une idée. Les trois filles de la Bible, il est à peine besoin de le dire, ce sont les trois religions qui ont pris possession de la

1. Cette publication commencée en 1863, continuée en 1864 et 1865, se termine aujourd'hui, novembre 1866 par la Huitième aux Sabiens. (H. R.)

partie la plus éclairée de l'humanité : la religion juive, la religion chrétienne et celle qui a emprunté son nom et ses doctrines à Mahomet. Sorties toutes trois de la même souche, nourries de la même séve, animées de la même vie et, à des degrés différents, du même esprit, pourquoi ne finiraient-elles point par s'entendre et se réunir? C'est l'espérance de M. Rodrigues, et il se flatte que son ouvrage pourra servir non-seulement à la propager, mais à lui donner un commencement de réalisation. Il pense que, séparées à bon droit tant qu'elles ont eu à remplir une mission distincte en raison de la différence des temps, les trois grandes religions dont les livres hébreux sont la source commune ne peuvent manquer de se rencontrer et de se confondre dans une croyance plus libre et plus pure, dans une croyance universelle et définitive, seule digne d'être proposée aux peuples comme la religion moderne.

Mais qu'est-ce que la religion moderne? A quels signes la reconnaîtrons-nous? Par quels traits se distinguera-t-elle des religions anciennes? Les religions anciennes, dans l'opinion de M. Rodrigues, et avec elles les religions aujourd'hui régnantes, répondent à l'enfance du genre humain; la religion moderne répondra à sa virilité. Or, ce qui distingue l'enfance, soit de l'homme considéré individuellement, soit des peuples et de l'humanité prise en masse, c'est le besoin de récits merveilleux, c'est la foi au surnaturel, ce sont les manifestations extérieures, les symboles qui frappent les sens et l'imagination, les pratiques diverses au moyen desquelles la créature croit changer à son gré et forcer en quelque sorte la volonté du Créateur. Au contraire, dès que les hommes sont entrés dans l'âge viril, ils veulent, en rompant avec les traditions du mysticisme, en reléguant l'imagination dans le domaine de la poésie, que

leurs actions et leurs pensées soient réglées par les seules lois de la raison. Par conséquent, la religion, chez les peuples arrivés à ce degré de maturité, la religion moderne aura un but essentiellement moral et un caractère éminemment philosophique. La raison sera la seule autorité qu'elle pourra accepter, la seule lumière qu'elle voudra reconnaître, et cette lumière, jointe à la contemplation des merveilles de la nature, désormais substituées aux miracles, suffira pour lui révéler l'existence d'un Dieu unique, auteur et providence de l'univers. « A travers ce monde, qui se décompose pour se transformer, apparaissent déjà les éléments du monde nouveau. En religion, ces éléments s'appellent le monothéisme et le rationalisme[1]. »

De quelque manière qu'on juge cette pro-

1. *Sixième aux Mahométans,* avant-propos.

position, on ne pourra pas du moins lui refuser le mérite de la clarté et de la franchise. Elle se traduit par celle-ci, qui est peut-être encore plus franche et plus claire : tous les dogmes aujourd'hui professés dans le monde civilisé seront absorbés dans le déisme, lequel n'est pas un dogme, mais un système philosophique ; par conséquent, le jour où l'on aura réussi à les mettre d'accord, ils auront cessé d'exister, au moins à titre de croyances religieuses ; et ce jour, selon l'auteur des *Trois Filles de Bible,* est plus prochain que n'oseraient le supposer les esprits même les plus indépendants.

Les dogmes une fois remplacés par la philosophie ou par les lumières du sens commun, que devient le culte? Sur quel fondement repose-t-il du moment qu'on cesse d'y voir une institution divine? M. Rodrigues avoue que le culte de l'avenir n'est pas encore trouvé; mais il y en aura un. « La question religieuse,

dit-il[1], est à peu près fixée, sauf les nouvelles formes du culte, qui sont reconnues indispensables, mais qui n'ont pas encore été définies suffisamment. Ces formes du culte, la religion moderne les cherche. Dès qu'elles seront trouvées, la religion moderne sera, et les anciens rites disparaîtront comme les ténèbres disparaissent devant la lumière. »

La modestie qui lui a dicté cette déclaration n'empêche pourtant pas M. Rodrigues de soulever un coin du voile pour nous laisser entrevoir ce que deviendra dans la religion moderne cette douce et sublime effusion de l'âme qu'on appelle la prière. On ne reconnaîtra à la prière « que la vertu d'une intention et peut-être d'une promesse[2]. » On y fera entrer les principaux éléments de la philosophie, les idées les plus exactes qu'on

1. *Sixième aux Mahométans*, p. 15.
2. *Sixième aux Mahométans*, p. 17.

pourra posséder alors de la nature divine, de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre, des règles de la justice et du devoir; en un mot, tout le catéchisme; j'entends le catéchisme de l'avenir. On y introduira aussi les noms des grands hommes dont la mémoire, après un siècle d'épreuve, restera consacrée par la reconnaissance publique. Ce sera comme un petit cours d'histoire édifiante et de morale en action.

On devine dès à présent au prix de quels sacrifices les trois filles de la Bible seront admises à signer le traité de paix et le contrat d'union qui leur sont offerts. Les sacrifices qu'imposent à l'Autriche les armes victorieuses de sa sœur la Prusse pâliront à leur être comparés.

Que le judaïsme (car c'est à lui, comme au plus ancien, de donner l'exemple), que le judaïsme abandonne ses pratiques innombrables, sa casuistique subtile, ses jeûnes,

ses abstinences, son repos sabbatique, son baptême de sang, pour revenir au monothéisme pur dont Moïse a été dans le monde le premier révélateur, et dont la race d'Israël, dispersée sur toute la terre, est comme le missionnaire universel; qu'il se souvienne qu'il n'y a de circoncision efficace que celle du cœur; que les jours consacrés au Seigneur sont tous ceux où notre âme s'élève vers le ciel sur les ailes de la méditation ou de la prière; que le culte le plus agréable à Dieu se compose de bonnes œuvres et de bonnes pensées; enfin qu'il se dise à lui-même que le Messie prédit par les prophètes n'est pas autre chose que la raison, dont le règne se confond avec celui de la justice et de la vérité.

Le christianisme devra reconnaître qu'il n'est que la fleur et la plus pure substance du judaïsme, et que ce qu'il y a de divin en lui, ce n'est pas la personne du Christ, mais

sa parole et sa pensée, expression fidèle de la pensée de Moïse et des prophètes, résumé éloquent de la morale et du dogme monothéiste. En ouvrant les yeux à cette vérité, il renoncera nécessairement au dogme de l'incarnation, il cessera d'adorer Dieu sous une forme humaine, il se fera une idée plus juste des rapports de l'âme avec son créateur, il rendra à la raison et à la liberté les droits dont il les a laissé dépouiller par la révélation et la grâce; aux vaines discussions de la théologie il préférera la pratique des vertus chrétiennes, devenues le fondement de la vie publique et privée.

Ces recommandations s'adressent avant tout à l'Église catholique, accusée par M. Rodrigues d'avoir méconnu à ce point l'enseignement du Christ, qu'elle a substitué à sa doctrine une doctrine absolument contraire, et qu'elle a étouffé sous le poids d'une tradition immuable, déposée dans les mains d'une

autorité sans contrôle, le libre esprit, l'esprit de progrès qui respire dans les Évangiles. Il y a dans *les Trois Filles de la Bible* un chapitre[1] qui pourrait être intitulé *les Antinomies du Christianisme et de l'Église.*

Voici maintenant ce qu'on attend des sectateurs de l'Islam. Par leurs croyances les plus essentielles comme par le sang qui coulait dans les veines de leur prophète et de leurs premiers apôtres, les mahométans sont les enfants d'Abraham, les frères d'Israël. Le flambeau du monothéisme, un instant éclipsé chez eux par l'idolâtrie, a été rallumé par l'auteur du Coran. Mais, leur première ferveur une fois passée, ils se sont endormis dans l'immobilité et dans la foi aveugle, ils ont sacrifié l'esprit à la lettre. Il est temps qu'ils se réveillent et se remettent en marche; il est temps qu'ils renaissent à la vie et à l'in-

1. *Septième aux Catholiques*, ch. II, p. 77 et suiv.

telligence, qu'ils épurent et réchauffent leurs vieilles croyances au feu de la critique, à la lumière du libre examen. Déjà par la pensée on se partage leurs villes, on se dispute les lambeaux de leur empire, on se montre le désert qui sera leur dernier refuge. Toutes ces menaces et ces prédictions seront réalisées, s'ils ne se hâtent de les prévenir en changeant d'existence. Pourquoi seraient-ils effrayés ou humiliés de ce conseil? La réforme est devenue la première nécessité de notre temps. L'Occident la réclame aussi bien que l'Orient; les adorateurs du Christ aussi bien que les disciples de Mahomet. La réforme de l'islamisme consistera à accepter les grands principes de la morale et de la civilisation européenne, à substituer le culte de l'esprit à celui de la matière et l'empire du droit à celui de la force, à revendiquer contre le fatalisme la conscience et le rôle de la liberté, mais, avant tout, à faire dispa-

raître l'institution dégradante de la polygamie; car l'abaissement de la famille entraîne nécessairement avec lui celui de la société.

N'attendant rien que de la raison et de la philosophie, M. Rodrigues, sous peine d'être inconséquent, a dû faire un appel aux philosophes. Il leur adresse donc, dans le style de saint Paul et de l'Écriture sainte, une épître pareille à celles qu'il a consacrées aux différentes communions religieuses. Il supplie les philosophes de lui venir en aide dans une œuvre qui ne peut s'accomplir sans eux et dont ils ne peuvent pas plus se passer que le reste du genre humain. Le même esprit d'égalité démocratique, qui a confondu toutes les classes de la société et rapproché toutes les distances, a passé de l'ordre civil dans l'ordre intellectuel, du domaine des institutions et des faits dans celui des idées et des croyances. Les philosophes se flatteraient en vain de former, comme autrefois, une caste

distincte. Ils sont forcés d'entrer de plus en plus en communication avec la foule, et de créer, pour ainsi dire, un état moyen, moitié philosophique et moitié religieux, qui leur permette d'exercer sur elle une salutaire influence. Ce milieu, c'est précisément l'alliance du monothéisme et du rationalisme, alliance qui s'appuie à la fois sur l'Ancien et sur le Nouveau Testament; car si elle répond à la pensée des prophètes, elle est aussi la continuation de l'œuvre de Jésus-Christ interrompue pendant dix-huit cents ans par l'ignorance et les passions des hommes.

Aucun esprit impartial ne refusera de rendre justice aux idées élevées et aux sentiments généreux qui ont inspiré ce système. Nous ajouterons que M. Rodrigues n'est pas isolé dans sa manière de voir. Tous ceux que nous voyons aujourd'hui appliquer aux livres saints les libres procédés de la critique, à moins qu'ils n'appartiennent, comme beaucoup

d'entre eux, à l'école panthéiste ou athée, pensent nécessairement comme lui, alors même qu'ils se montrent moins décidés ou moins francs dans leur langage. Qu'on ouvre, par exemple, un petit livre très-intéressant, publié il y a un an par M. le pasteur Bost, le *Protestantisme libéral*[1], on y trouvera des propositions telles que celles-ci : « La religion s'en tient absolument aux faits de conscience et ne reconnaît pas d'autre autorité que celle de la conscience[2]. » — « Contrairement à l'opinion commune, nous affirmons que la religion, comme telle, n'a ni dogmes ni mystères[3]. » — « Le dogme appartient à la théologie, il est le produit de la réflexion appliquée aux faits spontanés de la conscience[4]. » — « Nous ne croyons pas au sur-

1. In-18, chez Germer-Baillière. Cet écrit fait partie de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine.

2. Page 0.

3. Page 73.

4. Page 76.

naturel. Nous ne voyons pas la raison de croire qu'il y ait eu dans l'histoire d'événements surnaturels... Le merveilleux, le surnaturel, c'est l'imagination de l'homme[1]. » D'autres pasteurs, mis en demeure de s'expliquer sur la divinité de Jésus, déclarent que, selon leur croyance, il est uni à Dieu, non pas substantiellement, mais moralement[2]. N'est-ce pas dire avec M. Rodrigues que Jésus-Christ est simplement le dernier des prophètes? Des Églises dissidentes et des écoles de théologie ces idées ont passé dans un autre milieu. Elles ont trouvé un organe dans la presse. Il existe depuis deux ans, à Paris, une association et un journal qui s'appellent *l'Alliance religieuse universelle.* La devise inscrite en tête de cette feuille nous

1. Pages 86 et 92.

2. Voyez, dans *l'Alliance religieuse universelle*, année 1866, une série d'articles sur la *Crise du protestantisme*.

offre un résumé fidèle des opinions qu'elle défend : « Religion rationnelle et progressive fondée sur les lumières naturelles. Libre examen, raison, conscience, autonomie individuelle. »

Est-ce à dire que nous soyons obligés de souscrire aux conclusions du livre de M. Rodrigues? Faut-il croire que la raison, en interprétant selon les lois les vieux textes bibliques, soit sur le point de créer une religion universelle? Nous ne le pensons pas. Avec le libre usage de la raison on peut fonder une philosophie, on ne fondera jamais une religion. La religion et la philosophie sont deux choses essentiellement distinctes; elles répondent à deux états de l'âme humaine complétement différents, et sitôt qu'on veut ou les mêler ou les asservir l'une à l'autre, on enlève à chacune d'elles son caractère propre, le principe même qui lui donne la vie et l'existence, on les dénature, on les dis-

sout, on les détruit toutes les deux. La philosophie réclame une liberté sans limites, car la première condition est de ne céder qu'à la force irrésistible de l'évidence. Aussi les textes, les traditions, les livres consacrés par la vénération des peuples n'entrent-ils dans ses spéculations qu'après qu'elle les a transformés dans sa propre substance ou quand elle s'est décidée à les considérer comme la simple expression de certains états, de certains phénomènes naturels de l'esprit humain dont il lui a été donné de chercher les lois. C'est ainsi qu'a pris naissance la philosophie des religions, qui n'est qu'une partie de la philosophie elle-même. La religion, au contraire, ne subsiste que par la foi, ce qui revient à dire qu'elle a besoin de dogmes et de mystères. La vérité pour elle n'est point la découverte laborieuse de l'homme, mais le don gratuit de Dieu; elle la croit descendue du ciel par des voies qui ne sont

point celles de la nature, par conséquent elle ne peut se passer de surnaturel, et il faut qu'elle le place à la fois dans les dogmes et dans la manière dont les dogmes ont été révélés, dans les mystères et dans les miracles. Sans mystères, l'intervention divine était superflue, puisque la raison humaine aurait pu trouver ce qu'elle est en état de comprendre. Sans miracles, l'intervention divine n'aurait pu se manifester en dehors des lois ordinaires de la nature.

Tout ce que nous avons dit de la religion s'applique exactement au culte, qui en est une partie inséparable. Le culte se modèle sur le dogme et se développe ou déchoit avec lui comme le corps avec l'âme, comme le langage avec la pensée. On ne le crée pas à volonté dans un but préconçu, si louable et si utile qu'il puisse être. Quand il ne jaillit point spontanément de la foi comme une eau vive de sa source, il a cessé d'exister et

n'offre plus à nos yeux qu'un vain spectacle, comme la fameuse procession de la Convention nationale le jour où elle inaugura le culte de l'Être suprême, comme les offrandes de fruits et de fleurs déposées par les théophilanthropes sur les autels profanés, ou comme ces messes pompeuses célébrées encore aujourd'hui avec le concours des célébrités du théâtre, à l'occasion du mariage ou des funérailles de quelque grand de la terre. Refusez, par exemple, à la prière toute efficace sur la volonté divine, toute influence sur les destinées de l'homme; répandez cette conviction qu'elle n'est qu'une forme de la méditation ou ne doit être qu'une forme de l'enseignement, aussitôt l'on cessera de prier, ou plutôt, en dépit de vous et de vos doctrines, on priera, on pleurera aux pieds du souverain de l'univers, on demandera grâce et secours « au père qui est dans le ciel. » Tant qu'on ne pourra pas adresser avec jus-

tice à l'humanité entière le reproche qu'on faisait à Fontenelle, tant qu'on ne lui aura pas donné un cerveau à la place du cœur, la prière et la foi auront en elle une source intarissable. Or, la prière et la foi, c'est l'essence même de la religion. Sans doute le caractère immuable que s'attribuent les religions dans la persuasion où elles sont qu'étant l'œuvre de Dieu, rien ne manque à leur perfection, ce caractère ne les empêche pas d'avoir leurs révolutions et leurs retours, autrement dit, leurs réformes, leurs époques de progrès, tout comme les philosophies. Ainsi il y a loin de la loi des patriarches à celle de Moïse, de la loi de Moïse à la doctrine des prophètes et à la foi de l'Évangile. Progrès ou non, l'Église primitive ne ressemble pas à celle du moyen âge, ni l'Église du moyen âge à celles qui ont été fondées au XVI[e] siècle. Oui, mais c'est la foi elle-même, non la raison, qui a développé, transformé ou

réformé la foi. La religion a suffi à ses destinées, sans appeler à son aide une puissance rivale. Luther, Calvin, Mélanchthon, pour ne parler que de ceux-là, étaient des théologiens, des chrétiens fervents et même fanatiques, non des philosophes. On sait comment le théologien Calvin a traité le philosophe Michel Servet. Des philosophes qui ont réformé une religion et qui ont réussi dans cette entreprise, qui ont conquis à leur œuvre l'adhésion des masses populaires, l'histoire ne nous en offre pas un seul exemple.

Qu'est-ce donc que ce rationalisme que nous voyons aujourd'hui en Allemagne, en Angleterre, en France, en Hollande, aux États-Unis, envahir avec audace toutes les Églises protestantes? Ce ne sont pas des philosophes qui se constituent en réformateurs de la théologie, ce sont des théologiens, des ministres de la religion, qui, grâce à l'usage du libre examen, poussent la réforme des

croyances religieuses jusqu'à ne plus laisser aucune distance entre elle et la pure philosophie. Ils ont beau répudier le nom de philosophes, ils le sont par le fait et ne peuvent pas être autre chose ; mais ils le sont d'une manière inconséquente. Ils établissent que l'Évangile est un livre comme un autre, c'est-à-dire une œuvre humaine, composée à différentes époques par des hommes qui n'étaient exempts ni de préjugés, ni de passions, ni d'erreurs. En même temps ils se croient sûrs d'apercevoir dans la doctrine évangélique la perfection souveraine et immuable de la sagesse divine. Jésus-Christ, pour eux, n'est qu'un homme moralement uni à Dieu, c'est-à-dire comme toute créature humaine pourrait l'être. Cela ne les empêche pas de le représenter et même de l'invoquer comme le médiateur nécessaire entre Dieu et les autres hommes, comme celui à qui il faut être uni par la foi pour être sauvé. En dehors des lois

religion, ou, pour parler avec plus de précision, entre la raison absolument indépendante et la foi au surnaturel, ce choix n'est pas uniquement un acte de la pensée; le sentiment, l'éducation, le caractère, un certain tour particulier de l'imagination, n'y ont pas moins de part que l'intelligence; il vient du cœur encore plus que de l'esprit, et si je ne craignais pas d'offenser des convictions délicates en donnant à toutes ces influences impersonnelles un nom vénéré dans la théologie, je dirais que ce choix est l'œuvre de la grâce autant que du libre arbitre. Sachons donc respecter les diversités inévitables de la nature humaine; n'essayons pas d'appliquer à l'œuvre de Dieu, infinie et insondable comme son auteur, la mesure étroite d'un système, d'un parti, d'une Église ou d'une école. Il y a d'ailleurs, entre les systèmes philosophiques et les dogmes religieux, une foule de points de vue intermédiaires qui,

pour rester à l'état d'opinions individuelles, n'en contribuent pas moins à rapprocher les deux extrêmes et à les mettre en communication l'un avec l'autre. Grâce à ce courant créé par la liberté, et qui ne peut subsister sans elle, les conquêtes irrésistibles de la raison pénètrent, malgré tout, dans la foi, et les nobles élans de la foi, en se communiquant à la raison, l'empêchent de se corrompre et de se dégrader dans un vil matérialisme.

AD. FRANCK.

« *La religion,* dit M. Franck, *ne subsiste que par la foi.* —

« *Le caractère immuable que s'attribuent les religions ne les empêche pas d'avoir leurs révolutions et leurs retours, autrement dit, leurs réformes, leurs époques de progrès tout comme les philosophies.* »

Donc, la religion progresse; donc, il n'est

pas d'orthodoxie, — puisque l'hétérodoxie d'aujourd'hui devient l'orthodoxie de demain; — donc les religions de l'enfance humaine céderont la place à la religion de la virilité humaine.

« *Oui,* ajoute M. Franck, *mais c'est la foi elle-même, non la raison qui a développé, transformé ou réformé la foi.* » —

Eh quoi! oserai-je peut-être répondre; eh quoi! Abraham, Moïse, les prophètes, Jésus, Mahomet, n'étaient pas des philosophes, ils n'étaient que des théologiens!

Eh quoi! Abraham trouvant dans l'harmonie de la création l'unité de Dieu — et substituant aux sacrifices humains la circoncision, — Abraham n'était pas un philosophe!

Eh quoi! Moïse, révélant le décalogue et tous les grands principes sur lesquels reposent les sociétés d'aujourd'hui, — Moïse n'était pas un philosophe!

Eh quoi ! les prophètes sacrifiant la lettre du Pentateuque à son esprit, — Jésus déclarant que l'homme n'a pas été donné au sabbat, — Mahomet disant : Ne faites point de violence aux hommes à cause de leur foi, — n'ont été que des théologiens et ce ne sont pas des « *philosophes ayant réformé une religion, ayant réussi dans leur entreprise et ayant conquis à leur œuvre les masses populaires !* »

« *Regardons autour de nous seulement*, ajoute le maître, *dans le siècle où nous vivons nous trouverons autant de science, autant de génie ou de talent, autant de force intellectuelle dans un camp que dans un autre.* »

Soit, — mais que sert de s'appuyer sur une égalité qui n'existait pas hier et qui n'existera plus demain ?

Cinquante années ont suffi pour conquérir au mouvement la moitié de la force intellectuelle de notre époque, — le flot qui l'ap-

porta reculera-t-il d'épouvante, — ou restera-t-il désormais en place afin que se continue cette égalité chimérique?

« *La religion et la philosophie sont deux choses absolument distinctes; elles répondent à deux états de l'âme humaine complétement différents, et sitôt qu'on veut ou les mêler ou les asservir l'une à l'autre, on enlève à chacune d'elles son caractère propre, le principe même qui lui donne la vie et l'existence; on les dénature, on les dissout, on les détruit toutes les deux.* »

La religion et la philosophie sont deux choses distinctes; — soit, — mais leur réunion, loin d'enlever à chacune d'elles son caractère propre, — fortifie chacune d'elles et est pour toutes deux l'occasion et la source d'un nouveau progrès.

Chaque fondateur de religion a personnifié cette réunion.

Le sentiment théologique ne représente

pas la religion, et quoiqu'il en occupe souvent la place, il ne doit pas être confondu avec elle.

Le sentiment théologique donne la démonstration de ce qu'il faut croire et pratiquer d'après les révélations de chaque religion.

La religion est fondée sur les inspirations du cœur et de la raison.

Les inspirations du cœur donnent le sentiment naturel qui porte l'homme vers Dieu, — la raison donne la philosophie.

C'est ainsi, d'après nous, que le sentiment religieux et le sentiment philosophique réunis forment la religion.

Le sentiment religieux donne la solution des problèmes que la raison seule ne pourrait résoudre, — la raison empêche ce sentiment de s'égarer.

L'un se complète par l'autre, l'un ne peut que s'égarer sans l'autre, — et la réunion de ces deux états de l'âme est non-seulement salutaire, mais indispensable. —

« *Le déisme n'est pas un dogme,* » dit M. Franck. — Pourquoi, si ce n'est parce qu'il n'implique que le seul sentiment philosophique de la connaissance de Dieu?

Le monothéisme est un dogme parce qu'il implique à la fois le sentiment philosophique et le sentiment religieux de cette connaissance. —

« *Que devient le culte? — Sur quels fondements repose-t-il, du moment qu'on cesse d'y voir une institution divine?* —

Il s'épure, il devient plus digne du Créateur en reposant sur la vérité au lieu de reposer sur des fables; — en reposant sur un sentiment naturel développé par l'intelligence et la raison humaine, au lieu de reposer sur un sentiment de crédulité que rien ne justifie, et qui ne justifie ni ne prouve rien.

Oui. — *Le culte se modèle sur le dogme; — il se développe ou déchoit avec lui comme le corps avec l'âme, comme le langage avec*

la pensée. — On ne le crée pas à volonté dans un but préconçu si louable et si utile qu'il puisse être. — Quand il ne jaillit point spontanément de la foi, comme une eau vive de sa source, il a cessé d'exister, et n'offre plus à nos yeux qu'un vain spectacle.

Mais c'est précisément parce que le culte se modèle sur le dogme qu'il faut édifier la foi sur le monothéisme, afin que de cette foi sensée le culte jaillisse spontanément comme une eau vive de sa source.

Et de cette œuvre ressortira naturellement le bienfait de l'unification des religions.

La religion de Moïse et la religion de Jésus ne pouvant se réformer, s'épurer, s'accomplir d'après la pensée de chacun de leur fondateur, sans arriver à un résultat conforme, à des formes de culte identiques, — et conséquemment, sans s'unifier. —

M. Franck termine en disant : « *Les conquêtes irrésistibles de la raison pénètrent mal-*

gré tout dans la foi, et les nobles élans de la foi, en se communiquant à la raison, l'empêchent de se corrompre et de se dégrader dans un vil matérialisme. —

Si la raison de l'homme le conduit au matérialisme, la raison est un leurre et les conciles ont eu raison de la proscrire et de l'enchaîner.

Si la foi, — la foi en des mystères, — la foi en des miracles; — si cette foi est nécessaire, alors c'est en elle que repose le spiritualisme, alors c'est elle qui représente l'opposé du matérialisme.

Oh! mon maître, si la foi vraie et la raison suprême, — le sentiment religieux et le sentiment philosophique ne se réunissaient naturellement pour former le spiritualisme, inspirer les grandes âmes, et ouvrir un avenir sans bornes à la religion comme à la philosophie, oh! mon maître, ne faudrait-il pas inventer de les réunir?

Puisse M. Franck ne trouver dans cette réplique un peu chaleureuse que les sentiments de respect et d'admiration que doivent ressentir vis-à-vis de lui

> Un élève à son maître, un enfant à son père,
> A son supérieur le moindre petit frère.

HIPPOLYTE RODRIGUES.

12 septembre 1866.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Les trois Filles de la Bible sont incontestablement la juive, la chrétienne et la mahométane.

La protestante n'est, jusqu'à présent, qu'une secte chrétienne divisée elle-même en plusieurs sectes.

Quand elle aura abandonné la divinité de Jésus, reconnu la révélation indirecte, et discerné dans cette révélation les vérités éternelles d'avec les vérités relatives aux époques auxquelles elles ont apparu et aux races aux-

quelles elles ont été adressées, elle sera devenue alors la quatrième fille de la Bible, — quatrième par ordre de date.

Nous réunissons aujourd'hui les cinq parties déjà publiées de ce travail ; — la sixième partie, relative à la mahométane, — au point de vue réformiste, — est en préparation.

La réforme est effectivement la grande aspiration de notre temps.

Le protestantisme ne fut qu'un germe. — Arrêtée dans sa croissance, la plante n'a pu donner qu'un bouton ; sa fleur même ne nous suffirait plus aujourd'hui : c'est le fruit que nous demandons, et ce fruit, c'est la moralisation de l'homme.

La moralisation, tel doit être, tel est le but de la religion moderne.

Édifier la religion moderne sur l'accomplissement des religions issues de la Bible;

Faire ressortir que de leur accomplissement, d'après la pensée de chacun de leurs fondateurs, doit jaillir leur unification;

Démontrer aux israélites que l'époque de leur mission monothéiste est arrivée, qu'ils doivent s'y dévouer; séparer vigoureusement leurs lois administratives et locales de la loi religieuse de l'humanité; prendre la tête de la réforme, s'appuyer sur la philosophie, consacrer ainsi le pas scientifique et philosophique accompli de nos jours, et procéder à la conquête du pas moral dont le besoin devient une souffrance;

Représenter aux chrétiens que leur immobilité est funeste; que, grâce à leur habile compromis avec le paganisme et à leur ad-

mirable organisation, ils ont, il est vrai, répandu par toute la terre l'idée de Dieu,

Mais qu'ils sont maintenant en complet désaccord avec la science moderne ; qu'il est temps que l'Église mette ses commandements en harmonie avec la religion enseignée par Jésus ; qu'il est temps de réaliser sa parole, de la choisir dans les trois années de son enseignement et non dans la journée de son entrée triomphale à Jérusalem, et de reconnaître ainsi le Dieu unique, source de toute vérité ;

Leur rappelant en outre que jamais Jésus n'a prêché une religion dont il dût être l'objet ; et que, jusqu'à l'établissement de la réforme, c'est-à-dire pendant quinze siècles, l'Église a été divisée sur le dogme de la divinité de Jésus;

Exhorter les protestants à suivre enfin la

voie dans laquelle les ont engagés leurs glorieux fondateurs, voie qui répond effectivement à la pensée de Jésus, c'est-à-dire au mépris des formes vaines et à la recherche de toute vérité;

Et enfin, appeler la philosophie au rôle pratique qui lui appartient dans notre transformation religieuse et sociale :

Telles sont les pensées qui ont inspiré ce travail.

La grande réforme s'affirme chaque jour davantage, le monde de l'idée lui appartient déjà, et le fait ne peut tarder à se manifester d'une manière éclatante.

Fidèle à sa mission, la nation juive donnera-t-elle le signal?

Effrayés de la chute des formes vaines,

les chefs des religions issues de la Bible s'opposeront-ils à toute épuration de culte ?

Avertis par le sentiment général, les chefs politiques prendront-ils habilement la direction supérieure du mouvement des esprits ?

Telles sont les questions vivantes de notre époque.

Leurs solutions peuvent sans doute être ajournées, — il n'est plus possible de les faire avorter.

La science religieuse s'est fondée de nos jours avec un ensemble et un éclat incomparables.

Déjà la lumière a frappé les derniers vestiges de l'idolâtrie.

Déjà les fraudes pieuses des anciens temps ont été signalées avec une sûreté et une profondeur incontestables,

Déjà l'idée juste de Dieu a pénétré dans tous les cœurs.

Tout présage donc la chute définitive des formes vaines et l'apparition des formes moralisatrices de l'homme.

JACOB-HIPPOLYTE RODRIGUES-HENRIQUES.

Fromont, août 1865.

AVANT-PROPOS.

La liberté de conscience porte dans ses flancs l'union des trois Filles de la Bible.

Nous pensons que les esprits élevés des trois religions, — *les préparateurs de l'avenir,* — doivent commencer l'œuvre, et nous espérons que la religion juive, fidèle à sa mission, donnera le signal.

Dans quelle proportion cette union peut-elle être tentée aujourd'hui?

Que faudra-t-il encore de préparations et de temps pour que les questions de détails,

les discussions théologiques et les pensées d'absorption soient définitivement écartées? Nul ne peut le prévoir.

Mais il est un dogme qui nous est commun, — l'unité de Dieu.

Il est une déchéance qui nous est commune, — les pratiques religieuses.

Préparons ensemble la réforme des pratiques du passé, et réunissons-nous sous le drapeau commun de l'unité de Dieu et de la conformité des pratiques religieuses.

J'ai essayé d'indiquer ici les pratiques rationnelles qui pourraient réunir les trois Filles de la Bible.

Je les livre aux méditations de nos chefs et de nos frères.

Puisse cette œuvre, dégagée de tout intérêt personnel, de toute vanité, être entreprise résolûment, afin que disparaisse ce trouble des consciences, cette décadence morale qui contraste si péniblement avec les progrès scientifiques, industriels et artistiques de notre époque.

LES

TROIS FILLES

DE LA BIBLE

I.

Mes Frères en Israel,

Vous avez eu la gloire de révéler au monde, jusque-là *païen*, le Dieu unique.

Vos prophètes, ou plutôt vos philosophes, ont appelé *commandements de Dieu* les préceptes immuables de justice et de morale, — bases du futur *code moral*.

Vos philosophes ont séparé l'âme de la

chair, et ils ont appelé le corps une poussière, et ils ont glorifié l'âme.

Et après avoir trouvé dans l'harmonie de la création les preuves de l'unité de Dieu, ils ont trouvé dans le *libre arbitre* les preuves de la justice de Dieu, et ils ont opposé cette loi aussi bienfaisante que vraie à la doctrine aussi dégradante que fausse de la *fatalité*.

Et ils ont aussi trouvé des sources de poésie dans les sources de morale, — et depuis qu'ils les ont formulées dans un magnifique langage, tout ce qui est devenu grand et élevé par l'âme a puisé sa grandeur et son élévation dans leurs méditations.

Et, enfin, Dieu, dans son immense bonté, a ajouté à votre gloire la palme d'un martyre incomparable.

Après avoir été vaincus, chassés de vos foyers et dispersés sur la surface de la terre, vous avez été persécutés, égorgés et calomniés.

Et vous vous êtes résignés à la volonté de Dieu, — et vous l'avez remercié d'avoir fait de vous des victimes, — puisque à cette époque de ténèbres, il n'y avait sur terre que des victimes et des bourreaux.

Et alors le délire s'est emparé de vos persécuteurs, — à ce point que les prêtres ont imaginé les tortures de l'Inquisition, — de la *sainte* Inquisition!

A ce point que les rois ont tenu à honneur d'allumer de leurs mains le bûcher témoin de la fermeté de votre foi dans un seul Dieu;

A ce point que les peuples, lorsque se déclarait un fléau, vous égorgeaient, ainsi que vos femmes et vos enfants, pour détourner la colère divine.

Et aussi, lorsqu'ils entreprenaient quelque grande guerre, quelque croisade inouïe, ils commençaient, saisis d'enthousiasme, par se ruer sur vous, mille contre un, — et ils

vous massacraient, ainsi que vos femmes et vos enfants, afin d'appeler sur leurs entreprises les bénédictions du ciel.

Vous avez supporté dignement ces longues épreuves, — et quand enfin les hommes ont reculé avec horreur devant le sang répandu par les guerres *dites* de religion, quand la liberté de conscience est apparue, vos persécuteurs vous ont trouvés parmi eux comme des frères, — et si votre nombre était petit parmi les peuples, le nombre de vos hommes supérieurs était grand parmi les hommes supérieurs de ces peuples.

Car la douleur a été mise sur terre pour améliorer l'âme.

Et maintenant, mes frères, les signes de la majorité religieuse de l'homme sont manifestes.

L'heure est arrivée.

Après avoir révélé le *Dieu unique,* révélons le culte véritable.

Et quel est celui assez hardi pour dire : — Voilà comme Dieu doit être adoré?

Celui-là, mes frères, c'est d'abord Moïse, quand il nous a apporté les commandements de Dieu.

Et après lui, c'est Isaïe.

Écoutez Isaïe :

« Qui vous demande de venir dans mes parvis? — Vos néoménies, vos sabbats, vos jours de fêtes me sont indifférents, et vous avez beau multiplier vos prières, *je ne veux point les écouter.* — Ce n'est pas cela que je désire : — ce que je demande, c'est que vous soyez purs et vertueux, que vous vous éloigniez du mal, que vous vous attachiez au bien, que vous pratiquiez la justice, que vous secouriez l'opprimé, que vous preniez la défense de la veuve et de l'orphelin. » (Isaïe, chap. I, vers. 12 et suiv.)

« Ils viennent à toi, dit encore le Seigneur

au prophète Ézéchiel, l'affluence est grande, il s'assied devant toi, mon peuple, ils écoutent tes paroles, mais ne les mettent pas en pratique. — C'est délice que ce qu'ils exécutent de leur bouche, mais *leur cœur est après le gain*, et voilà — tu es pour eux une chanson charmante, belle voix, — savante musique, ils écoutent tes paroles; mais eux, les pratiquer, — ils n'y songent pas. » (XXXIII, 31 et suiv.)

Écoutez encore Isaïe :

« Est-ce là ce que vous appelez un jeûne et un jour agréable au Seigneur? Non. — Le jeûne que je demande, le voici :

« Délier les liens du vice, s'affranchir des nœuds de la méchanceté, délivrer les opprimés, partager son pain avec ceux qui ont faim, donner asile aux indigents et vêtir ceux qui sont nus, rassasier les âmes affligées et

briser le joug de l'esprit du mal. » (*Isaïe*, chap. 58.)

Oui, mes frères, *le culte véritable, c'est celui qui assure à ceux qui le professent la plus grande moralisation possible.* — C'est ainsi seulement qu'il est agréable à Dieu d'être adoré.

Ne confondons pas la foi véritable, qui nous a été transmise par nos pères au péril de leurs jours, avec les pratiques religieuses.

Les pratiques de toutes les religions sont empreintes du cachet de barbarie des époques, des climats et des préjugés des pays qui les ont vues naître.

Ne fallait-il pas dominer le nombre, lui parler de manière à être entendu, et laisser ensuite le temps faire son œuvre?

L'heure est arrivée, les esprits sont préparés, la transformation est inévitable, —

c'est par nous qu'elle doit être accomplie, parce que notre religion est fondée sur la raison humaine et que notre race est pénétrée de l'amour de Dieu.

Et aussi parce que nous prêtons l'oreille à toutes les voix de la nature.

Cette transformation doit avoir pour *résultat* l'unification des religions juive, chrétienne et mahométane, — *les trois Filles de la Bible.*

Elle doit avoir pour *but* l'amélioration de l'âme.

Elle doit avoir pour *moyen* le délaissement des questions de théologie au profit des questions de morale, la mission des chefs religieux étant de formuler et de développer le *code moral,* de le prêcher dans le temple et de porter dans l'intérieur des familles les paroles consolatrices et les principes d'union et d'abnégation.

Quant aux cérémonies du culte, elles doi-

vent être *radicalement transformées*, dépouillées de leur enveloppe étrangère et mises en rapport avec nos pays, nos mœurs et l'état de notre civilisation.

Toutefois, songez-y, mes frères, pour que cette société, engendrée par nous, soit aussi par nous rénovée, il est nécessaire que chacun fasse le sacrifice d'une partie de ses idées et de ses habitudes.

Et que chacun de nous fasse son devoir.

II.

Et maintenant, mes frères, je fais appel à nos dignes chefs, — et je leur dis :

Redoutez le schisme, conséquence des efforts individuels; — votre voix est puissante et autorisée, — formulez le culte véritable. Et afin qu'il soit successivement adopté par les enfants des trois Filles de la Bible, écartez avec soin tout ce qui divise, choisissez avec amour tout ce qui réunit.

Et inspirez enfin à nos enfants le mépris du veau d'or, devant lequel se courbe avec tant d'insolence la génération actuelle.

Il me semble avoir trouvé, écrite en toutes lettres dans l'esprit des lois de Moïse, la formule qui suit :

« 1. Et le jour est venu de remplacer le baptême de la circoncision par la bénédiction paternelle et maternelle, — en présence du chef religieux, qui reçoit devant Dieu l'engagement du père et de la mère *de faire leur devoir;* — et qui leur répond par la *définition de leur devoir.*

« 2. Et le jour est venu de vous rappeler que vous devez à Dieu, — *à Dieu seul,* — la confession fréquente de vos actions ainsi que la recherche des fautes que vous avez pu commettre.

« Que cette confession soit faite sans inutile détour, sans complaisance pour vous-mêmes, Dieu vous répondra à l'instant même par la voix de votre conscience.

« 3. Et le jour est venu de remplacer en

partie la prière écrite et prononcée dans une langue dont vous ignorez le sens, — prière qui ne peut vous profiter et par conséquent qui ne peut être agréable à Dieu, — par une prière pensée et tout émanée de vous.

« C'est à vos chefs religieux qu'il appartiendra de répandre les bases de la prière mentale.

« 4. Et que vos chefs religieux n'oublient jamais, qu'avant de pénétrer dans l'intérieur des familles, ils doivent être mariés, — car il n'est pas bon que l'homme soit seul, — et la nature commande l'union de l'homme et de la femme, et la société exige à juste titre que cette union soit régulière et légitime.

« 5. Et que le plus grand soin soit apporté à l'initiation religieuse et morale donnée à l'enfant âgé de treize ans.

« Et qu'il soit éclairé par le père, ou à son défaut, par le chef religieux :

« Sur l'unité de Dieu,

« L'immortalité de l'âme,

« La voix de la conscience,

« Le libre arbitre,

« La distinction du bien et du mal,

« Le devoir,

« Le secours moral et matériel à celui qui souffre ou qui est en danger.

« 6. Et qu'un jour de repos par semaine étant salutaire à l'âme ainsi qu'au corps, il se repose autant que possible le samedi ou le dimanche.

« 7. Et que la bénédiction religieuse du mariage soit précédée de l'engagement pris par les époux *de faire leur devoir.*

« Et que le chef religieux leur réponde par la définition de leur devoir.

« Ensuite, les chefs de famille ayant donné leur bénédiction aux mariés, que la bénédiction nuptiale soit donnée par le chef religieux.

« Et que le premier devoir accompli par le nouveau ménage soit le devoir de charité,

et que cette aumône faite sans intermédiaire soit bien placée.

« 8. Et que le chef religieux, averti de l'extrême danger d'un de ses frères, se transporte immédiatement près de lui et l'engage à faire sa confession mentale.

« Puis qu'il l'exhorte à réparer autant que possible les fautes que lui reproche sa conscience.

« Et qu'il lui parle de la puissance du repentir véritable et de la bonté miséricordieuse des lois de Dieu.

« Et qu'il lui dise pourquoi l'homme est porté à exagérer les terreurs de l'idée de la mort.

« Instinct de la conservation. — Superstition religieuse du passé. — Vue matérielle du cadavre.

« Et quand le chef religieux aura terminé sa mission envers celui qui part, qu'il s'occupe de ceux qui restent.

« 9. Et nous renouvellerons, et nous remettrons en honneur les sacrifices offerts à Dieu par nos pères dans le temple même de Jérusalem.

« Toutefois, en place d'un bélier ou d'un agneau, nous sacrifierons au Seigneur un de nos défauts ou un de nos vices, suivant que notre âme aura moins ou plus de force.

« Et pour cela, il faudra nous efforcer chacun des jours de l'année.

« Et le soir du jour où nous aurons fait un pas en avant, nous serons satisfaits de nous.

« Et le soir du jour où nous aurons fait un pas en arrière, nous serons mécontents de nous.

« Et, en proportionnant chacun sa tâche à sa force, nous arriverons tous, le saint jour du Pardon, avec un sacrifice agréable à Dieu.

« Car nous devons conserver et renouveler

à jamais la sainte fête du Pardon, en nous éloignant de la lettre et en nous rapprochant de l'esprit.

« **10.** Le dernier jour de chaque année doit être consacré au *Pardon*.

« La seule manière de demander pardon à Dieu de ses fautes, c'est de les reconnaître et de s'en repentir.

« En effet, — nous qui nous appuyons sur la pure raison, — nous qui savons que les lois de Dieu sont immuables et que sa justice est parfaite, — nous ne pouvons croire que Dieu se venge de la faute commise en la punissant, — ou que Dieu, sensible à des louanges, à des supplications, à des flatteries, — comme le plus vain des hommes, — dérange l'ordre providentiel de sa création et nous épargne la punition, *conséquence* de notre faute.

« Non, la faute ne peut être rachetée par aucune prière. — Le repentir, le repentir vé-

ritable, qui entraîne le changement de conduite et la réparation du passé, peut seul éviter une partie des conséquences de la faute. »

La fête du Pardon doit donc commencer par le repentir.

Moïse n'a-t-il pas dit :

« Vous êtes libre. — Voilà le bien. — Voilà le mal. — Choisissez. — De la route que vous prendrez sortira votre bonheur ou votre malheur. (Deutéronome, chap. 30, versets 11, 14, 19.)

Et la fête du Pardon doit continuer par des œuvres.

Moïse n'a-t-il pas dit :

« Et maintenant, ô Israël ! qu'est-ce que « Jéhovah, ton Dieu, te demande, sinon de

« craindre Jéhovah, ton Dieu, de marcher
« dans toutes ses voies, de l'aimer et de le ser-
« vir de tout ton cœur et de toute ton âme? —
« Vous circoncirez le prépuce de votre cœur,
« et vous n'endurcirez plus votre cœur, car
« Jéhovah, votre Dieu, est le Dieu des dieux
« et le Maître des maîtres, le Dieu grand,
« fort et redoutable, qui ne fait pas acception
« de personne et n'accepte point de dons cor-
« rupteurs, qui fait droit à l'orphelin et à la
« veuve, qui aime l'étranger pour lui donner
« du pain et un vêtement. » (Deutéronome, chap. 10, versets 12 et suivants.)

Ainsi le Dieu unique déclare par la bouche de Moïse que peu lui importe la prière, et que c'est l'œuvre qu'il demande. Telle est l'interprétation que les prophètes ont unanimement donnée de l'enseignement de Moïse.

Cette interprétation est aussi conforme à celle de saint Éphrem.

« Le prophète les avertit que ce n'est pas

« dans les sacrifices, mais dans les lois di-
« vines, qu'ils trouveront le véritable moyen
« de salut; car cette loi, Dieu lui-même l'a
« écrite de son doigt sur les Tables et l'a re-
« mise aux enfants d'Israël. Mais les autres
« préceptes, tels que les rites des prêtres et
« des sacrifices, ont peu de valeur aux yeux
« du Seigneur. Aussi ne les a-t-il pas placés à
« la tête de sa loi dans l'Exode. Plus tard,
« Moïse, par ordre de Dieu, prescrivit ces
« observances aux Hébreux, à cause de leur
« faiblesse et de l'endurcissement de leurs
« cœurs; de peur qu'ils ne méprisassent une
« religion nue (sans culte extérieur), et ne
« s'attachassent aux faux dieux, dont ils
« voyaient le culte embelli par de belles et
« pompeuses cérémonies. » (ÉPHREM, *Syri opera syriaca,* tome II, page 114.)

Telle est aussi l'interprétation de Racine :

Du zèle de ma loi que sert de vous parer?

Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

(*Athalie*, acte I, scène I.)

Il faut donc que toute prière soit résumée par une œuvre.

En conséquence, nous commencerons cette journée véritablement sainte par nous confesser mentalement à Dieu, devant les tombes de ceux que nous avons perdus.

Et nous prendrons vis-à-vis de nous l'engagement de réparer autant que possible les fautes que notre conscience nous aura reprochées.

Ensuite nous nous rendrons au temple pour y faire publiquement acte de notre repentir véritable.

Et nous remercierons mentalement Dieu des bonheurs et des facultés qu'il nous a prêtés ou donnés jusqu'à ce jour.

Et nous nous garderons de rien lui demander pour l'avenir,

L'avenir étant la conséquence de nos œuvres, — et aussi parce que nul ne sait ce qu'il doit désirer.

Ensuite nous ferons publiquement le premier pas pour nous réconcilier avec ceux qui nous ont offensés.

Et l'offense la plus grave sera la première pardonnée par nous.

Et ce jour-là surtout, le fils sera soumis et le père bienveillant, afin que l'harmonie soit établie ou rétablie entre eux.

Ensuite le chef religieux nous parlera d'un des grands principes de morale dont la connaissance approfondie améliore l'âme.

Puis il engagera les chefs de famille à donner la bénédiction à leurs enfants, —

et il bénira ceux dont les chefs ne sont plus.

Ensuite, la musique étant une prière, un chef-d'œuvre, choisi et exécuté avec le plus grand soin, invitera les assistants à la méditation.

La cérémonie religieuse se terminera par un chœur chanté, d'actions de grâces à Dieu.

Et chaque famille se retirera précédée par son chef.

Et chacun devra, avant de rentrer chez lui, faire une aumône.

Et pour que l'aumône soit bien faite, — elle devra être faite sans intermédiaire et placée avec le plus grand soin.

Et le repas qui suivra devra être pris en famille.

« Et tout ce qui sera demeuré de reste en Sion et tout ce qui aura survécu à Jérusalem sera appelé saint. » (ISAÏE, IV, 3.)

« L'Éternel deviendra ta lumière perpé-

tuelle, quand seront accomplis les jours de ton deuil, et ton peuple sera tout autant de justes. » (ISAÏE, LX, 20, 21.)

Et la première qui sera ainsi créée et renouvelée sera la nation juive dont il est prédit formellement. (Es., LX, 24.)

Et enfin Moïse promettait à son peuple, qu'après tous les châtiments qui seraient tombés sur lui : — « Quand il aurait profité pour se reconnaître et pour se repentir *au milieu des nations chez lesquelles il aurait été déporté,* — l'Éternel circoncirait son cœur et celui de sa postérité, en sorte qu'il aimerait le Seigneur son Dieu, et le servirait de tout son cœur et de toute son âme. » (Deutéronome, XXX, 1, 5.)

SECONDE

AUX ISRAÉLITES

Cette seconde, plus pratique dans son aspiration, plus immédiate dans son but, appelle les Israélites à prendre la tête de la réforme religieuse et à refaire, mille huit cent soixante-cinq années après J.-C., ce que Moïse fit mille sept cent vingt-cinq années avant J.-C. :

L'alliance du monothéisme et de la philosophie de l'époque.

Elle recherche ensuite les signes de la majorité religieuse de l'homme, et, en les constatant dans le mouvement religieux ac-

tuel, elle en conclut que l'heure de la mission israélite est arrivée et qu'ils doivent s'y dévouer sous peine de déchéance.

Puis enfin, elle expose les motifs et propose la formule des améliorations jugées indispensables à quelques-unes de nos coutumes, pour faciliter le règne du monothéisme pur, que cimentera certainement, dans l'avenir, l'union des trois Filles de la Bible.

LA MISSION.

> **L'agitation de la pensée est le commencement de la vérité.**
>
> **DE POTTER.**

D'où vient que notre race immuable, satisfaite depuis tant de siècles de son dogme unique et de ses souvenirs historiques traduits en fêtes religieuses, — d'où vient que notre race s'agite et cherche?

Quelle séve nouvelle se manifeste donc subitement parmi nous?

Eh quoi! depuis le chef laïque jusqu'au chef religieux, et depuis l'Israélite éloigné du temple jusqu'au pratiquant rigoureux,

chacun se préoccupe d'une forme religieuse nouvelle !

Et depuis celui qui se contente d'une diminution de prière jusqu'à celui qui demande la prière mentale ;

Et depuis celui qui demande l'abandon du Kascher jusqu'à celui qui demande la transformation de la circoncision, tous sont poussés dans cette voie par une invisible force.

Il n'est pas jusqu'aux orthodoxes même, quand ils s'interrogent profondément, qui ne se sentent ébranlés.

Pensez-vous donc que le hasard seul puisse faire surgir tout à coup cette étrange hétérodoxie ?

Non, mes frères, ce n'est point par hasard, c'est providentiellement.

Ce n'est point non plus par hasard, c'est providentiellement que nous avons été dispersés parmi les nations, afin d'y répandre, à un jour donné, les germes de la connaissance du Dieu unique.

Ce n'est point non plus par hasard, c'est providentiellement que Dieu a mis dans l'âme de nos pères la fermeté nécessaire pour supporter sans pâlir, et pendant des siècles, les iniquités dont ils ont été l'objet.

Ce n'est point non plus par hasard, c'est providentiellement qu'un désir général de réforme se manifeste parmi nous.

Mais alors... pourquoi?... pourquoi?...

Pourquoi? dites-vous. — Parce que nous nous sentons au milieu d'un peuple qui *cherche Dieu*.

Il nous appelle sans s'en rendre compte, et nous répondons à son appel par le tressaillement de notre race.

Reconnaissez ce signe indubitable de notre mission, ne résistez pas à l'heure qui s'avance.

Bien des siècles ont passé, depuis que les Romains, fuyant le paganisme et cherchant Dieu, ont rencontré la voix éloquente et fine de saint Paul qui leur persuada que le christianisme répondait mieux que l'israélitisme à leur aspiration et à leurs habitudes passées.

Aujourd'hui, la France, à son tour, initiatrice du genre humain, la France veut plus — et ce plus, c'est un Dieu de moins, — c'est le monothéisme pur, avec le culte philosophique et rationnel.

Et dès que, guidée par nous, la France aura montré la route, l'humanité entière suivra. Car, ainsi que notre tribu, notre patrie ne suffit plus à notre amour. Nous sommes devenus les citoyens de la terre, et c'est maintenant l'humanité tout entière que nous couvons de nos regards et de nos aspirations.

Redoutez, mes frères, redoutez pour notre gloire l'avortement de cette manifestation intérieure.

Préparez-vous à la circoncision de l'âme, nécessaire à l'entier accomplissement de l'œuvre, et que chacun fasse le sacrifice d'une idée ou d'une habitude chère, afin que l'humanité accomplisse par nous le pas considérable qui sera la gloire de notre époque.

Remarquez, mes frères, que non-seulement

notre religion est merveilleusement propre à cette transformation, mais encore que c'est la seule qui puisse l'entreprendre sans abandonner aucune de ses convictions.

Nous n'avons qu'un unique dogme, — le Dieu unique. — Notre religion est toute rationnelle, et Moïse, avec son sens parfait, avec l'admirable droiture de son âme, fait un appel incessant à la raison humaine.

On croit même, en lisant certains passages du Deutéronome, que, dans sa prévision sublime, Moïse entrevoit le moment où Dieu ne pourra être réellement glorifié que par elle.

Remarquez notamment les versets 11 et suivants du chapitre xxx du Deutéronome :

« Car ce commandement que je te donne aujourd'hui n'a pour toi rien qui tienne du

miracle, il n'est point éloigné de toi, il n'est point au ciel pour qu'on dise : « Qui montera au ciel pour prendre ce commandement et le proclamer devant nous, afin que nous l'accomplissions ? » Il n'est point par delà la mer pour qu'on dise : « Qui traversera la mer pour prendre ce commandement et le proclamer devant nous, afin que nous l'accomplissions ? » Mais la parole est très-près de toi; *elle est dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu l'accomplisses.* »

A l'œuvre donc, et, dès aujourd'hui, il nous faut trouver une forme plus pure, plus élevée, plus facile à adopter par les hommes d'un savoir et d'un sentiment profonds.

Et il faut aussi que cette forme soit l'instrument le plus efficace de l'amélioration de l'âme.

Et il faut aussi que cette forme soit une

source réelle de consolation pour l'affligé et le déshérité.

Et il faut aussi que cette forme affirme plus puissamment encore le monothéisme pur, dont nous sommes les représentants sur terre.

C'est pour lui, et ce n'est que pour lui que nos pères ont supporté en tous lieux, et que nos frères supportent encore dans certains pays les persécutions les plus inexplicables et les plus perfides.

C'est pour lui, et ce n'est que pour lui que nous allons affronter des sacrifices d'une autre sorte, honteux que nous sommes qu'il ne nous soit pas donné de lui en faire de plus grands, de plus dignes de lui.

Mais enfin, quelque mince que soit le de-

voir qui nous est imposé, mince vis-à-vis de sa conséquence glorieuse, réjouissons-nous, mes frères, d'être les instruments choisis par Dieu pour cet avancement de l'humanité, et accomplissons avec fermeté notre antique mission.

Mission qui fut toujours considérée par nous comme une récompense de l'ardent et pur amour de Dieu, dont notre race fut de tout temps pénétrée.

Mission dont le caractère noble doit nous attirer les cœurs si longtemps et si injustement éloignés de nous.

Mission qui nous permet de donner, en échange de plusieurs siècles de proscriptions et de calomnies, le bien qui facilite l'amélioration de nos âmes pendant leur passage ici-bas.

— Le plus estimable de tous les biens. —

Serait-ce donc en lui, mes frères, serait-ce donc en lui que réside ce messie tant annoncé par nos pères, tant attendu par nos frères? — Et ce messie qui n'est ni en chair ni en os, ce messie impalpable va-t-il nous apparaître enfin, visible aux yeux de la pensée et dominateur sublime du monde de l'esprit? — Son nom est-il *la raison*, la raison humaine, parvenue à son état viril?

Réunissez-vous, enfants de Moïse et de Jésus, — enfants d'Arius et de Jean Huss, — réunissez-vous enfin sous sa loi féconde.

Oui, les signes de la majorité religieuse de l'homme sont manifestes.

L'expansion du monothéisme pur en est la conséquence éclatante.

Notre place est marquée en tête de ce grand mouvement.

Commençons par faire disparaître des pratiques de notre culte tout ce qui peut en arrêter l'essor.

Constatons de nouveau, par cette sage réforme, que l'alliance du monothéisme avec la philosophie date de Moïse.

Et l'esprit convaincu de notre mission, le cœur animé de reconnaissance pour Dieu, qui nous remet ainsi à la tête des nations civilisées, les yeux fixés sur le résultat final de la réforme, — l'union des trois Filles de la Bible, —

Accomplissons avec joie les sacrifices douloureux qui nous sont commandés par notre passé, par notre présent et par notre avenir.

Ne doutez pas, mes frères, ne doutez pas de nos dignes chefs, ils resteront à notre tête, afin que cette grande réforme s'accomplisse avec la méditation, l'abnégation, la modération et l'ensemble désirable.

— Et les pratiques de notre culte seront mises en rapport avec les besoins moraux et philosophiques de notre époque.

— Et la raison sera désormais aussi satisfaite par notre culte qu'elle l'est par notre dogme.

Et la poésie sera soigneusement conservée et développée, afin que l'imagination soit aussi satisfaite que la raison et la philosophie.

— Et comme il ne suffit pas de convaincre la raison et qu'il faut encore que le cœur soit touché,

— Et comme l'élément consolateur est aussi grand, aussi indispensable que l'élément améliorateur,

Le cœur nous inspirera de nouvelles, de puissantes, de constantes consolations à présenter aux cœurs de ceux qui souffrent.

Et nous aurons donné au monde le culte véritable.

Le culte véritable est celui qui assure à ceux qui le professent la plus grande amélioration et la plus grande consolation possible.

Et ce culte devra tôt ou tard être adopté par nos frères en la Bible.

Et nous marcherons de concert vers cette phase nouvelle de l'humanité, où l'âme de chaque individu aura été améliorée pendant son passage sur cette terre, et où chaque

génération qui passera aura laissé pour traces de son passage —

Le sens moral, le cœur et l'intelligence ayant atteint, par leur culture et leur réunion, un degré supérieur d'élévation, — le monde de la matière davantage dompté et cultivé par le monde de l'esprit — et l'art enrichi des merveilles de l'idéal.

Si, par impossible, nos chefs hésitaient, ils n'empêcheraient certes pas la réforme monothéiste de s'accomplir, mais elle n'aurait peut-être plus, aux yeux du monde, cette autorité et ce grand caractère si désirables pour notre gloire, — elle nous ferait courir les dangers du schisme, — et son établissement serait long et douloureux, au lieu d'être instantané et rempli de satisfactions nobles. —

Si, par impossible, — nous, révélateurs et

représentants du monothéisme sur terre, demeurions immobiles, aveugles devant la lumière qui nous frappe, sourds aux voix qui nous appellent,

Si nous déclarions ainsi que nous préférons, à notre mission, *nos habitudes*, que c'est pour elles, et non pour le Dieu unique, que nos pères ont souffert avec tant de constance, si nous déclarions ainsi notre indifférence égoïste pour l'humanité, — alors, mes frères, courbons notre tête, avouons notre déchéance, assistons en rougissant à l'établissement général du monothéisme par d'autres mains que les nôtres, supportons, non plus des injures et des persécutions imméritées, mais le juste mépris des penseurs et des philosophes, et disparaissons peu à peu de cette terre sur laquelle nous serons devenus inutiles, notre histoire est à jamais terminée.

ESQUISSE DES SIGNES
DE
LA MAJORITÉ RELIGIEUSE
DE L'HOMME.

INTRODUCTION.

Et maintenant, mes frères, les signes de la majorité religieuse de l'homme sont manifestes.

***Les Trois Filles de la Bible.— Première aux Israélites,* p. 8.**

Aux yeux de l'ignorant, le point essentiel de la religion, c'est le rite.

Le dogme et la morale sont des détails.

Aux yeux de l'éclairé, la religion consiste dans le dogme et la morale.

Le rite est d'un ordre inférieur, — secondaire.

Aux yeux de l'ignorant, être Israélite, c'est être circoncis, ne pas manger de porc et ne pas aller en voiture le samedi.

Aux yeux de l'éclairé, être Israélite, — c'est appartenir à la religion qui a révélé le Dieu unique alors que l'idolâtrie était générale, et qui a formulé la morale vraie alors que la barbarie était triomphante et que le droit était confondu avec la force.

Être Israélite, c'est descendre d'une famille qui, pendant vingt siècles, de père en fils, n'a pas hésité entre le maintien de sa croyance et la proscription générale.

C'est avoir, pendant vingt siècles, affirmé sa foi en présence des bûchers et des massacres populaires.

Et c'est aussi avoir lutté, chaque jour, contre les préjugés, les mépris, les dégoûts et les calomnies de tous — et avoir préféré les satisfactions de la conscience aux satisfactions de l'intérêt matériel.

Certes, nous sommes loin de récriminer et nous sommes loin de nous plaindre, mais nous demandons que les maîtres de la science et de l'histoire ne méconnaissent pas notre courage et qu'ils nous accordent la noblesse du martyre.

Les temps sont changés; hier, l'homme était en enfance, aujourd'hui, il parvient à son état de majorité.

La vérité va triompher et l'histoire de l'homme va prendre des proportions inappréciables.

Avant de définir de quel côté se dirige le

mouvement religieux des esprits, il importe de constater que la religion d'Israël est à la fois monothéiste et rationaliste.

Monothéiste ne sera pas contesté, — et nous rappelons de nouveau à ceux qui voudraient contester rationaliste, la prodigieuse déclaration de Moïse qui termine et couronne à la fois le Deutéronome. — Déclaration cent fois prodigieuse, en considération de l'époque qui l'a vue apparaître :

« Ma doctrine n'a rien de miraculeux. — Elle ne descend pas du ciel, ni ne vient d'au delà de la mer, elle est tout près de toi, dans ton cœur et dans ta bouche. »

Ainsi le rationalisme est dans l'esprit des lois de Moïse, et il est aussi dans *la lettre*.

Les civilisés, — et nous appelons ainsi à la fois ceux qui savent et ceux qui devinent,

— les civilisés sont monothéistes et rationalistes.

Quelle est donc la religion à laquelle ils appartiennent *en fait ?*

Quelle est la religion qui peut les recueillir d'abord et ensuite être fécondée par eux ?

Strauss et Renan, nos maîtres, que sont-ils, s'ils ne sont monothéistes et rationalistes ?

Et cependant, nous les étonnerons fort en leur disant ici que, sans le vouloir et sans le savoir, ils appartiennent à la religion d'Israël.

Ainsi ces deux puissants esprits, qui laisseront une si grande trace de leur passage, conservent encore un reste de préjugé, — afin de prouver, une fois de plus, que chacun sans exception doit payer un tribut quel-

conque à la faiblesse humaine, à la matière.

Strauss, par la vigueur de sa raison arrivée à l'état de génie, Strauss a définitivement et à jamais renversé la divinité de Jésus, en conservant avec soin tout ce que sa mission avait de grand, tout ce que son esprit avait de divin.

Par la magie de son talent, Renan a vulgarisé, en la poétisant, l'œuvre de Strauss.

Et tous deux réunis ont renversé la barrière antique, digue salutaire du passé, obstacle de l'avenir.

D'après Strauss et d'après Renan, Jésus est le plus grand prophète juif de la religion d'Israël.

Les douleurs de sa nation captive lui ont

inspiré un esprit consolateur des affligés, réhabilitant le faible et le déshérité, qui le place entre Moïse et Isaïe.

Mais cet esprit que nous reconnaissons avec respect, avec joie, cet esprit est un *avancement de morale*, — fruit du temps; — il ne constitue pas une religion différente

Moïse a été un avancement de morale — autrement considérable sur Abraham, — et il n'a pas constitué une religion différente.

Lorsque Jésus disait : — « Je ne suis pas venu détruire la loi, je suis venu l'accomplir », Jésus ne constituait pas une religion différente.

Ce qui a constitué la religion différente, c'est la déclaration de Jésus, qu'il était le fils de Dieu — matériellement.

Ce jour-là, d'après les chrétiens, il accomplissait sa mission, puisqu'il se sacrifiait afin de racheter le péché de l'homme.

Ce jour-là, d'après les Israélites, il interrompait sa mission en touchant à l'unité de Dieu, puisqu'il nous empêchait ainsi de le prendre pour réformateur, pour chef et peut-être pour roi.

Substituer, ne fût-ce qu'en partie et momentanément, le dogme de la Trinité au dogme de l'unité, constitue une religion différente. C'est ainsi et ce n'est qu'ainsi que le christianisme est sorti du judaïsme.

Ainsi donc, Strauss, ainsi donc, Renan, le jour où vous avez mis à néant la divinité de Jésus, — que vous le confessiez ou non, — il ne reste de la religion catholique que le dogme de l'unité.

Or, le dogme de l'unité, c'est la religion d'Israël, à tout jamais.

Et celui qui porte notre drapeau, nous le dérobe, s'il ne convient pas que ce drapeau est le nôtre.

ESQUISSE DES SIGNES

DE

LA MAJORITÉ RELIGIEUSE

DE L'HOMME.

La liberté de conscience, proclamée pour la première fois en 1562 par Michel de l'Hôpital,

— Édictée l'an 1598 par Henri IV,

— Décrétée en août 1789 par l'Assemblée constituante,

— Inaugurée avec énergie par Napoléon Ier,

N'a cependant été généralement pratiquée que sous le règne de Louis-Philippe Ier.

Elle est, depuis Napoléon III, dans les mœurs de la société française et fait aujourd'hui partie de la conscience publique.

Et déjà les bienfaits de sa présence éblouissent la raison.

Ainsi la puissante attraction, non contente de chasser les nuages desséchants venus de l'est, attire aussi les nuages humides de l'ouest, afin de sauver la végétation expirante;

Ainsi la liberté de conscience, après avoir chassé la philosophie négative du XVIIIe siècle et l'indifférentisme du commencement du dix-neuvième, a aussi fécondé dans les cœurs le sentiment juste de l'idée religieuse et fait jaillir des esprits la majorité religieuse de l'homme.

Et enfin, mes frères, qu'il nous soit permis

d'ajouter que la liberté de conscience a aussi répandu dans l'air un parfum de monothéisme qui rappelle cette séve d'avril, aussi pleine de germes que de charmes.

Séve d'avril, dont les émanations vigoureuses produisent sur la création entière un enchantement sans pareil.

Séve d'avril... renaissance annuelle... l'une des clefs de l'infini.

Ce parfum de monothéisme, mes frères, nous indique la trace que nous suivons depuis tant de siècles.

Il nous indique aussi que l'heure est arrivée de donner un grand exemple à nos sœurs en la Bible, afin de venir en aide au développement de cette manifestation précieuse de l'avancement de l'esprit humain.

Et puisque c'est dans l'apparition de la majorité religieuse de l'homme que réside surtout le signal de l'heure arrivée, —

Il nous faut maintenant découvrir les preuves les moins récusables de sa présence.

Peut-être allons-nous trouver ces preuves dans la recherche que nous allons faire des signes disparaissants et des signes apparaissants du mouvement religieux actuel.

Si les signes qui disparaissent sont des signes d'enfance religieuse,

Si les signes qui apparaissent sont des signes de virilité religieuse,

La majorité religieuse de l'homme aura été constatée.

Les signes disparaissants les moins contestables sont, d'après nous :

— Le fanatisme,

— L'athéisme,

— Le surnaturel,

— Les formes du culte, — c'est-à-dire les rites du passé.

Nous allons, en conséquence, rechercher quels sont les rapports de ces signes de l'enfance religieuse avec les signes de l'enfance humaine.

Les signes apparaissants les moins contestables, d'après nous, sont :

— L'aspiration aux formes rationnelles du

culte, au point de vue de la connaissance de l'homme et de l'amour pur de Dieu. — c'est-à-dire les rites de l'avenir. —

— La recherche de l'idée religieuse et de la science des religions.

— L'aspiration au monothéisme.

Nous allons aussi rechercher quels sont les rapports de ces signes de la virilité religieuse avec les signes de la virilité humaine.

LE FANATISME.

Le fanatisme est le signe le plus éclatant de l'enfance religieuse de l'homme. — C'est dans le fanatisme que l'enfance religieuse et l'enfance humaine présentent les ressemblances les plus marquées.

Le fanatisme, animé d'une foi aveugle, dominé par la colère, inaccessible au raisonnement, rappelle les fureurs et les tendresses irréfléchies de l'enfance.

Le fanatisme veut convaincre la raison par le fer et par la flamme.

L'enfance aussi cherche toujours à appuyer par la force son opinion ou son sentiment.

L'éducation et la nature se sont réunies pour arriver à cet effet.

La plupart des parents, et presque tous les serviteurs, frappent les enfants en bas âge, pour leur apprendre qu'ils ont eu tort.

Et l'enfant, habitué de bonne heure à confondre la raison avec la force, incapable d'ailleurs de discerner l'une de l'autre, dit instinctivement : Puisque la preuve que j'avais tort se trouvait dans ma faiblesse, la preuve que j'aurai raison se trouvera dans ma force. — Frappons.

C'est pourquoi la raison du coup de poing termine toutes les discussions entre camarades.

L'identité nous paraît complète.

Or, l'abandon général du fanatisme est un fait tellement accompli, que nul n'oserait maintenant faire acte ostensible de fanatisme, et nul non plus n'oserait se faire l'avocat de cette cause perdue.

Il est peut-être à propos de rappeler ici qu'il n'y a pas très-longtemps que le rationaliste était traité de sacrilége et d'impie; qu'il suffisait alors pour le faire condamner de prouver qu'il avait employé un raisonnement non reconnu par l'Église, — et enfin — que celui qui osait le défendre ne le pouvait qu'à la condition de commencer par le traiter d'insensé et de ne jamais discuter le fond de la question.

Et après nous être ainsi rendu compte de la distance qui nous sépare de ces époques

néfastes, — nous dirons sans hésitation : —

Oui, le fanatisme est un signe d'enfance religieuse ;

Oui, la disparition du fanatisme est une preuve de l'apparition de la majorité religieuse de l'homme.

L'ATHÉISME.

L'athéisme n'est qu'une variété de fanatisme : —

Le fanatisme de la matière,

Le fanatisme du hasard.

Hier encore, l'athéisme était considéré comme une ignorance, un aveuglement, une erreur.

Aujourd'hui, c'est une honte, une flétrissure de l'intelligence.

Et s'il est encore des athées, du moins il n'en est plus qui osent le dire haut.

Leur silence peut être considéré comme un hommage involontaire rendu par l'impie à son créateur,

De même que l'hypocrisie a pu justement être considérée comme un hommage involontaire rendu par le vice à la vertu.

Quoique l'athéisme soit plutôt une maladie morale qu'un signe d'enfance religieuse, son effacement nous paraît une preuve nouvelle de l'apparition de la majorité religieuse de l'homme.

LE SURNATUREL.

Le surnaturel nous paraît un signe certain d'enfance religieuse, sa ressemblance avec le signe d'enfance humaine nous paraît frappante, mais nous reconnaissons que la discussion est encore ouverte et que, si nos adversaires sont toujours obligés de répondre par la *foi* au raisonnement, une partie importante du terrain leur appartient encore.

Aux premiers temps de l'enfance religieuse, de sublimes impostures étaient indispensa-

bles pour frapper l'imagination de l'homme d'une manière tellement vive, qu'au-dessus de la force matérielle il reconnût la force divine, et fût ainsi obligé de s'inquiéter de la justice de ses actes.

Alors on fit apparaître à ses yeux ignorants un semblant d'intercession divine, et on lui dit que s'il s'adonnait à ses passions un châtiment terrible le frapperait en ce monde et le frapperait aussi dans l'autre.

Et on lui dit aussi que s'il était sage et que s'il se laissait diriger par les hommes de Dieu, tout lui réussirait en ce monde et qu'il serait aussi récompensé dans l'autre.

Ainsi — lorsque les cris poussés par un enfant commencent à lui devenir nuisibles, on lui parle de l'apparition d'un Croquemitaine quelconque ou d'une fée bienfaisante.

Eh bien, après les maîtres de la science, nous disons, sans porter atteinte au respect et à l'admiration que nous devons aux inspirés de Dieu, que c'est dans cet esprit qu'ils ont laissé répandre, par leurs adeptes, des bruits d'intercession divine et de renversement des lois naturelles. — et que ces bruits, rapidement passés à l'état de légendes, ont été depuis embrassés comme articles de foi.

Et nous pensons aussi qu'il est temps de faire disparaître les nuages qui obscurcissent l'idée juste de Dieu, — et de faire enfin apparaître les vérités dont nous sommes devenus dignes.

Oui, — l'examen attentif de l'ordre parfait et immuable de la création, sa constante harmonie, sa perfection d'ensemble et sa perfection de détails ont, aux approches de la viri-

lité, mis à néant ces fables qui désormais n'ont plus de raison d'être.

Non, — Dieu n'a plus besoin de renverser ses admirables lois pour se faire reconnaître; ses miracles sont à l'état constant : aveugles ceux qui ne les voient pas, plus aveugles ceux qui les voient sans les adorer.

Quel miracle pourrait d'ailleurs se comparer à la *conscience*,

Cette manifestation de Dieu — vivant en chacun de nous,

Ce guide sublime du bien, placé au fond de l'âme pour combattre et dominer les instincts de la matière,

Cette voix de Dieu qui, satisfaite, s'appelle la joie intérieure, et qui, mécontente, s'appelle le remords,

Cette essence divine qui interpelle, qui répond, qui récompense et qui punit,

Cette douce compagne de la pensée habituelle de Dieu,

Cette preuve évidente, — cette signature de Dieu, imprimée sur chaque créature humaine?

Comment trouver une forme de reconnaissance suffisante pour exprimer le ravissement que nous ressentons d'un tel bienfait?

Et comment ne pas trouver que les légendes singulières, imposées à notre foi, ne présentent nul indice de ce caractère de grandeur bienfaisante et de puissance en dehors de toute appréciation humaine?

Croyez-vous, d'ailleurs, si Dieu voulait

réellement manifester sa volonté d'une manière matérielle et palpable, qu'il choisirait un endroit obscur, habité par les intéressés à cette manifestation?

Détrompez-vous, ce serait infailliblement en présence de ceux qu'il voudrait confondre et de ceux qui auraient qualité pour constater aux yeux de tous sa divine intercession.

En tout cas, cette intercession se comprendrait plutôt pour s'opposer à quelque acte révoltant d'injustice, pour venir au secours de l'innocent injustement opprimé, et témoigner ainsi que, même sur terre, derrière le faible se trouve Dieu.

Mais non, Dieu, dans son incommensurable grandeur, se manifeste bien autrement. — Il choisit et élève une grande âme, une nature supérieure, et il lui inspire les vérités

dont l'heure de la connaissance est arrivée pour l'humanité.

Ces hommes portent le même signe de l'émanation de Dieu, et on les reconnaît tous à la distance considérable qui les sépare de leur siècle.

Ces hommes s'appellent d'abord Moïse... puis Jésus... Mahomet.

Et lorsque l'esprit humain dévie, — les réformateurs apparaissent avec mission de remettre sur la route vraie.

Ainsi — Arius, — Wiclef, — Jean Huss, — Luther, — Servet.

Et enfin, lorsque la raison humaine a assez souffert, lorsqu'elle a grandi, lorsque l'heure est arrivée, Dieu envoie à l'homme la *liberté de conscience.*

LES RITES DU PASSÉ

ET

LES RITES DE L'AVENIR.

Pendant son enfance religieuse, l'homme exécute sans examen la prière indiquée ; cette manifestation suffit à son idée vague d'un Dieu qui récompense et qui punit; — et pourvu que son imagination soit frappée par des costumes sévères de prêtres, par des aspects grandioses de cathédrales, et qu'une odeur d'encens lui fasse croire que la maison de Dieu est plutôt là qu'ailleurs, son besoin

naturel d'adorer le créateur est satisfait, — et au moyen de cette satisfaction, on peut — ou le dominer, ou le moraliser, au gré de la direction supérieure imprimée au culte.

— Mais au premier symptôme de virilité religieuse, l'homme s'arrête, s'interroge et se demande si c'est bien cette forme de culte qui peut être agréable à Dieu ; — et si par un effort d'intelligence, en secouant les idées admises depuis longtemps, il trouve dans ces pratiques des moyens de police applicables à d'autres époques, — des lois de salubrité applicables à d'autres climats ; — s'il ne rencontre qu'une idée étroite d'adoration vulgaire ; si son âme se refuse à cette forme matérielle d'adoration du créateur; s'il cherche dans le culte un moyen de moralisation, et s'il n'y trouve qu'un moyen de domination appliqué à des époques finies, il est obligé de se replier sur lui-même, de fuir le temple

qui s'oppose à sa méditation et à l'élévation de son âme vers Dieu — et de chercher.

Alors le trouble pénètre dans sa conscience, et comme l'esprit de l'homme seul est plein de défaillance, la route qu'il suit devient incertaine et stérile.

Voilà le danger, — voilà la souffrance des esprits avancés.

Et alors les hommes des ténèbres passées leur crient : Vous le voyez, vous êtes malheureux parce que vous doutez de nous; — soumettez votre raison, voilà ce que Dieu vous demande.

Et ici le penseur se révolte et répond : — Non, — Dieu ne m'a pas donné la raison pour que je ne m'en serve pas dans l'acte qui en demande le plus; — si mon siècle souffre,

c'est qu'il enfante, — et comme toute souffrance imméritée est une œuvre, nous attendons avec confiance la joie d'avoir trouvé une manière plus élevée d'adorer Dieu et d'avoir ainsi légué à l'humanité une arme plus vigoureuse contre le mal. — C'est donc en faisant appel à notre raison ainsi qu'à notre cœur, que nous aspirons à un culte plus épuré et que nous rêvons une forme de reconnaissance plus digne de notre créateur. — Et nous nous sentons, à notre tour, la force d'appliquer l'empreinte de notre époque sur ces pratiques réformées; — et comme nos yeux sont ouverts et dessillés, nous saurons bien empêcher maintenant qu'on nous asservisse ou qu'on nous exploite au moyen de notre amour pour Dieu. — Car nous aussi voulons chasser les vendeurs du temple.

Eh bien, — ce sentiment est un sentiment de virilité.

Ce signe est un signe évident de majorité religieuse, nous ne pensons pas qu'on puisse le contester longtemps, et ce point nous paraît définir, plus nettement encore que les autres, le passage de l'enfance religieuse à l'état viril.

LA SCIENCE DES RELIGIONS.

SIGNE APPARAISSANT.

Le signe littéraire est indispensable à l'étude d'une époque. — C'est lui qui affirme les courants d'idées, les tendances, et c'est aussi lui qui donne la clef du mouvement qui a suivi.

Questionnons-le.

— Depuis hier, — il n'est plus que deux catégories de livres recherchés et lus :

Les livres frivoles, dont la courtisane est l'unique sujet;

Les livres sévères, qui traitent de Dieu et de la science des religions.

Consultez nos plus intelligents éditeurs, ils n'en veulent plus publier d'autres.

Ainsi l'esprit de décadence et l'esprit de rénovation se partageaient hier encore le monde de l'idée.

Mais comment s'était manifesté l'esprit de rénovation? comment avait-il conquis cette place si grande, — alors que notre société, ayant perdu la foi du lendemain, semblait se complaire à précipiter sa chute par les moyens les plus excessifs?

Cette manifestation est incontestablement due à l'école allemande.

Et voilà comment — l'école allemande, sortant de l'ornière des discussions théologiques et des définitions des sentiments vagues et ascétiques, a rencontré tout à coup une forme nouvelle d'histoire religieuse.

Jadis les augures cherchaient les secrets de l'avenir dans les entrailles des animaux sacrifiés à leurs dieux de marbre.

De nos jours, l'école allemande, le scalpel à la main, a fouillé dans les restes sacrés des personnages passés à l'état divin depuis des siècles et leur a demandé les secrets du passé.

Par cet examen froidement et savamment raisonné, — de déductions en déductions mathématiques, — du connu à l'inconnu, — de l'impossible au possible, — du possible au probable, — du probable au vrai, elle est

ant laquelle
araissait la
société.

recherches
nt sûr, avec
sur les dé-
s authenti-
aucun doute
ne temps les
s apparues

s Dieu et ils
plus d'espoir

le sentiment
éclata avec
rirent ceux-

là mêmes dont la confiance en l'avenir était la plus complète.

Ce sentiment explique le développement que la science religieuse a puisé dans les recherches de l'école allemande.

Ces recherches ont servi d'assises à l'édifice futur, et la pensée a continué son ascension.

Cette ascension se dirige aujourd'hui vers *le sentiment juste de l'idée religieuse.* — Nous croyons que nous en sommes pénétrés, et nous avons rencontré autour de nous des appuis inattendus qui nous donnent l'espérance de voir surgir, de notre vivant, la phase la plus surprenante de l'humanité.

Ainsi est apparu et s'est développé ce signe éminent de virilité religieuse.

Il est maintenant passé à l'état de science, — il se développe chaque jour avec plus d'autorité, et il conquiert sans cesse de nouveaux adeptes à la foi nouvelle.

Demain lui appartient.

L'ASPIRATION

AU MONOTHÉISME.

Demain étant la conséquence d'aujourd'hui,

Et aujourd'hui la disparition du fanatisme, la disparition de l'athéisme, la disparition de l'indifférentisme et la disparition des rites du passé étant des faits accomplis,

Et aujourd'hui s'accomplissant la disparition du surnaturel, l'apparition de la science

des religions, l'apparition du sentiment juste de l'idée religieuse, l'apparition de la recherche d'un culte rationnel et améliorateur,

Nous faudra-t-il chercher longtemps encore ce qui est au fond de tout ce qui se pense, de tout ce qui se dit et de tout ce qui s'imprime?

Cette conséquence qui apparaît à peine à l'horizon et qui a déjà marqué notre époque de son empreinte ineffaçable,

Cette conséquence qui, dès qu'elle est entrevue par la raison, s'empare de la pensée, — illumine d'un jour nouveau les convictions passées, — fait disparaître les malaises de l'âme, et se trouve bientôt gravée au fond du cœur,

Cette conséquence, — c'est l'aspiration au monothéisme.

Et que tous y prennent garde : la raison humaine, arrivée à l'état de sentiment et confondue avec lui, constitue une des forces les plus irrésistibles de ce monde.

C'est cette force qui renverse les empires, et c'est aussi cette force qui renverse les sociétés.

C'est donc avec une conviction ardente et avec une émotion pleine d'espoir que nous disons du fond de notre âme :

Il est temps qu'un chef puissant se mette sans hésiter à la tête du mouvement;

Il est temps qu'il le conduise dans sa voie;

Il est temps qu'il le satisfasse dans son éclosion.

Ce chef, — ma voix l'appelle.

LA RÉFORME.

AVANT-PROPOS.

> Les prophètes ont tous réclamé énergiquement un culte fondé sur la purification du cœur et de la conduite, sur la probité et l'amour du prochain.
>
> STRAUSS. 1er vol., p. 225.

Réformer, c'est accomplir. —

Accomplir, c'est le contraire de détruire. —

Réformer, c'est améliorer l'état actuel des choses, sans en altérer l'essence, — faire prévaloir une forme meilleure, — la corri-

ger, la rectifier, soit en ajoutant, soit en retranchant. — Réformer, c'est perfectionner,

Changer le mal en bien, —

Changer le bien en mieux. —

Or, quoique le contraire ait été dit, le mieux est l'ami du bien, à la condition cependant que ce mieux soit réellement mieux, — et à la condition aussi que ce mieux soit adopté avec une lenteur sage. —

Toutefois il ne faudrait pas confondre la sagesse et la lenteur avec l'immobilité.

Beaucoup de personnes, quoique réformistes, disent cependant qu'il est toujours plus facile de ne rien faire.

Nous voudrions les engager à être davantage de leur opinion.

Il est, en effet, des circonstances dans lesquelles la responsabilité est également engagée, soit que l'on agisse, soit que l'on n'agisse pas.

Agir est un acte. — Ne pas agir est aussi un acte.

Cette situation est devenue la nôtre. — Voici comment :

Pendant la persécution, nous ne pouvions sans lâcheté abandonner, modifier un iota de nos formes religieuses.

La proscription rendait sacrée la moindre de nos coutumes.

Aujourd'hui la persécution est expirante, — les cris qu'elle pousse encore de temps en temps sont des cris désespérés, ils n'effrayent

que celle qui les pousse, et le poing qu'elle soulève alors retombe aussitôt et ne frappe qu'elle.

La persécution se meurt, — la persécution est morte.

Nous sommes donc dégagés de toute question personnelle, et nous pouvons enfin nous consacrer à notre mission.

Mission écrite dans notre histoire d'une manière éclatante, indiscutable.

Pourquoi notre race est-elle à la fois la plus ancienne et la seule qui ait survécu au temps, alors que rien n'a été épargné pour la détruire?

Quelles époques sans pitié n'a-t-elle pas traversées?

Quels moyens de destruction ont été oubliés contre elle?

Quelle est la voix qui s'est fait entendre en sa faveur?

Quelle est la voix qui n'a pas déclamé contre elle?

Cette persécution n'est-elle pas l'injustice la plus grande, la plus générale et la plus longue que les hommes aient commise?

Si donc notre race a survécu intacte, c'est parce que c'est la seule qui soit absolument antipaganiste, la seule qui soit absolument pénétrée de l'amour de Dieu, la seule évidemment destinée à une œuvre, à une mission.

Or, quelle peut être notre mission, si ce

n'est de conserver d'abord, puis, à un jour donné, de répandre autour de nous la source de monothéisme qui est en nous?

Ce jour doit absolument être précédé par un jour de réforme, d'accomplissement.

Et il nous faut retrancher de nos coutumes tout ce qui n'est pas indispensable à notre mission.

Et il nous faut aussi ajouter à nos formes monothéistes pures, toutes les conquêtes faites par la science et par la philosophie depuis notre renaissance.

Mais qui donc nous dira avec certitude, — avec autorité : —

Voici le jour fixé par Dieu ?

C'est aujourd'hui qu'il faut non-seulement

agir, — mais agir avec ensemble, afin que notre race, réunie comme un seul homme, ne tombe dans aucun schisme et facilite la lumière aux yeux dessillés.

Nous avons confiance en nos chefs, — nous croyons qu'ils donneront ce signal; — mais s'ils n'osaient, — soyez persuadés que certaines âmes seront spécialement émues par l'approche de ce moment.

Et soyez persuadés que leur parole se déliera davantage à mesure que le moment sera plus proche.

Ne refusez pas de les entendre. — Si leur devoir est de parler, le vôtre est de leur donner votre attention.

Et le jour où vous serez convaincus, — tâchez de convaincre.

Car c'est alors que l'inaction sera aussi une action, et qu'il sera bon de regarder avant de se résoudre à ne rien faire.

Et c'est aussi alors que toute hésitation deviendra un crime de lèse-humanité.

Jusque-là redoutez tout changement inutile ou fréquent, — discutez les améliorations proposées, — discutez aussi l'heure de leur adoption.

Mais fuyez l'immobilité de parti pris et pour toujours.

Croyez fermement que nous possédons à jamais la perfection dans notre dogme.

Mais croyez aussi que nous ne pouvons la posséder dans les formes du culte.

Non, — cette source de monothéisme, qui est en nous, ne doit pas rester murée en nos cœurs.

Il faudra, au jour fixé, la présenter aux lèvres altérées.

Nos cœurs se désaltéreront en même temps que ces lèvres.

Et nous aurons accompli, comme il convient, nos grandes destinées.

Car réformer, c'est accomplir.

LA RÉFORME.

CHAPITRE PREMIER.

LA CIRCONCISION.

Vous vous couperez la chair de vos prépuces, ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous.

(Genèse, ch. xvii, v. 2.)

Avant Abraham, les sacrifices humains étaient en honneur dans le monde civilisé, et il était généralement reconnu que rien n'était plus agréable à Dieu que de choisir un homme jeune, beau, bien conformé, de le lier sur un autel et de lui enfoncer un couteau dans le cœur jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Abraham, ce grand réformateur, voulant sauver son fils Isaac, condamné par le pouvoir sacerdotal de son époque, imagina la fable sublime qui lui permit de substituer à son fils un bélier, et de se faire ordonner par Élohim (GENÈSE, 17-13) de circoncire tout enfant mâle, et de consacrer ainsi ce *pacte de chair* par un minimum de sang humain voué à Dieu, —

Minimum devenant facilement, dans les climats chauds, un foyer d'impureté et de maladie.

Moïse, en arrivant au commandement d'Israël, trouva cette coutume généralement répandue en Orient, chez les païens ainsi que chez les Juifs.

Il résulte d'un passage de Jérémie (ch. IX, v. 24-25) que quelques-uns des sept peuples chananéens étaient circoncis.

Les Arabes circoncisaient la treizième année.

Strabon pense que la circoncision est d'origine éthiopienne.

Strabon cite un passage d'Artémidore qui distingue les peuples nomades arabes les uns des autres par les deux genres de circoncision. Les Égyptiens avaient le premier genre (retrancher une partie du prépuce), les Israélites le second (retrancher tout le prépuce). L'Écriture ne s'explique pas sur la manière de faire l'opération.

L'excision — la circoncision des femmes — subsiste encore chez les Cophtes et les Abyssins, quoique chrétiens, et chez plusieurs nations de l'Arabie.

Quoique le contraire ait été affirmé, l'excision n'a jamais été en usage chez les Juifs.

Hérodote dit (II, 37) que les Égyptiens, les habitants de la Colchide, les Éthiopiens et les habitants de la Palestine se soumettaient à la circoncision par principe de propreté.

Il dit aussi que les Phéniciens la pratiquèrent également et ensuite la négligèrent à cause de la fréquentation des Grecs.

Philon dit que la circoncision préserve cette partie d'une certaine maladie inflammatoire qu'il désigne sous le nom de charbon.

La circoncision, qui avait chez les Hébreux un but politique, et chez leurs voisins un but médical, était aussi, en Orient, un signalement religieux.

Il faut remarquer que dans les pays chauds de l'Afrique et de l'Asie les enfants sont tout

nus jusqu'à l'âge de douze à treize ans, et que les hommes mêmes ne sont pas très-couverts, de sorte que la circoncision était un signe très-distinctif.

« Vous vous couperez la chair de vos prépuces, ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous, » dit la Genèse, chap. XVII, v. 2.

Moïse n'admit pas, avec la Genèse, que la circoncision fût le signe de l'alliance avec l'Éternel.

Moïse hésita longtemps avant de faire circoncire ses fils, et il ne se décida que bien après le huitième jour de leur naissance. (EXODE, chap. IV, v. 25-26).

Le Décalogue ordonne le sabbat et est muet sur la circoncision.

Nulle part Moïse n'en parle.

Un passage du Lévitique et un de l'Exode ont pu seulement lui être attribués. Ces passages sont visiblement interpolés.

Le Lévitique dit (LÉVITIQUE, 12-2, ch. v) : « Une femme qui accouche d'un enfant mâle sera impure pendant sept jours. »

— C'est un règlement sur la femme. Mais, verset 3, on y a ajouté : « Et le huitième jour, on circoncira la chair de son prépuce. » — Or, il n'était nullement question de l'enfant, — le verbe masculin n'a rien à faire quand il ne s'agit que de la mère. Moïse n'aurait certes pas institué une loi si importante d'une manière incidente. — Même interpolation pour la fête de Pâques (EXODE, 12-48) : « Si un étranger veut fêter la pâque, qu'il circoncise tous ses mâles ; un incirconcis ne doit pas en manger » (de l'agneau pascal). Mais puisque Moïse n'a nulle part

ordonné la circoncision aux Israélites, pourquoi commencer par l'étranger?

Il est du reste facile de constater d'ailleurs que Moïse a souvent défendu ce qu'Abraham avait ordonné.

Ainsi, Jacob, épousant les deux sœurs, aurait été puni par les lois de Moïse.

Abraham lui-même, ayant épousé Sarah, qui était la fille de son père (GENÈSE, 20-12), se trouvait frappé par l'interdiction de ces sortes de mariages par Moïse.

Et enfin ce qui permet de conclure que Moïse n'attachait aucune importance à la circoncision, c'est que, s'il l'avait voulue, il l'aurait édictée dans le Décalogue, dans le Deutéronome ou dans un autre document, et il en aurait tout au moins maintenu l'usage.

Eh bien, pendant les quarante années que le peuple juif a vécu dans le désert, sous les ordres de Moïse, aucun Juif n'a été circoncis.

Josué nous en fournit une preuve irréfragable.

Voici le passage de Josué, chapitre v, verset 2. — En ce temps-là, l'Éternel dit à Josué : Procure-toi des couteaux tranchants, et entreprends de circoncire les enfants d'Israël une seconde fois.

Verset 3. — Josué fit des couteaux tranchants et circoncit les enfants d'Israël sur le coteau d'Alaroth (des prépuces).

Verset 4. — Voici la circonstance qui porta Josué à circoncire : tout le peuple sorti d'Égypte, les mâles, tous les hommes de

guerre étaient morts dans le désert, en chemin, pendant la sortie d'Égypte.

Verset 5. — Car il était circoncis, tout le peuple qui sortait; mais tout le peuple, ceux qui étaient nés dans le chemin, pendant qu'ils sortaient d'Égypte, n'avaient pas été circoncis.

Verset 6. — Car les enfants d'Israël ont parcouru le désert pendant quarante ans jusqu'à l'extinction de toute la nation des gens de guerre sortant d'Égypte.

Ainsi Moïse ayant témoigné une indifférence complète pour la circoncision, au point de vue religieux, la plus urgente, la plus nécessaire de toutes nos réformes, celle qui tend la main aux autres filles de la Bible, celle qui ouvre réellement la porte de l'ave-

nir, est en même temps celle qui doit coûter le moins à notre cœur et à nos habitudes.

— Certes, la manière dont nos pères entendaient le prosélytisme était à la fois grande et fière.

Ils étaient tellement pénétrés de la vérité de notre croyance, qu'ils repoussaient tout moyen autre que la connaissance de leurs principes pour attirer à eux.

Notre conviction n'est aucunement amoindrie, — mais les temps sont changés; nous ne sommes plus entourés de païens et de barbares, et nos devoirs sont autres.

Aujourd'hui la circoncision est un obstacle au monothéisme. — Il est indispensable de l'abolir absolument, à moins que l'on ne pré-

fère forcer l'avenir à professer sans nous notre religion[1]. D'ailleurs, si nous voulons l'abolition de la circoncision de la chair d'un enfant mâle âgé de huit jours, nous voulons

1. L'aspiration au monothéisme se manifesta d'une manière remarquable à la fin du siècle dernier, en Bohême, après la publication de l'édit de tolérance de Joseph II.

Un certain nombre d'habitants du comitat de Pardubitz, se confiant à l'édit de tolérance, firent, en 1782, profession publique de la foi que suivait Abraham *avant la circoncision.*

Ils ne prirent dans la Bible que l'unité de Dieu et la prière *Notre Père.*

Par suite des préjugés de leur époque, et probablement aussi afin d'éviter la circoncision, ils ne voulurent pas appartenir à la religion juive — quoique portant ostensiblement le nom d'abrahamites et quoiqu'en réalité leur doctrine fût israélite.

Comme ils ne voulaient pas non plus faire partie

aussi, en remplacement, la circoncision de l'âme de l'adolescent.

Et ici l'effort, étant personnel, sera vrai-

d'aucune des confessions chrétiennes reconnues, on leur refusa le libre exercice de leur culte.

Les abrahamites persistèrent.

L'empereur Joseph II, irrité de leur résistance, fit chasser de leurs possessions, en 1783, ces religionnaires, du reste irréprochables.

Il les fit conduire militairement par troupes de deux, trois ou quatre hommes, dans diverses places frontières de la Hongrie, de la Transylvanie et de l'Esclavonie; là, les hommes furent incorporés aux bataillons chargés de la garde des frontières, et un certain nombre d'entre eux, à bout de courage, se convertirent avec leurs femmes à la religion catholique, dans le bannat de Temeswar, — plusieurs moururent sans abjurer leur monothéisme.

La commission de l'enquête ordonnée par Joseph II traite les abrahamites de *campagnards ignorants*.

(Voir l'*Histoire des déistes de Bohême*. — Leipzig, 1785)

ment méritoire aux yeux de Dieu, et en arrachant jour par jour de son âme un vice ou un défaut, chacun de nous se trouvera en progrès et pourra ainsi rendre à Dieu son âme améliorée quand le jour sera venu.

CHAPITRE II.

L'INITIATION.

> L'idée d'une résurrection des morts pour une vie nouvelle et immortelle finit par s'insinuer chez les Juifs et par prévaloir chez les Pharisiens, sur l'autorité de Daniel (XII, 2-2, Machabées, 7); mais comme la loi ni les anciens prophètes n'en parlaient, et qu'une exégèse très-arbitraire pouvait seule l'y découvrir, les Saducéens ne la reçurent point, et la nouvelle doctrine demeura ainsi longtemps confinée dans les écoles à l'état de pomme de discorde.
>
> STRAUSS. 2e vol., p. 195.

L'initiation est une introduction à la circoncision de l'âme.

L'initiation est aussi une introduction à la philosophie.

C'est à l'âge de treize ans qu'elle doit être donnée.

A cet âge les idées prennent l'empreinte la plus facile et la plus durable des sujets étudiés avec attention.

L'unité de Dieu,

L'immortalité de l'âme,

La voix de la conscience,

Le libre arbitre,

La distinction du bien et du mal,

La distinction du juste et de l'injuste,

Le devoir,

Le secours moral et matériel à celui qui souffre ou qui est en danger,

La prière mentale,

L'autorité du chef de famille considérée comme délégation de Dieu :

Tels sont les principaux sujets sur lesquels l'enfant âgé de treize ans doit être éclairé par son père, ou, à son défaut, par le chef religieux.

L'initiation de la jeune fille doit être aussi sérieuse, aussi profonde que celle du jeune garçon.

C'est par suite d'un préjugé qu'il en a été autrement jusqu'à nos jours.

Les fruits de l'éducation de la femme sont autres, mais ils sont aussi importants que les fruits de l'éducation de l'homme.

Depuis longtemps les esprits sont préoc-

cupés de l'insuffisance, de la frivolité de l'éducation donnée aux femmes.

Une réforme est indispensable ; nous espérons que les femmes israélites seront les premières qui profiteront de ce progrès.

Tous reconnaissent que c'est chez les femmes que réside le lien des familles, que c'est d'elles qu'émanent l'ordre intérieur et l'ordre moral de la famille, — et tous méconnaissent les conditions favorables au développement de cette mission sociale.

Cherchez avec soin et vous trouverez toujours que tout homme supérieur a puisé le développement de sa supériorité chez une mère ou chez une grand'mère supérieure.

Le devoir de l'initiateur, ainsi que le devoir

du prédicateur, est donc de hâter le moment où ces bases de la société nouvelle seront solidement constituées.

Il n'est pas indifférent de rappeler ici que l'instruction est trop souvent confondue avec l'éducation.

L'instruction n'est qu'une partie de l'éducation, — et tout sujet d'instruction n'est qu'un germe.

Toute instruction mal digérée est aussi préjudiciable que toute instruction bien digérée est profitable.

Chacun des sujets de l'initiation n'est donc qu un germe introduit dans l'âme de l'élève, et le devoir de l'initiateur est de suivre ce germe dans sa route intérieure et de ne

l'abandonner que lorsque sa fructification lui paraît assurée.

L'initiation faisant partie de la circoncision, — l'initiation étant obligatoire, — l'initiation doit être gratuite.

CHAPITRE III.

LE SEPTIÈME JOUR.

> Avec quoi dois-je me présenter devant Jéhovah et me prosterner devant le Dieu Très-Haut? Paraîtrai-je devant lui avec des holocaustes et des génisses d'une année? Jéhovah se complaira-t-il à des milliers de béliers, à des myriades de torrents d'huile? O homme! il t'a montré ce qui est bon, et que demande-t-il de toi, sinon de pratiquer la justice et d'aimer la piété, et d'être humble devant ton Dieu.
>
> MICHÉE (VI, 6 ss.).

Nul n'est plus que nous pénétré de reconnaissance pour l'inspiré de Dieu qui a trouvé la loi du repos dans la loi du sommeil, et qui a institué *le sabbat.*

Voici la forme dans laquelle cette loi nous a été ordonnée :

LÉVITIQUE, chap. XXIII.

1. L'Éternel dit à Moïse :

2. Parle aux Israélites et dis-leur : Voici quels sont les jours où l'on doit s'assembler en l'honneur de l'Éternel.

Ils seront appelés les jours de sainte convocation.

Voici les temps marqués pour les assemblées.

3. Pendant six jours vous travaillerez, mais le septième jour sera destiné au repos et à une sainte convocation.

On ne fera aucun ouvrage ce jour-là ; ce sera un jour consacré à l'Éternel dans tous les lieux où vous demeurerez.

EXODE, chap. XXIV, verset 21.

Vous travaillerez six jours et vous vous reposerez le septième ; vous observerez le jour de repos, même au temps du labour et de la moisson.

EXODE, chap. XXXV.

1. Moïse convoqua ensuite toute l'assemblée des Israélites et leur dit : Voilà ce que l'Éternel vous ordonne :

2. Vous travaillerez six jours, mais le septième jour sera un jour de repos, un jour consacré à l'Éternel ; celui qui travaillera ce jour-là à quelque ouvrage que ce soit, sera puni de mort.

3. Vous n'allumerez point de feu dans aucune de vos habitations le jour de repos.

Dans le chapitre XXV du *Lévitique*, les lois sur les années sabbatiques ne déterminent pas davantage la septième année que le septième jour dans la loi du sabbat.

Donc, ne pouvant établir sur aucun document que le monde ayant été créé un dimanche, le samedi doit être le septième jour, — au point de vue de l'orthodoxie, le samedi n'est pas plus le septième jour que le dimanche.

Reste l'habitude.

Habitude vénérée et vénérable aux yeux de tous.

Eh quoi! ce jour, depuis qu'il a été institué et choisi par nos pères, ce jour a été constamment consacré par eux le samedi.

Et vous voulez que nous le changions contre

celui qui a été institué en désaccord avec notre religion!

Quand vous nous demandez d'abandonner la circoncision telle qu'elle s'est pratiquée jusqu'à présent, nous comprenons qu'appelant à nous les monothéistes futurs, nous ne pouvons conserver cette coutume inacceptable par eux.

Mais ne peuvent-ils, à leur tour, puisqu'ils arrivent à nous, sacrifier une de leurs habitudes, et tous les sacrifices doivent-ils être de notre côté?

A cela nous répondons :

Que de tous les sacrifices que nous demandons, celui-là est à la fois celui qui coûte le plus et celui qui paraît le moins indispensable.

Mais, qu'en considérant à quel point l'homme vit surtout d'habitudes, à quel point il est nécessaire de ne pas ajouter aux difficultés attachées à tout avancement de l'esprit humain, les difficultés attachées à tout dérangement d'habitudes ;

En considérant aussi que, plus les sacrifices seront de notre côté, et plus notre part de gloire sera grande ;

Nous demandons instamment que désormais le septième jour soit célébré le dimanche.

Qu'importe notre dérangement et notre souffrance !

Ce qui importe, c'est que la loi du sabbat soit appréciée dans son esprit.

Ce qui importe, c'est qu'elle soit exécutée avec soin, régularité et ensemble.

Ce qui importe, c'est de faire disparaître au plus tôt l'antagonisme des deux jours fériés. — Antagonisme aussi nuisible aux devoirs religieux qu'aux devoirs civils.

Ce qui importe, enfin, c'est que le jour choisi par nous soit le plus favorable à la propagation du monothéisme.

La vénération que nous portons à nos pères ne s'exprime pas par la continuation de leurs habitudes.

Nous ne mangeons ni aux mêmes heures, ni les mêmes mets. — Nous ne portons pas les mêmes vêtements, — et nul ne pense

pour cela que nous ne tenons pas à honneur de les honorer.

En conséquence nous demandons qu'il soit déclaré qu'un jour de repos par semaine étant salutaire à l'âme ainsi qu'au corps, la célébration du septième jour est à jamais consacrée comme forme essentielle de notre culte;

Et qu'afin de venir en aide à nos frères en la Bible, afin de leur faire apprécier plus profondément les principes vrais du monothéisme, désormais le dimanche sera choisi par nous comme jour de repos.

Ce jour continuera à être exclusivement consacré à la pensée de Dieu et à l'influence morale que nous devons essayer d'exercer autour de nous.

Chacun devra, d'après ses moyens, faci-

liter au pauvre l'observation de ce jour saint, en lui faisant distribuer pain, viande et vin.

Chacun devra se rendre au temple dans la matinée.

La célébration de l'office religieux sera ainsi fixée :

Chacun, en arrivant dans l'intérieur du temple, devra se livrer à l'examen intérieur et sincère de ses actions pendant la semaine écoulée.

Puis, chacun remerciera mentalement Dieu de tout ce qu'il lui a prêté sur cette terre, — sans s'abandonner à aucune plainte sur ce qui ne lui a pas été prêté.

Puis, à un signal donné par le chef reli-

gieux, chacun devra lui prêter toute son attention.

Alors le chef religieux récitera une prière courte et substantielle, choisie par lui et prononcée dans la langue familière à l'assemblée qui l'écoute.

Puis, s'appuyant sur les textes sacrés, il traitera d'un des grands sujets à l'aide desquels l'idée religieuse améliore ou console l'humanité.

Après la prédication, le chef religieux engagera les chefs de famille à donner leur bénédiction à leurs enfants, — et il bénira ceux dont les chefs ne sont plus.

De belles harmonies se feront entendre pendant la bénédiction.

Car la belle musique est aussi une prière,

ses accords facilitent l'élévation de la pensée vers Dieu et son effet sur notre organisation répond à un sentiment secret du ciel.

Après la bénédiction, un chef-d'œuvre musical des grands maîtres reconnus de tous sera exécuté avec le plus grand art possible.

Puis, un chœur chanté et accompagné à grand orchestre exprimera, avec le plus de splendeur et le plus de puissance possible, notre reconnaissance et notre amour pour notre créateur.

Et chaque famille se retirera précédée par son chef.

Et le repas qui suivra devra être pris en famille.

Et la fin de cette journée devra être pure de toute œuvre servile et de toute pensée de lucre.

CHAPITRE IV.

LA PRIÈRE.

Le judaïsme est la religion de la connaissance et non de la foi.

Le libre examen est le critérium du judaïsme.

MENDELSHON.

La liberté de conscience a, de nos jours, constitué plus virilement le domaine de la prière.

Il est maintenant partagé entre la prière écrite et la prière mentale, deux sœurs divines.

Elles vivent toutes deux en belle harmonie,

elles ne se nuisent jamais, et la mission de chacune, mission également sainte, quoique différente d'effet, doit être également respectée.

La prière mentale conduit à la pensée habituelle de Dieu, — de même que la pensée habituelle de Dieu conduit à la prière mentale.

La prière mentale fait partie de l'élément améliorateur.

La prière mentale exigeant une force d'esprit qui n'existe pas dans toutes les organisations; — la prière mentale exigeant une liberté d'intelligence qui ne peut exister chez celui qui souffre, — la prière mentale est une œuvre.

La prière écrite est une aide, elle fait partie de l'élément consolateur.

La prière écrite, se substituant peu à peu à la pensée fixe de la douleur, allége ainsi délicatement l'affligé sans blesser sa pudeur.

La prière écrite est aussi plus immédiatement et plus facilement en rapport avec le plus grand nombre.

La prière écrite nous paraît donc devoir être plus généralement employée dans l'intérieur du domicile.

La prière mentale nous paraît devoir être plus généralement employée dans l'intérieur du temple.

La prière mentale exige un effort qui fait

pénétrer plus profondément le sentiment moral.

Elle exige aussi une puissance de méditation salutaire à l'âme.

L'aspect du temple est favorable au développement de la prière mentale, et le recueillement de celui qui s'y adonne est favorable à l'aspect du temple.

Mais si la prière écrite paraît insuffisante aux âmes fortes et relativement heureuses, — que deviendraient les âmes blessées sans la prière écrite?

La prière mentale fait avancer l'âme, mais la prière écrite la soutient.

Respectons les deux prières, faisons en

sorte que l'une accompagne toujours un peu l'autre ; mais aidons à leur sincérité pour aider à leur puissance, et demandons que toute prière écrite soit toujours lue ou chantée dans la langue familière aux assistants, et demandons aussi qu'elle soit élaguée de tout ce qui peut fatiguer inutilement l'attention.

Enfin, à nos yeux, la prière écrite doit servir de texte, de point de départ dans le temple.

Car, dans le temple, l'important, c'est la prédication.

L'émission de la pensée vivante donne à la voix une accentuation qui facilite l'intelligence de l'auditoire.

La parole du chef religieux, s'adressant plus directement à l'assistant, produit aussi

sur lui l'effet moral le plus grand qui puisse être obtenu.

Nous devons ajouter à ces conditions générales, une considération plus générale encore.

C'est que, quelle que soit l'importance ou la forme d'une prière, c'est, avant tout, le sentiment qui l'anime qui lui donne sa valeur morale,

La plus belle prière, prononcée du bout des lèvres, n'égalant pas la plus vulgaire, émanée du fond du cœur.

Et enfin, la liberté de la prière étant, après la liberté de conscience, la plus essentielle des libertés naturelles, c'est à chacun de nous qu'il appartient de pratiquer plus particulièrement celle qui est la plus conorme à son organisation et à son sentiment.

Nous demanderons aussi que la prière écrite devienne plus substantielle, qu'un choix intelligent fasse disparaître celles qui sont trop verbeuses et trop pleines de répétitions, et conserve avec soin celles qui sont et qui seront éternellement vraies et fortes.

Nous rechercherons donc et nous choisirons dans nos prières et dans les publications de nos philosophes, les vérités consolatrices salutaires aux affligés, et aux malades et aux déshérités.

Et comme nous devons profiter des travaux de ceux qui nous ont précédés sur cette terre, nous choisirons la forme la plus belle et la plus saisissante sous laquelle chaque vérité morale aura été émise, et nous la ferons nôtre, sans souci de son origine.

Et il faudra aussi écarter d'une main déli-

cate et respectueuse toute demande, — toute flatterie — et toute plainte du choix de nos prières.

Effectivement, nous ne devons rien demander à Dieu, puisque, seul, il sait ce qui nous convient et ce qui est possible, — et puisque nul de nous ne sait ce qu'il doit désirer ou craindre.

Et nous ne devons, non plus, trop facilement nous abandonner à la plainte vis-à-vis de Dieu, sans être à l'instant coupables d'ingratitude, puisque, au lieu de le remercier de ce qu'il nous donne et de ce qu'il nous conserve, nous ne portons notre pensée que sur ce dont il a dû nous priver pour des causes inappréciables par nous.

D'ailleurs, — au fond d'une plainte se trouve toujours une accusation.

Cette accusation est une impiété.

Mais alors, quelle sera l'expression de douleur à laquelle nous pourrons nous abandonner sans crainte d'ingratitude?

— Le regret. —

Le regret est une aspiration à un monde supérieur.

Le regret émane d'un sentiment élevé et d'un sentiment religieux.

L'âme conserve le regret avec quelque fierté d'elle-même, tandis qu'elle a honte de s'être abandonnée longtemps à une plainte.

Quant aux louanges, nous répéterons que, — nous qui nous appuyons sur la pure raison ; —

Nous qui savons que les lois de Dieu sont immuables et que sa justice est parfaite, — nous ne pouvons croire que Dieu, sensible à des louanges, à des supplications, à des flatteries, — comme le plus vain des hommes, — dérangera pour elles l'ordre providentiel de sa création.

Ainsi, à un autre titre que la plainte, mais autant que la plainte, la louange nous paraît une impiété, car elle méconnaît également et la justice et la grandeur de Dieu.

Mais alors, dira-t-on peut-être, — quel est ce culte sévère qui se refuse à tout épanchement de l'âme vers son créateur?

Bien au contraire, répondrons-nous. — Nous recherchons avec passion cet épanchement, mais nous le voulons plus digne, plus en rapport avec la grandeur de notre créa-

teur. — Et si nous le fuyons dans l'ampoulation grossière du langage, nous le recherchons dans l'examen attentif et passionné de la création, — dans l'examen de l'ordre physique et dans l'examen de l'ordre moral. —

Et lorsque la raison et l'intelligence se réunissent dans cet examen, — l'éblouissement de l'esprit qui en résulte est la louange que nous trouvons digne de Dieu.

Effectivement, lequel de nous s'est livré, même superficiellement, à la recherche des grandes lois de la création, — ces lois qui gouvernent les infiniment grands et les infiniment petits, avec la même bonté, la même grandeur et la même perfection?

Lequel de nous s'est livré, même superficiellement, à la recherche philosophique du monde moral, à la recherche des effets et des

causes, à la recherche de la punition véritable du méchant en ce monde, et à la recherche de la récompense véritable du juste, — à la recherche du bonheur apparent et de la satisfaction réelle?

Lequel de nous, disons-nous, n'a recueilli pour prix de ses méditations, une affirmation plus forte de Dieu, — une perception moins confuse de son immensité, — et en même temps un détachement des vanités et un mépris de l'injustice, qui constituent les plus fermes soutiens de l'âme, prisonnière dans notre corps?

La prière que nous recommandons est en même temps une gratitude et une œuvre.

Elle est de force à arracher aux plaisirs grossiers ceux qui, prenant l'habitude de s'y adonner, abaissent incessamment leur âme

et tombent insensiblement dans le dégoût des autres et dans le dégoût d'eux-mêmes.

Elle est aussi de force à récompenser ceux qui vivent en repos avec leur conscience, en leur apportant un secours divin contre les déceptions de la terre.

Ainsi, d'après nous, la prière mentale est la prière virile d'une âme virilement religieuse.

Son développement est devenu l'un des premiers devoirs de l'administration supérieure de notre culte.

CHAPITRE V.

LA BÉNÉDICTION DU MARIAGE.

J'aime mieux la piété que le sacrifice, et je préfère la connaissance de Dieu à tous les holocaustes.

OSÉE, VI, 6.

Le mariage religieux est célébré dans nos temples avec une simplicité touchante et un grand sentiment.

Nous pensons toutefois que la bénédiction paternelle et maternelle pourrait être entourée d'une plus grande solennité.

Le chef religieux pourrait peut-être aussi développer davantage la définition des devoirs

des époux, et trouver des effets nouveaux et salutaires dans les remarques spéciales à ceux dont il bénit l'union.

Quant aux usages choquants qui se sont introduits récemment dans nos jeunes ménages, ce n'est point en public, c'est dans l'intérieur des familles qu'il conviendra de les apprécier sévèrement.

Il en est un surtout qui nous paraît très-éloigné de l'amour de Dieu.

C'est celui qui prétend interposer sa volonté dans le nombre d'enfants qu'il plaît à Dieu de confier à chacun.

Définir nettement les actions en opposition avec l'idée juste de Dieu,

Aider au discernement des voix de la nature et des voix de la matière,

Faciliter l'obéissance aux unes et la résistance aux autres :

Telle est l'action salutaire que doit exercer le chef religieux dans l'intérieur des familles, dans l'intérieur des ménages, ainsi que dans les missions non moins saintes d'initiateur et de prédicateur.

Celui qui pourrait enseigner aux ménages qui se forment de nos jours, combien sont simples les vrais besoins de l'homme et combien l'homme serait sage de ne point s'en créer de factices, — celui-là les aurait préservés d'un des grands périls de notre organisation sociale.

CHAPITRE VI.

LE CHEF RELIGIEUX.

> On ne peut voir dans le monothéisme d'Abraham et de Moïse qu'un fait providentiel, — l'intervention directe de la Providence dans les destinées de la race humaine et notamment dans son éducation religieuse. — C'est pour éviter de reconnaître ce fait providentiel, qu'on a inventé cet instinct monothéiste qu'aurait possédé toute la race sémitique, et qui, comme nous l'avons vu, n'est qu'une chimère.
>
> MUNCK, *Leçon d'ouverture*, p. 18.

Si nous croyons au déclin de la mission politique des chefs religieux, nous croyons aussi au développement de leur mission sociale.

Nous nous empressons ici de reconnaître que, surtout depuis la persécution, nos rab-

bins ont été des modèles de vie droite, juste et simple. Leur science profonde, leur charité vraie et leur amour du bien ont inspiré, pour leur personne, un respect favorable à l'extinction des préjugés qui existaient contre nous.

Ainsi que leur mission religieuse, leur mission sociale va grandir.

C'est à eux qu'il appartient de faire ressortir de la souffrance l'amélioration de l'âme, conséquence voulue par Dieu.

C'est à eux qu'il appartient de diriger les prières et les lectures de l'affligé, de manière à alléger les souffrances et à les rendre fructueuses.

Et comme il ne suffit pas que la raison soit convaincue, qu'il faut encore que le cœur

soit touché, ils sauront ajouter à leur mission de prédicateur la mission de consolateur.

Et par la sainteté de leur vie, par la droiture de leur raison, par la bonté de leurs paroles — ils obtiendront du libre consentement de chacun d'ajouter à ces missions déjà si grandes, la mission plus grande encore de conciliateur.

Et ils sauront à propos rappeler à leur devoir —

Le frère ainsi que la sœur,

L'époux ainsi que l'épouse,

Le père ainsi que le fils.

En conséquence, le soin le plus grand doit être apporté au choix des hommes sur lesquels

repose l'amélioration constante de la société. — Leur éducation, leur bien-être sera à la charge de la communauté.

Les chefs religieux doivent aux aspirants une surveillance active, un examen fréquent, jusqu'au moment de leur mariage, —puisque alors seulement commencera leur apostolat.

Apostolat toujours précédé d'une autorisation, ou plutôt d'une élection émanée de leurs chefs.

Et enfin, que personne n'ignore qu'un respect profond doit leur être témoigné en toute occasion — et que ce n'est qu'ainsi que peuvent être dignement reconnus les bienfaits si grands et si divers de leur ministère.

CHAPITRE VII.

LA FÊTE DU PARDON.

> Je n'ai point parlé à vos pères, je ne leur ai point ordonné au jour que je les ai tirés de la terre d'Égypte, je ne leur ai point parlé d'holocaustes ni de victimes; mais voici ce que je leur ai commandé : Écoutez ma parole et je serai votre Dieu.
>
> JÉRÉMIE, VII, 22 et ss.

Il vient un jour dans l'année où la pensée de l'homme se porte sur les erreurs et les fautes par lui commises.

Le sentiment de la nécessité d'un grand pardon accordé par la miséricorde divine ressort de ce bilan moral.

Alors l'homme pense au lendemain de la

mort, — et, quelque brave qu'il soit, un effroi le pousse vers les tombes de ceux qui l'ont aimé.

Et quand l'homme est devant ces tombes, — quand il a réfléchi, — quand il a fait sa confession mentale, — quand il a prié,

La voix intérieure lui crie :

Tu cherches le pardon,

— Commence par le repentir,

— Continue par la réparation,

— Et achève en pardonnant à ceux qui t'ont offensé.

Tu cherches le pardon,

— Cherche les actions agréables à Dieu.

— Cherche le bien que tu peux faire autour de toi.

— Le bien rachète le mal.

Tu cherches le pardon,

— Sois juste. — Sois charitable.

Alors l'homme prend les résolutions de réparations de ses fautes.

Et quand il est revenu chez lui, — quand il est entouré de sa famille, —

Il commence par leur donner l'exemple en faisant l'aveu de sa faute, et il dit de quelle manière il veut la réparer.

Cet abaissement de son orgueil est l'indication réelle de son repentir, et elle est aussi

l'indication d'une âme noble et grande chez celui qui l'exécute comme il convient.

Cette préparation au jour solennel n'est-elle pas droite et salutaire ? — Ne conduit-elle pas à la demande du pardon et au pardon lui-même ?

Le jour du pardon se lève. —

Ce jour doit être entièrement consacré à l'idée de Dieu.

Tous les biens de la terre ont perdu leur prix.

Dieu juge, — Dieu pardonne. — Que sa miséricorde inspire à l'homme les résolutions qui doivent diminuer ses fautes dans l'avenir.

L'homme éloigne d'abord de son corps

toute nourriture substantielle, — l'âme est ainsi plus forte contre la matière.

Puis il se rend au temple, entouré des siens, et commence par faire publiquement le premier pas pour se réconcilier avec ceux qui l'ont offensé.

Et c'est l'offense la plus grave qui est la première pardonnée.

Ensuite, la prière mentale et la confession mentale l'éclairent de nouveau et le pénètrent davantage de la nécessité de réparer ses fautes.

La prédication du chef religieux commence. — L'homme lui donne son attention, et il recherche en elle ce qui peut se rapporter aux erreurs qui ont été les siennes.

La prédication est finie. — Ses enfants

l'entourent et lui demandent son pardon et sa bénédiction. — Il s'empresse d'appeler sur leur tête la bénédiction de Dieu, et abandonne son âme aux sentiments religieux et élevés que facilitent et qu'inspirent de belles harmonies bien exécutées.

Le chant religieux succède à la prédication, et la prédication succède à la prière.

Et c'est ainsi que s'écoule cette sainte journée. — Et quand l'homme est revenu chez lui et qu'il prend le repas du soir, entouré de sa famille, — le contentement intérieur qu'il éprouve est un sûr garant de la miséricorde accordée par Dieu à ses erreurs.

Nous avons raconté simplement et sans y rien changer, de quelle manière se célèbre depuis Moïse cette fête religieuse.

N'est-elle pas la plus belle qui jamais ait été instituée?

Le sentiment qui l'a dictée n'est-il pas empreint d'une idée droite de la grandeur et de la justice de Dieu?

Son exécution n'est-elle pas touchante, et son effet moral n'est-il pas le plus salutaire qui puisse être obtenu?

N'est-il pas surprenant qu'aucune religion issue de la nôtre ne s'en soit emparée? qu'aucun réformateur n'ait été frappé de l'esprit de ces prières faites œuvres, et ne se soit pas aperçu qu'elles étaient destinées à servir tôt ou tard de modèle aux rites de l'avenir?

En toute chose, le bien existe; il n'est pas nécessaire de l'inventer.

Il suffit de le rechercher, de le saisir, de

s'en approprier l'esprit et de l'appliquer, en le développant, aux réformes auxquelles on aspire.

Ainsi, quand nous avons résolu de sacrifier au Seigneur un de nos vices ou un de nos défauts en place d'un de nos béliers ou d'un de nos agneaux, nous n'avons rien innové, nous avons seulement accompli l'esprit de la loi de Moïse.

Et nous avons ainsi honoré à la fois notre fondateur et notre temps.

Après avoir des premiers lutté contre la barbarie et l'ignorance, ne devons-nous pas maintenant nous appuyer sur la civilisation et sur la science pour lutter contre l'envahissement de la matière?

La nature ne commande-t-elle pas le pro-

grès, et ne donne-t-elle pas l'exemple en tendant incessamment à s'améliorer?

— Quant aux orthodoxes absolus qui pensent que c'est Dieu qui a ordonné à tout jamais l'ordre et la marche de nos cérémonies religieuses, et qui regrettent sincèrement toute modification apportée aux pratiques de notre culte,

Nous leur répondons que nos cérémonies ne s'accomplissent pas aujourd'hui ainsi qu'elles s'accomplissaient dans le temple de Jérusalem, — et que celles qui s'accomplissaient dans le temple de Jérusalem n'étaient pas absolument celles qui avaient été ordonnées par Moïse, — et que les cérémonies ordonnées par Moïse n'étaient pas absolument les cérémonies ordonnées par Abraham;

Et que, si le dogme de l'unité de Dieu est

d'institution divine et éternelle, — les pratiques du culte sont d'institution humaine et périssable,

Aucune institution humaine n'étant tellement parfaite qu'elle ne doive être réformée avec le temps;

Et qu'il a toujours fallu distinguer entre l'autorité absolue de la loi mosaïque et l'interprétation de cette loi;

— Et que, pour les besoins de la cause, les talmudistes ont souvent des interprétations qui s'écartent de la lettre.

L'Écriture prescrit une lecture de la loi tous les sept ans.

Et il y a longtemps qu'elle a été remplacée

par une partie de cette lecture faite tous les samedis.

N'a-t-on pas déjà remplacé les sacrifices par la prière? — ce qui est en opposition avec l'idée mosaïque, qui avait abandonné la prière à la libre volonté de l'individu, et qui n'avait institué les sacrifices que pour l'ensemble de la nation. Conservons strictement, religieusement l'esprit qui a dicté nos coutumes empreintes de l'amour de Dieu.

Et n'oublions pas que la meilleure manière de les conserver, c'est de les améliorer, — *de les accomplir,*

Perfectionner étant le contraire de détruire,

Réformer étant accomplir.

CHAPITRE VIII.

L'ISRAÉLITISME.

Jusqu'ici tous les phénomènes historiques n'ont appartenu qu'à leur temps, qu'aux circonstances qui les ont produits ou qu'ils ont eux-mêmes fait naître. — Il n'y en a qu'un qui ait pris place à travers toute l'histoire de l'humanité, un seul est sorti vivant de toutes les épreuves du temps : — c'est le judaïsme.

PHILIPSON, *l'Idée religieuse*, p. 6.

Ni les Semites ni les Européens n'ont pu s'élever jusqu'à l'idée d'une cause première absolue, unique, indépendante du monde, créatrice.

C'est là le vrai monothéisme, et ce monothéisme, dans l'antiquité, nous ne le trouvons que chez les Hébreux seuls.

MUNCK, *Leçon d'ouverture*, p. 17.

Le monothéisme seul constitue l'israélitisme.

Celui qui ne croit pas à Dieu, ou qui croit à plusieurs dieux, alors même qu'il serait

circoncis, alors même qu'il fréquenterait le temple matin et soir, celui-là n'appartient pas à la religion d'Israël.

Celui qui croit fermement au Dieu unique, alors même qu'il serait incirconcis, alors même qu'il ne serait jamais entré dans un temple, — celui-là appartient, *en fait*, à la religion d'Israël.

Cette identification complète du monothéisme et de l'israélitisme doit être affirmée davantage encore par la réforme.

Quelques entraves subsistaient : la circoncision transformée fait disparaître la plus considérable, celle qui opposait sans cesse le fait matériel au fait spirituel.

— Une fois d'accord sur le système philosophique contenu tout entier dans ce grand principe, le monothéisme,

Le reste se trouve représenté par la liberté de la prière,

Liberté consacrée par Moïse.

Nous n'entendons certes pas ici qu'il soit indifférent de prier d'une manière ou d'une autre, puisque la réforme que nous appelons recherche le culte que la civilisation actuelle doit à Dieu.

Nous croyons que l'homme intelligent veut prier Dieu d'une manière intelligente, et nous croyons que l'homme de bon sens veut prier Dieu d'une manière rationnelle.

Nous croyons que l'homme convaincu veut affirmer sa foi devant ses frères, et nous croyons que la société, que la famille, impose à l'homme de bien le devoir de donner l'exemple.

Mais le fond ne devant jamais être sacrifié à là forme, nous tenons pour notre premier devoir l'assimilation parfaite du monothéisme et de l'israélitisme.

Il est donc indispensable, pour en arriver là, de séparer du point essentiel tout ce qui peut l'obscurcir et faciliter l'erreur.

De même qu'en philosophie, le cartésien est de l'opinion de Descartes, et le spinosiste de l'opinion de Spinosa;

De même, en religion, le monothéiste est de la religion d'Israël.

Effectivement, chaque fois qu'il exprime son opinion, il professe la religion d'Israël.

Chaque fois qu'il ouvre son âme à Dieu, il fait acte d'israélitisme.

L'acte est bien ou mal fait ; — l'acte est fait en public ou en particulier. — Celui qui le fait en a la conscience ou il ne l'a pas.

Mais s'il fait de la prose sans le savoir, il est bon, il est utile de le lui dire.

Nous sommes loin d'avoir terminé la tâche à laquelle nous avons dévoué le peu de forces qui nous restent.

Peut-être ne nous sera-t-il pas permis de l'achever.

Mais, à coup sûr, un autre la complétera et la terminera.

Que cet inconnu soit béni, s'il ne méconnaît pas le principe de cette incarnation dans l'organisation de la réforme.

Que cet inconnu soit béni le jour où tous

auront compris que monothéisme et israélitisme sont synonymes.

D'après Philon, les lumières de la raison propagées par la philosophie suffiront pour amener tous les hommes au monothéisme, sans qu'il soit nécessaire qu'ils passent par le judaïsme — ou pour mieux dire, le monothéisme étant le véritable judaïsme, tous les hommes seront de véritables juifs, dès qu'ils seront arrivés à la connaissance du vrai Dieu.

TROISIÈME

AUX CHRÉTIENS

INTRODUCTION.

Unum sint.

Cette prédication s'adresse d'abord aux chefs des religions chrétiennes;

Elle s'adresse ensuite à ceux chez lesquels la raison domine la foi;

Et enfin elle s'adresse aux consciences troublées et aux esprits prévoyants qui demandent à la réforme religieuse de conjurer les orages qui se forment autour de nous.

Quant à ceux qui possèdent la foi véritable, nous les adjurons de ne pas se fourvoyer dans nos écrits.

Le trésor qu'ils possèdent est supérieur, même à la connaissance de la vérité.

Malheureusement, le nombre des possesseurs de ce trésor diminue de jour en jour.

Il est temps de chercher à rappeler toutes les âmes en peine, — à les réunir sous une direction supérieure et à leur offrir une nourriture spirituelle en harmonie avec leurs aspirations.

Nous espérons que nul ne se méprendra sur le sentiment qui nous anime; — loin de prêcher une religion nouvelle, nous demandons l'accomplissement de celles qui existent, le retour aux principes vrais qui ont animé

leurs divins fondateurs, et l'arrachement des herbes parasites qui ont envahi et dénaturé leurs belles institutions.

Il n'est, en effet, aucun besoin de détruire le temple pour le rebâtir; — sa base repose sur l'éternelle vérité de l'unité de Dieu, — le grand esprit de nos prophètes rayonne à son entour, — et la séve biblique qui circule dans son enceinte contient tous les germes de la révélation du culte véritable.

Ce fut, hélas! vainement que nos prophètes le professèrent jadis.

L'humanité porte depuis de longs siècles la peine d'avoir méconnu leur enseignement.

Leur œuvre éclatante reparaîtra de nos jours, plus éclatante encore; — elle nous servira de guide, de flambeau dans nos recherches.

Il est surtout une parole destinée à servir à la fois de sujet à notre admiration et à nos méditations, — parole mémorable! qui inspirera chacune des trois Filles de la Bible dans leur futur redressement :

— L'homme n'est pas fait pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme. —

Mes frères en la Bible,

La liberté de conscience ordonne à l'Israélite d'écouter avec respect le chrétien qui qualifie Jésus de fils unique de Dieu.

La liberté de conscience ordonne également au chrétien d'écouter avec respect l'Israélite qui qualifie Jésus de grand prophète de sa race, d'inspiré de Dieu, de philosophe ayant personnifié en lui l'avancement de morale, émané des écoles juives.

Après avoir prêché la réforme, l'accomplissement, à mes frères en Israël, je prétends

aujourd'hui la prêcher à mes frères en la Bible.

Le sujet est délicat, la position difficile; tenez-moi compte, mes frères, de la bonne intention, et si je suis dans l'erreur, éclairez-moi, — car je suis de bonne foi.

Seulement, et afin que la discussion soit fructueuse, si je parle au nom de la raison, — répondez-moi au nom de la raison et ne faites arriver à votre secours, ni la foi ni la grâce, — avec lesquelles il est tout à fait impossible à la raison — d'avoir raison.

S'il ressortait de l'examen attentif des formes de culte des trois religions issues de la Bible la nécessité d'un perfectionnement,

Si l'état actuel de notre civilisation ne

consentait plus à s'accommoder des rites du passé,

Si l'aspiration à un culte épuré devenait générale,

Quel serait le devoir de la direction supérieure de chacun de nos cultes?

Leur devoir serait incontestablement de se pénétrer à nouveau de l'esprit de leur fondateur, et d'en rechercher la réalisation par des rites améliorants, et par des appréciations plus justes et plus élevées de la grandeur du créateur.

Or, si chacune de nos religions, en se perfectionnant, en se réformant, en accomplissant l'idée de son fondateur, devait arriver à un résultat conforme, à des formes de culte identiques, — l'œuvre que j'ai entreprise se

trouverait peut-être justifiée, et l'union des trois Filles de la Bible serait dès aujourd'hui accomplie dans le monde de l'idée.

Effectivement, mes frères, la même séve biblique a inspiré nos divins fondateurs.

La différence qui existe entre nous est surtout une différence de secte.

Le salut de la civilisation, et peut-être aussi le salut de la société, exige que cette différence disparaisse au plus tôt.

Croyez-le, mes frères, il n'est pas superflu de réunir toutes nos forces et de donner à l'humanité de plus puissantes armes, afin de lutter contre les appétits des temps modernes.

Voilà pourquoi je vous adresse la parole, mes frères. —

Voilà pourquoi je vous demande d'être favorables au but que je poursuis. —

Voilà pourquoi je vous demande, tout au moins, de m'écouter.

J'ai commencé, mes frères, par convenir avec vous que la religion chrétienne avait personnifié en Jésus un avancement de morale. —

Mais convenez avec moi, mes frères, que cet avancement n'est pas sorti tout armé du cerveau de Jésus, comme Minerve du cerveau de Jupiter.

Cet avancement de morale existait à l'état de discussion dans nos écoles, chacune de nos trois sectes en possédait une partie. — Cette partie était adoptée, soutenue, professée avec un parfait sentiment de recherche de la vérité.

Les Saducéens ont professé, deux siècles avant Jésus :

— Le détachement du rituel ;

— Le libre arbitre ;

— Les droits de la liberté humaine ;

— Le contentement de la vertu, qui trouve sa récompense en elle-même ;

— La supériorité de la morale sur toute forme de culte.

Les Esséniens ont professé, cent soixante ans avant Jésus :

— L'affranchissement de l'âme des liens du corps ;

— L'abnégation et le mépris des jouissances de la matière;

— L'exaltation du pauvre et de l'affligé.

Les Pharisiens ont professé, avant la venue de Jésus, l'immortalité de l'âme.

Si nous remontons de plusieurs siècles, il est légitime de conjecturer que Socrate a eu connaissance de la Bible et que c'est en elle qu'il a puisé les idées premières sur ce même sujet de l'immortalité de l'âme, — l'idée de l'unité de Dieu conduisant logiquement à l'idée de l'immortalité de l'âme.

Et nous trouvons aussi que les prophètes avaient déjà réclamé énergiquement un culte fondé sur la purification du cœur et de la conduite, — sur la probité et l'amour du prochain.

Donc, Jésus doit son spiritualisme à son éducation sous la loi mosaïque et à son étude des œuvres des prophètes. — Et quand nous disons ici avec admiration que Jésus a choisi la fleur, — séparé le bon grain — et constitué un avancement de morale, — à la manière de Moïse, — nous ne croyons nullement le diminuer, et nous croyons avoir recherché avec amour tout ce qui pouvait le mettre en lumière.

Et maintenant, mes frères, qu'avez-vous fait de l'esprit de Jésus?

Au lieu de diviniser la pensée, en la réalisant, vous avez divinisé l'homme.

Et voilà pourquoi l'avancement de morale issu de Jésus n'a porté aucun fruit, et voilà comment vous avez déshérité l'humanité du progrès qui en était la conséquence.

Ainsi, depuis dix-huit siècles, la moralisation de l'homme est restée stationnaire, et on peut encore se demander, en lisant aujourd'hui les satiriques romains, si c'est de leurs contemporains qu'ils parlent — ou des nôtres.

Et pendant que la science, la philosophie, les beaux-arts, l'industrie, progressaient miraculeusement, le sensualisme grec et romain continuait son œuvre, l'homme devenait de plus en plus l'esclave de ses jouissances matérielles, et le niveau des âmes s'abaissait.

Quel est le coupable? —

Certes vous ne prétendez pas que les hommes ne soient pas moralisables.

Certes vous ne prétendez pas que le but de la vie ne soit pas l'épuration de l'âme.

Avez-vous donc fait fausse route, — ou bien avez-vous voulu non moraliser l'homme, mais le tenir en bride, — et, au moyen de l'idée de Jésus, dominer les peuples et les rois?

S'il en est ainsi, et si cette direction supérieure, qui a pu avoir sa raison d'être, reconnaît qu'elle est maintenant devenue impuissante et que l'homme lui échappe;

Si elle convient vis-à-vis d'elle-même que sa succession est appelée à périr dans les mains de son successeur,

J'en appelle à ce qu'il y a de noble et de généreux en vous, au nom de l'humanité qui souffre et qui attend. — Accomplissez la religion de Jésus. — Faites-la passer du monde de l'idée dans le monde du fait. —

Revenez à l'idée juste, religieuse que vos conciles ont altérée.

Renoncez aux formes de culte, reproduction du culte préconisé par les Pharisiens et condamné par Jésus.

Formulez les conséquences rationnelles de ce renouvellement de séve biblique, et le monde entier vous suivra en chantant votre gloire.

Nous sommes, croyez-le bien, prêts à vous donner l'exemple ou à suivre celui que vous nous donnerez.

Car, à moins que l'on ne fasse exprès de s'opposer au cours naturel des choses, la religion de Moïse et la religion de Jésus ne peuvent se réformer, s'accomplir, sans s'unifier.

Quel est le progrès religieux réclamé par notre génération?

C'est que chaque forme de culte réalise en fait la glorification du créateur et l'amélioration de la créature, l'abaissement de la matière et l'exaltation de l'esprit.

Et c'est aussi de relever la raison humaine, de l'appeler au secours de l'âme et de ne plus la sacrifier à la grâce et à la foi.

Constituez l'avancement de l'humanité en réalisant en fait les vertus chrétiennes, et vous aurez véritablement accompli la religion de Jésus.

Si vous repoussez cette gloire, si vous lui préférez quelques jours d'une tranquillité douteuse, vos fils sauront la conquérir; la fraternité véritable a été fondée par la liberté de

conscience, sa régularisation ne se fera pas longtemps attendre.

Quelle que soit votre décision, mes frères, reconnaissez, dans l'intérêt de la vérité, que si, dès aujourd'hui, les trois religions issues de la Bible prenaient pour bases de leur réforme les principes de leurs fondateurs, réalisés d'après les nécessités philosophiques et rationnelles de notre époque, elles arriveraient toutes trois à un résultat conforme et seraient aussitôt confondues dans la même désignation de monothéistes.

QUATRIÈME

SPÉCIALE AUX PROTESTANTS

O vous! qui avez réhabilité le libre examen, proscrit par les hommes depuis la dispersion des Saducéens;

O vous! qui avez su, au milieu d'une époque de ténèbres, modifier d'après les principes vrais les formes de votre culte;

O vous! qui avez glorifié la raison humaine, étincelle divine donnée à l'homme, afin qu'il

puisse entrevoir et célébrer dignement son créateur;

Et afin aussi qu'il puisse améliorer méritoirement son âme, pendant son passage dans cette vie;

O vous! mes frères en la Bible,

N'êtes-vous pas fatigués de la longue station que vous faites sur le chemin de la connaissance de Dieu?

Êtes-vous donc les fils dégénérés de pères magnanimes?

Êtes-vous destinés à faire rougir le sang dont vous sortez?

Ou bien — croyez-vous que les époques auxquelles ont apparu ces vigoureux amants

de l'humanité leur aient permis d'achever leur pensée et de compléter leur œuvre?

Non, — vous savez qu'ils ont dû faire certaines concessions aux difficultés de leur temps.

Non, — vous ne croyez pas posséder la perfection absolue dans votre culte.

Non, — vous ne refuserez pas votre concours aux initiateurs du progrès qui se prépare.

Du courage donc, mes frères, rien n'est fait tant qu'il reste à faire.

Vainement objecteriez-vous que notre époque, asservie à ses intérêts matériels, manquera de profondeur dans ses recherches et d'ardeur dans ses convictions.

Vainement objecteriez-vous que la raison, que le génie même, seront impuissants à organiser de grandes améliorations dans les cultes sans le secours d'un surnaturel devenu impossible de nos jours.

Allez, mes frères, allez, et que la difficulté vous excite au lieu de vous retenir.

Sans doute il me serait facile de vous rappeler ici les noms fameux dont vous sortez.

Sans doute il me serait facile d'établir à vos yeux la comparaison des sacrifices qu'ils se sont imposés pour entreprendre leur œuvre avec les sacrifices qui vous sont demandés pour couronner leur œuvre.

En agissant ainsi, mes frères, je craindrais de vous diminuer.

C'est de vous que j'attends cette exhortation à vous-mêmes.

Il vous suffit de connaître où se trouve le devoir, pour que vous vous dirigiez aussitôt de son côté.

Que la mémoire de vos pères intellectuels soit un seul instant évoquée par vous, et votre hésitation aura disparu.

Ces souvenirs vous émeuvent, et vous me demandez peut-être de quel droit je vous les rappelle et ce que je veux de vous.

Mon droit, mes frères, il est tout entier dans ce titre de frères que je vous donne ici, mes frères.

Et ne sommes-nous pas deux fois frères?

D'abord parce que tous les hommes sont frères, ayant tous Dieu pour père;

Et ensuite parce que la même persécution a poursuivi en nous le même principe, le même but et la même fermeté.

Vous me demandez maintenant ce que je veux de vous.

Je veux que, vous pénétrant à nouveau des sentiments et des principes de vos glorieux fondateurs, vous accomplissiez résolûment la réforme de la réforme, — telle que l'exigent les aspirations de notre temps.

Je veux qu'il s'établisse enfin entre les trois religions issues de la Bible une lutte généreuse et féconde sur le chemin de la recherche de la vérité, — convaincu que je suis que nos religions ainsi épurées arriveront toutes

trois à un culte conforme, — et que de cette identité jaillira une phase moralisatrice et renovante profitable à l'entière humanité.

Voilà, mes frères, une émulation noble, un but noble, et je pense que l'apaisement des esprits et la liberté de conscience nous permettront de l'atteindre dignement.

Et au moyen de cette recherche de la vérité, mes frères, nous n'essayerons plus de nous dominer les uns les autres, et nous éviterons soigneusement tout ce qui pourrait nous empêcher de nous réunir.

Et en agissant ainsi, mes frères, la bénédiction de Dieu sera avec nous.

CINQUIÈME

AUX PHILOSOPHES

POURQUOI LES JUIFS N'ONT JAMAIS CRUCIFIÉ LEUR MESSIE.

Cette cinquième appelle la philosophie moderne au rôle pratique qui lui appartient dans notre transformation religieuse et sociale.

Puis, incidemment, elle traite du procès de Jésus.

D'après les préjugés accrédités, Jésus a péri victime des Juifs.

D'après l'histoire, Jésus a péri victime des Romains.

D'après les préjugés accrédités, les Juifs ont crucifié leur Messie.

D'après l'histoire. les Romains ont fait subir à Jésus la peine infligée aux rebelles à leur domination.

« Le supplice de la croix n'existait pas chez les Juifs. Le crime imputé à Jésus était de ceux qui encouraient chez eux la lapidation. » (*Lévitique*, 24-16-23; *Strauss*, 2e vol.; *T. Littré*, p. 343.)

La fustigation, le sujet de la condamnation inscrit sur l'écriteau, le partage des vêtements

par les bourreaux, étaient, ainsi que le supplice de la croix, des coutumes exclusivement romaines.

Il reste cependant une question controversable.

Quel est, de Caïphe ou de Pilate, le juge qui a condamné?

Et, en tout cas, quel est le juge dont la sentence a été exécutée?

Quant au peuple juif, il doit être mis hors de cause : il n'a pas voulu la mort de Jésus.— S'il l'avait voulue, sa loi religieuse lui donnait formellement le droit de lapidation. (*Lévitique,* 24-16-23.)[1]

Et cette même loi était en vigueur sous la

1. Pièce justificative n° 1.

domination romaine, ainsi que le prouve suffisamment la lapidation d'Étienne, exécutée quelques mois après le crucifiement de Jésus et racontée par saint Paul, l'un des lapidateurs. (*Actes des apôtres*, ch. 7, v. 55, 56, 57, 58, 59; ch. 23, v. 20.)[1]

Nous allons essayer de démontrer que la sentence exécutée a été celle de Pilate, et aucunement celle de Caïphe,

Le caractère de Pilate ne laissant aucun doute sur l'invraisemblance du rôle qui lui a été attribué par les évangélistes dans l'intérêt de l'alliance romaine;

Intérêt qui commandait de rejeter sur les Juifs l'odieux de la responsabilité de cette exécution.

1. Pièce justificative n° 2.

Ici nous nous empressons de reconnaître que ce n'est pas avec nos scrupules modernes que les fraudes pieuses doivent être jugées; tous les partis religieux s'en étant également rendus coupables dans les siècles qui précédèrent immédiatement, et dans ceux qui suivirent l'établissement du christianisme.

Mais nous nous empressons aussi d'ajouter que, le dossier des Juifs ayant péri dans la tourmente qui les a portés hors de leurs foyers, c'est dans le dossier même de leurs accusateurs que nous avons dû rechercher les preuves de leur non-culpabilité, et qu'il est juste de leur en tenir compte.

Une pièce de conviction qui désigne sûrement le coupable se découvre tôt ou tard dans tout procès bien instruit. — L'histoire est le procès du passé. — Ce procès est toujours pendant, alors surtout que le jugement pro-

noncé a été dicté par ceux-là mêmes qui ont étouffé la voix des vaincus.

Aujourd'hui, cette sorte de passion est apaisée, la recherche historique de la vérité est non-seulement admise, mais demandée par tous. — Qu'il nous soit donc permis de retrouver, jusque dans les Évangiles, les preuves du projet de Jésus d'aider au soulèvement des Juifs contre les Romains, projet dont la seule situation de Jésus donne la clef.

Et qu'il nous soit aussi permis, puisque le Pilate des évangélistes est si différent du Pilate de l'histoire, de préférer l'opinion désintéressée des historiens, appuyée sur des faits authentiques, au dire des évangélistes dont l'intérêt à dénaturer le caractère de Pilate est d'une évidence complète.

« Pilate était d'un naturel violent et opiniâtre, qui ne pouvait se résoudre à faire plaisir aux Juifs. » (PHILON, *Legatio ad Cajam*, M. 11, p. 590.)

« Un jour, on lui adressa des remontrances, mais comme cet homme était d'un caractère violent et dur, il résista. Alors on lui cria avec force : Cesse de provoquer aux séditions et à la guerre, cesse de rendre la paix impossible. La volonté de Tibère est que nos lois soient respectées. Si tu as reçu quelque édit ou lettre nouvelle, donne-nous-en connaissance, afin qu'une députation parte à l'instant. Ces paroles ne firent qu'exaspérer le procurateur, qui craignit qu'un appel à Rome ne dévoilât tous ses crimes, la vénalité de ses sentences, ses rapines, la ruine des familles, tous les outrages dont il était l'auteur, le supplice d'une foule de personnes qui n'avaient subi aucun jugement, des excès de

cruautés en tous genres. » (PHILON, *De virtut. et legat. ad. Cai., oper. omn., ed. græc. lat.* Mangey, t. II, p. 590.)

« Du côté du peuple et du côté du procureur, il y eut réciproquement haine, mépris, menaces, injures. Un des moyens coercitifs que Pilate mit en usage redoubla l'animosité des nationaux. Pour réparer, disait-il, les aqueducs qui amenaient l'eau dans Jérusalem et faire d'autres constructions, l'intendant romain voulut s'emparer, de sa seule autorité, d'un fonds de réserve qui était conservé dans le temple; tout nouvel acte d'usurpation étrangère, de quelque raison qu'on le colorât, excitait la fermentation. Le procurateur vit des rassemblements du peuple se former et grossir. Il prescrivit à une partie de ses troupes et de ses agents de prendre le costume du pays et de cacher DE GROS BATONS sous leur manteau.

« Ces hommes déguisés se mêlèrent à la multitude, et, à un signal convenu, se ruèrent également sur les promoteurs du tumulte et sur les habitants paisibles. » *Bell. judaic.*, lib. II, cap. IX, ed Haverc, p. 167; *Antiquités jud.*, p. 875.)

Les citations précédentes prouvent suffisamment que quiconque a étudié l'histoire du gouvernement de la Judée par Pilate ne peut admettre le rôle ridicule qui lui est attribué par les évangélistes à l'occasion du procès de Jésus.

Il est surtout un certain dialogue entre Pilate et le peuple juif qui est le comble de l'invraisemblance.

Quant à Caïphe, il est également prouvé qu'il n'a conservé sa longue autorité, pendant la domination romaine, qu'à la condition de

ne s'en servir qu'avec l'agrément de Pilate.

Toutefois, il est vrai qu'un passage de Josèphe, *Antiquités judaïques,* liv. XVIII, ch. 4, affirme que Pilate fit crucifier Jésus sur l'accusation des principaux de notre nation; mais les preuves de l'interpolation étant manifestes, — et M. Peyrat l'ayant victorieusement démontré dans son *Histoire de Jésus,* ch. 13, p. 335, nous nous appuyons sur son remarquable travail[1], et nous ajoutons que Tacite (*Annales,* liv. XV, ch. 44)[2] désigne Pilate comme seul responsable du jugement et de l'exécution de Jésus.

Ici il nous est impossible de passer sous silence l'opinion de David-Frédéric Strauss.

Ce maître incomparable a écrit (p. 375 du 2me vol., traduction Littré) :

1. Pièce justificative n° 2.
2. Idem n° 4.

« Car les preuves qui montraient que la tendance de Jésus n'avait rien de politique étaient manifestes. »

C'est avec autant de respect que de fermeté que nous protestons contre cette assertion qui n'émane pas directement de Strauss et a seulement été admise par lui d'après Weisse.

Nous protestons, parce que chez les Juifs la religion et la politique n'étaient qu'une seule et même chose.

Nous protestons, parce que les traces de la politique de Jésus sont faciles à reconnaître jusque dans les Évangiles.

« Un jour, ils veulent s'emparer de lui, le proclamer roi et marcher sur Jérusalem. Informé du complot, Jésus prend la fuite et

va se cacher dans les montagnes. » (JEAN, ch. 6, v. 15.)

« Je vous envoie parmi les loups, soyez prudents comme les serpents. » (MATTHIEU, ch. 10, v. 16.)

« MAIS MAINTENANT, leur dit-il, que celui qui a une bourse et un sac les prenne, ET QUE CELUI QUI N'A POINT D'ÉPÉE VENDE SON MANTEAU[1] POUR EN ACHETER UNE. » (LUC, ch. 22, v. 36.)

Cet admirable appel aux armes n'a pu rationnellement être prononcé qu'avant l'entrée à Jérusalem, et non pendant la Cène, alors que toute résistance était impossible.

Quant au verset 38, « Seigneur, dirent-ils, voici deux épées, » et il leur répondit :

1. Tunicam.

« Cela suffit, » il est en tel désaccord avec le sentiment du verset 36, qu'on doit supposer qu'il a été dit afin d'empêcher les non-affiliés de comprendre, ou qu'il n'a pas été dit du tout.

« Hypocrites, pourquoi ME TENTEZ-VOUS[1]?... Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » (MATTHIEU, ch. 22, v. 18.),

Sont des traces certaines des tendances politiques de Jésus. — Et ce ne sont pas les seules.

Nous protestons, parce qu'il est acquis que la confiance des Juifs dans la venue d'un messie fut surexcitée, à cette époque, par la soif de l'indépendance nationale.

1. C'est-à-dire, pourquoi voulez-vous me faire donner le signal avant l'heure?

Et enfin nous protestons, parce que supposer que le Messie, en apparaissant, ne donne pas pour preuve première de sa mission l'indépendance nationale du peuple juif, c'est supposer le contraire des idées du temps.

Et si Jésus, après avoir choisi l'époque des fêtes de Pâques, afin de profiter du tumulte inséparable de l'affluence des étrangers accourus à Jérusalem (deux millions sept cent mille, d'après Josèphe) ;

Si Jésus, après s'être assuré du concours des Galiléens et de l'état des esprits dans le peuple juif;

Si Jésus, en dépit des avertissements des Pharisiens, s'est décidé à entrer triomphalement à Jérusalem et à accepter ainsi en face des Romains le titre de roi des Juifs,

C'EST PARCE QU'IL NE POUVAIT FAIRE AUTREMENT.

En effet, ressusciter les morts, nourrir cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons, être le Messie, le fils de Dieu, et ne pouvoir, ainsi que Moïse, délivrer Israël de l'esclavage; — et ne pouvoir même, ainsi que le Macchabée, chasser les païens de Jérusalem, était une situation impossible à soutenir plus longtemps.

Malheureusement, d'après les croyances messianiques esséniennes, Jésus pensa qu'il surexciterait le mouvement national en se disant le fils même de Dieu.

Mais les croyances messianiques esséniennes étaient purement esséniennes; les croyances messianiques générales attendaient un envoyé de Dieu, un descendant de David, et nullement un Dieu.

D'ailleurs, éclairé par le malheur, le peuple juif s'était affermi dans le monothéisme ; il avait discerné dans la Bible la marque à laquelle se reconnaissait le faux prophète. (*Deutéronome*, 13-2 et suiv.) — Jésus se faisant ÉGAL A DIEU fut aussitôt abandonné de tous, et les mêmes hommes qui l'avaient conduit triomphalement à Jérusalem et acclamé roi s'armèrent de pierres et voulurent le lapider.

« J'ai fait devant vous, leur dit Jésus, plusieurs bonnes œuvres : pour laquelle voulez-vous me lapider ?

— Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous voulons te lapider, répondirent-ils, mais à cause de ton blasphème, et parce que, étant homme, tu te fais Dieu. » (JEAN, 10, 31 et suiv.)

Afin de ne pas nuire à la rapidité du récit

final de la Cinquième, nous nous sommes contenté d'affirmer que Jésus avait été arrêté par une cohorte romaine. — Nous devons ici appuyer notre dire.

D'après Matthieu (ch. 26, v. 47), « Judas, l'un des douze, arrive, suivi d'un grand nombre de gens armés d'épées et de bâtons, et envoyés par les princes des prêtres et par les anciens du peuple ; »

Et d'après saint Marc (ch. 14, v. 43)... « Lorsque vint Judas l'Iscariote, l'un des douze, suivi d'un grand nombre de gens armés d'épées et de bâtons... »

Mais nous ne pouvons tenir aucun compte de leurs deux déclarations concordantes, les Romains connaissant trop les lois de leur propre sécurité au milieu d'une nationalité conquise et toujours frémissante, pour qu'il

fût permis d'agir ainsi militairement, en dehors même de la ville et au milieu d'une cohue tumultueuse.

D'après saint Luc (ch. 22, v. 47), « une TROUPE de gens et devant eux l'un des douze, nommé Judas... »

Et enfin saint Jean, plus explicite et moins invraisemblable, dit (ch. 18, v. 3) :

« Judas donc, ayant pris une COHORTE. »

Et il dit aussi, même chapitre, verset 12 :

« Aussitôt la COHORTE et son COMMANDANT, avec les officiers des Juifs, se saisirent de Jésus et le lièrent. »

Mais pour qu'une cohorte romaine, composée de six cents hommes, ait procédé ainsi à l'arrestation de Jésus, — un ordre a été

donné au commandant de cette cohorte; un ordre de qui? — Un ordre de son chef. — Quel est son chef, si ce n'est Pilate?

La présence de la cohorte romaine est donc la signature même de Pilate;

Et ce n'est pas la seule, car la RAPIDITÉ DE L'EXÉCUTION est aussi à la fois la signature de Pilate et celle de la politique romaine en pays conquis.

Arrêté dans la nuit, Jésus est sur la croix à neuf heures du matin, d'après saint Marc (ch. 15, v. 25), — et d'après saint Jean, avant midi (ch. 19, v. 14).

Il est donc de la dernière évidence que Pilate n'a pas laissé aux Juifs le temps d'instruire le procès; — tout au plus y a-t-il eu interrogatoire.

La forme de procédure criminelle des Juifs nous est conservée dans la *Mischna*.

« Où il s'agit de vie et de mort, l'acquittement peut être prononcé le premier jour; — mais pour condamner il faut absolument remettre la cause au lendemain. » (*Sanhedrin*, 32.)

Donc un tel procès ne pouvait être instruit la veille du sabbat ou d'un jour de fête.

Et, en outre, la nuit, on ne pouvait jamais juger une affaire criminelle.

Ainsi donc, d'après nos inductions, tirées de saint Marc et de saint Jean, il ressort aussi formellement que d'après Tacite que c'est par l'ordre de Pilate qu'il a été procédé à l'arrestation ainsi qu'à l'exécution de Jésus.

Ainsi donc le préjugé par lequel les Juifs

sont accusés, depuis des siècles, d'avoir crucifié leur Messie, est un préjugé qui ne peut résister à aucun examen rationnel, quel que soit le point de vue auquel on l'envisage.

Aider au renversement de ce préjugé, c'est aussi aider à la disparition du véritable obstacle à l'unification des trois filles de la Bible.

C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir reculer devant cette redoutable question.

Nous avons évité avec soin dans ce court exposé toute controverse religieuse, et nous nous sommes renfermé dans le libre examen, au point de vue historique, du procès de Jésus.

Effectivement, si Jésus est Dieu, s'il a voulu se sacrifier pour racheter le péché originel de l'homme, il n'a été victime ni des Juifs,

ni des Romains, il a été victime de son dévouement à l'humanité, les Romains et les Juifs n'ont été que les instruments choisis par lui; — et ils doivent équitablement être déchargés de toute responsabilité morale du fait.

Peut-être alors pourra-t-on rationnellement se demander si Dieu, idéal de justice, idéal de puissance, idéal de bonté, Dieu des juifs et des chrétiens, Dieu de la Bible, punit effectivement les enfants des fautes de leurs aïeux; et si, en tous cas, sa miséricorde ne peut se manifester qu'à la condition d'un sacrifice sanglant, sauvage, infamant, subi par son propre fils, par un autre lui-même.

Peut-être aussi pourra-t-on ajouter avec Philipson que « le salut de l'âme pécheresse par l'objet de la mort de Jésus ne peut être prouvé ni par l'histoire, ni par la raison, qui vont bien plutôt à son encontre. »

CINQUIÈME

AUX PHILOSOPHES

O vous qui êtes à la fois mes maîtres et mes frères en la recherche de Dieu, laissez-moi vous adresser mes pensées sur la nécessité d'une action philosophique moderne.

Notre génération est trop éclairée pour se contenter des formes de culte des religions existantes, et elle est aussi trop éclairée pour que l'institution d'une religion nouvelle soit essayée.

En effet, s'il est vrai qu'en l'état de notre législation nul prophète ne puisse apparaître;

S'il est vrai qu'en présence de l'Académie des sciences nul miracle ne puisse se manifester,

Il est encore vrai que la seule vérité ne peut passionner les masses, sans prophète et sans miracles.

« Si vous ne voyez, vous autres, des miracles et des choses extraordinaires, vous ne croyez point. » (Jean, ch. 4, v. 48.)

Cependant le malaise des esprits et des consciences grandit chaque jour.

Et la crise se déclare par l'impossibilité de se contenter des formes de culte des religions existantes et l'impossibilité d'instituer une religion nouvelle.

Et la décadence morale est plus caractérisée dans la génération qui nous suit que dans aucune de celles qui ont précédé.

Il est grand temps, mes maîtres, que vous avisiez.

Il est grand temps, mes frères, qu'une voix autorisée reproche à chacun de s'attacher de plus en plus aux intérêts matériels et de se détacher de plus en plus du souci de son âme.

Il est grand temps de démontrer que, si nous ne nous arrêtons dans cette voie, le libre arbitre qui nous a été si glorieusement donné, au lieu d'avoir servi à élever nos âmes, n'aura servi qu'à nous faire ignominieusement retourner à la matière, dont Dieu nous avait tirés.

Cette voix puissante, autorisée, c'est la vôtre, mes maîtres; et le principe sauveur, le

soutien, le guide de l'humanité en dérive, c'est dans la philosophie qu'il réside, mes frères.

Livrons-lui d'abord l'examen de la situation spirituelle de notre société, et demandons-lui comment et pourquoi cette situation est devenue insupportable.

Depuis Voltaire, une transition s'est opérée entre l'esprit du passé et l'esprit de l'avenir.

A côté de la religion officielle réservée aux masses, il s'est établi, en fait, une religion rationnelle et philosophique pour les gens instruits.

Cet état transitoire n'était qu'un expédient, né de la situation même.

Il est à peu près certain que cet expédient ne peut se continuer,

Parce que, — d'une part, — les gens instruits reconnaissent qu'une religion sans formes moralisatrices de culte ne satisfait pas l'âme, n'aide pas l'homme à réprimer ses passions, et devient par conséquent un danger social ;

Et parce que, — d'autre part, — les masses n'acceptent plus l'infériorité religieuse qui leur a été faite ; notre démocratie toujours croissante, notre passion d'égalité toujours plus vive, leur inspirant de plus en plus le désir d'être éclairées ;

Et cette même démocratie nous ordonnant aussi, de plus en plus, de mettre à la portée de tous les lumières de la vérité.

Ainsi donc, de gré ou de force, il nous faut procéder à une réforme,— ou tout au moins il est temps de la préparer.

Une action philosophique a toujours présidé aux époques de réforme, aux avancements de l'humanité.

Abraham, Moïse, Socrate, Jésus, Mahomet, Arius, Jean Huss, Luther, ont été tour à tour l'expression la plus sublime de chacun des mouvements philosophiques accomplis sous leur nom.

Le devoir, la mission de la philosophie moderne est de se concentrer, de former école, afin de faciliter l'avancement de la morale, l'avancement de l'humanité, dont le besoin agite notre temps.

Deux principes sont sortis victorieux des discussions philosophiques du XVIII[e] et du XIX[e] siècle :

— Le monothéisme,

— Le rationalisme.

Ces principes serviront évidemment de bases à l'école nouvelle.

Et puisqu'il n'est pas permis de procéder à l'établissement d'une religion nouvelle, puisque d'ailleurs cela n'est d'aucune utilité,

L'école philosophique appuiera le mouvement religieux sur une religion déjà existante,

Laquelle, en se réformant, en s'accomplissant, deviendra la religion définitive de la société moderne.

Ce moyen pratique une fois admis, il convient d'examiner quelle est la religion existante sur laquelle il est désirable que s'appuie notre école philosophique, au point de vue de l'homogénéité de sa formation et de la rapidité de son exécution.

Certes, si la religion catholique était dirigée dans les voies de l'avenir, au lieu de l'être dans celles du passé, c'est elle qui, par sa puissante organisation, accomplirait le plus facilement et le plus vite la religion moderne.

Mais, infidèle à son fondateur, l'Église catholique repousse toute lumière et condamne tout progrès.

Infidèle à l'enseignement de Jésus, qui respire le libre examen et le mépris des formes vaines, l'Église catholique, au nom de la foi, jette l'anathème sur toute émanation de la raison donnée à l'homme et entache d'hérésie toute épuration de culte.

Ce n'est donc pas auprès d'elle qu'il est raisonnable de chercher un appui, à moins

qu'un chef véritable n'apparaisse subitement à sa tête.

Quant à la religion protestante, nous devons compter, d'abord sur sa sympathie, puis ensuite sur son alliance.

Mais elle donnera difficilement le signal.

Apparue hâtivement, au milieu d'une époque barbare, elle n'a pu s'établir qu'à l'aide d'un compromis, — lequel enchaîne momentanément son essor.

Toutefois, entraînée par son origine, — par ses aspirations présentes, tout indique que c'est elle qui, venant appuyer le mouvement, le rendra décisif.

En effet, la religion protestante renferme tous les germes du culte moderne.

Son esprit moralisateur, son libre examen, la simplicité et la dignité de ses formes, lui font un devoir d'avancer dans sa route et de suivre la voie de ses immortels fondateurs.

Mais il lui faut abandonner un dogme,

Le dogme de la divinité de Jésus.

Et ce n'est ni avec enthousiasme, ni avec ensemble, qu'un dogme peut être abandonné.

C'est un travail lent, une lutte à laquelle doit se dévouer l'administration supérieure de ce culte.

Un centre compacte est indispensable.

Ce centre existe, parfaitement organisé, dans la religion d'Israël.

Monothéiste d'essence, rationaliste de fait;

elle représente absolument les deux principes victorieux, bases du mouvement philosophique actuel.

La persécution l'a, il est vrai, attachée trop fortement aux anciennes coutumes de ses pères, mais elle sait que les temps sont changés, que ses devoirs sont autres et que sa mission est de faciliter, au prix de tout son sang, le triomphe du monothéisme.

C'est maintenant à l'école philosophique qu'il appartiendra de retarder ou d'accélérer l'œuvre en fusion dans les esprits.

Quoique notre époque paraisse vouée à la satisfaction de ses intérêts matériels, elle compte dans son sein tous les éléments d'une puissante action philosophique.

Il s'agit seulement de les réunir dans un

centre, afin que sorte la lumière de cette concentration.

Il s'agit de réorganiser ce qui, dans le passé, produisit de tels résultats, que la nation qui les ressentait était en avance de plusieurs siècles sur les peuples dont elle était environnée.

Écoutons les voix du passé : elles adressent incessamment au présent les indications de l'avenir.

Quand les païens triomphants détruisirent Jérusalem et dispersèrent la nation juive hors de ses foyers, ils dispersèrent aussi la plus nombreuse et la plus vaillante école de philosophie qui fut jamais édifiée, — ils détruisirent aussi la plus grande liberté religieuse qui ait été jamais exercée par un peuple.

Effectivement, hormis l'unique sujet de l'u-

nité de Dieu, la recherche philosophique de toute vérité semblait être le seul souci de ce peuple de philosophes, entouré de peuplades barbares.

Ce fut grâce à leurs discussions passionnées que les trois sectes, pharisienne, essénienne et saducéenne, dégagèrent de l'obscurité la lumière, et indiquèrent à l'avenir sa route véritable.

Et ce fut aussi grâce à cette liberté religieuse que l'enseignement de Jésus, fruit des discussions qui le précédèrent, se manifesta librement.

Résumant le progrès acquis, lui donnant une forme populaire, Jésus allait, suivant toute probabilité, préciser le culte énergiquement réclamé par les prophètes et manifester ainsi

une réforme autrement puissante que celle qui fut accomplie en son nom.

Peut-être la religion définitive de l'humanité allait-elle déjà se faire jour.

Peut-être allaient ainsi être épargnés des flots de sang humain.

Mais, hélas! les temps n'étaient pas venus, — et une seule journée suffit pour anéantir de si nobles aspirations.

Dans cette journée fatale, Jésus, méconnaissant les avertissements des pharisiens [1], faisait au milieu des Galiléens son entrée triomphale à Jérusalem.

1. Dans son dernier voyage à Jérusalem, les pharisiens le firent avertir de se garder d'Hérode.

(Luc, 13-41.)

Et le peuple juif tout entier se portait à sa rencontre, aux cris mille fois répétés de · *Vive le roi des Juifs !*

« Fais-les donc taire, lui dirent quelques pharisiens. — S'ils se taisent, les pierres mêmes crieront. » (Luc, ch. 19, v. 40.)

Le royaume qu'il recherchait alors était donc bien aussi le royaume de ce monde.

Ces cris appelaient effectivement sur Jésus la dangereuse attention de Pilate, — auquel Hérode avait déjà dit : « C'est Jean, à qui j'ai fait couper la tête, qui est ressuscité. » (*Actes des apôtres,* ch. 6, v. 16.)

Dans cette même journée, Jésus, changeant à la fois de manières et de paroles, se livrait dans l'intérieur du temple à des voies de fait contre les vendeurs et à des injures contre les pharisiens.

Peut-être, au milieu de cette foule immense d'étrangers accourus à Jérusalem pour les fêtes de Pâques (2,700,000 d'après Josèphe), peut-être le grand sentiment de la nationalité juive donnait-il à Jésus de nombreuses chances de succès, quoiqu'il eût arboré intempestivement le drapeau de l'indépendance, et justement irrité les chefs constitués de sa nation ;

Lorsque tout à coup, — et après avoir annoncé qu'il était venu pour accomplir la loi [1], Jésus la détruit de ses mains, il se fait ÉGAL A DIEU, — et il perd ainsi toute sa popularité.

1. Ne pensez pas que je sois venu détruire la Torah et les prophètes; je ne suis pas venu les détruire, mais bien les accomplir. Car je vous dis en vérité que le ciel et la terre ne passeront pas que tout ce qui est dans la Torah ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul *iod* et jusqu'à un seul point.

(MATTHIEU, ch. 5, v. 17-18.)

A l'instant même, le peuple juif se retire courroucé, — les Galiléens disparaissent et la solitude se fait autour de Jésus.

Jésus, abandonné des siens au milieu de son entreprise, n'avait aucune chance d'échapper au courroux de Pilate, et en tout cas il venait de se vouer sûrement à la peine encourue par les blasphémateurs.

Ainsi, après cette fatale journée, Jésus, à la fois rebelle aux Romains, rebelle aux autorités de sa nation et rebelle à la loi, — Jésus, à la fois condamné par Pilate, convaincu de blasphème par le grand conseil et désavoué par le peuple juif, Jésus n'avait plus qu'à mourir dignement.

En effet, une cohorte romaine procède dans la nuit à son arrestation et le conduit devant le procurateur romain.

« Es-tu le roi des Juifs? » lui demande Pilate.

« Tu l'as dit, » répond intrépidement Jésus.

Et dès les premières heures du jour, Jésus, abandonné des Juifs, entouré de soldats romains, subit le supplice que les Romains réservaient aux rebelles.

Et, d'après la coutume romaine, l'écriteau placé au-dessus de sa tête indique la cause de sa condamnation :

— Le roi des Juifs.

« Et le sujet de sa mort y était écrit en ces termes : le roi des Juifs. » (Ch. 15, v. 26.)

« Et le sujet de sa condamnation était mar-

qué sur un écriteau par ces mots : le roi des Juifs. » (Marc, ch. 15, v. 26.)

« Ils l'ont crucifié et nous espérions qu'il serait celui qui délivrerait Israël. » (Luc, ch. 24, v. 20.)

Ainsi fut arrêtée dans son germe la réforme qui pouvait donner au monde le culte véritable, fruit de la liberté religieuse de la nation juive, fruit de l'école philosophique de Jérusalem.

C'est du rétablissement de cette école que nous attendons la réforme de chacune des trois filles de la Bible.

Et c'est de cette réforme que nous attendons la prochaine conformité de leur culte et le complet épanouissement de l'idée monothéiste, — de l'idée juive.

Alors, alors seulement apparaîtra la religion définitive de la société moderne.

Alors, alors seulement commencera l'ère de la moralisation de l'homme.

CITATIONS

A L'APPUI DE L'EXÉGÈSE DU PROCÈS DE JÉSUS

INSÉRÉE DANS LA

CINQUIÈME AUX PHILOSOPHES

Jésus a dit (Luc, ch. 13, v. 1) :

« 1. En ce même temps quelques personnes vinrent dire à Jésus ce qui était arrivé à des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang à celui des sacrifices.

« 2. Sur quoi Jésus leur dit : *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus grands pécheurs*

que tous les autres Galiléens parce qu'on les a traités de la sorte?

« 3. Non, je vous assure; mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux. »

Jésus a dit (LUC, ch. 19, v. 27) :

« Quant à mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, qu'on les amène ici et qu'on les fasse mourir en ma présence. »

JEAN, ch. 12, v. 26 :

« Si quelqu'un est de mes serviteurs, *qu'il me suive partout où je serai;* celui qui me sert y sera aussi, et si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. »

JEAN, ch. 12, v. 31 :

« C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que *le prince de ce monde va être chassé.* »

JEAN, ch. 19, v. 12 :

« Depuis ce moment Pilate cherchait à le relâcher ; mais les Juifs criaient : Si vous relâchez cet homme-là, vous n'êtes pas ami de César ; car *quiconque se fait roi se déclare contre César.* »

Jésus a dit (LUC, ch. 21, v. 9) :

« Lorsque vous entendrez parler de guerres et de tumultes, n'en soyez pas consternés, car il faut que ces choses arrivent auparavant, mais ce ne sera pas sitôt la fin. »

JEAN, ch. 6, v. 15 :

« Mais Jésus, sachant qu'ils étaient sur le point de l'enlever pour le faire roi, se retira seul une seconde fois sur la montagne. »

JEAN, ch. 11, v. 47 :

« Alors les principaux sacrificateurs et les Pharisiens assemblèrent le conseil et dirent :

« Que ferons-nous? — Cet homme fait beaucoup de miracles.

« 48. Si nous le laissons faire, *tout le monde croira en lui, et les Romains viendront détruire ce lieu et notre nation.*

« Sur quoi l'un d'eux, nommé Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien, — et vous ne considérez pas qu'il est de notre intérêt qu'un homme seul meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. »

SIXIÈME

AUX MAHOMÉTANS

AVANT-PROPOS

A travers ce monde, qui se décompose pour se transformer, apparaissent déjà les éléments du monde nouveau.

En religion, — ces éléments s'appellent le monothéisme et le rationalisme;

En politique, — la démocratie autocratique;

En organisation sociale, — le jubilé.

Ces éléments sont incontestablement issus de Moïse.

La loi du jubilé (Lévitique, 25-10) organisa la propriété immobilière sur les bases les plus équitables, les plus humaines et les plus égales possible à cette époque : dix-sept cent cinquante années avant Jésus-Christ.

Par l'effet de cette loi, chacun disposait librement de son bien, et cependant une partie de la propriété immobilière se perpétuait dans chaque famille.

Les terres ne se vendaient plus pour toujours; — elles s'aliénaient seulement jusqu'à l'année du jubilé.

Et le jubilé, revenant invariablement tous les cinquante ans, assignait ainsi une juste

limite à l'action dévastatrice du mauvais chef de famille sur sa descendance.

Sans doute le prodigue ou l'incapable pouvait toujours consommer sa ruine et celle de ses enfants, mais du moins toutes les générations qui suivaient n'avaient à subir que dans de justes limites la punition des fautes de leur coupable ascendant.

Certes, nous sommes loin de penser que la loi du jubilé pourrait dans l'avenir être appliquée sans de larges modifications.

Les temps passés sont évanouis, et toute restauration pure n'est que fantôme.

Mais l'esprit de cette loi est toujours vivant, — et si les ajustements qui l'enveloppent ne sont plus à sa taille, il suffirait peut-être de les mettre en harmonie avec

notre époque pour leur communiquer une vie nouvelle.

Les conditions actuelles sont plus favorables que jamais :

La fortune mobilière ayant pris une extension considérable ;

L'agriculture étant devenue une science très-productive entre les mains du petit propriétaire exploitant ;

Et l'émigration toujours croissante des populations de la campagne étant devenue un danger.

Au moyen de la rénovation de cette loi, la fortune immobilière se partagerait en portions aliénables et en portions inaliénables ;

L'inaliénabilité ne pourrait être accordée dans chaque famille que pour vingt hectares au plus, et pour un hectare au moins;

Ces terres redeviendraient aliénables dès que, par suite de la division des héritages, elles se trouveraient réduites en parts de moins d'un hectare;

Et le bienfait de la division plus grande de la propriété territoriale en ressortirait naturellement.

Cette loi constituerait en réalité le majorat du peuple,

Majorat acquis seulement par l'intelligence et le travail,

Majorat dont le maintien dans chaque famille exigerait cependant un certain effort

d'intelligence ou tout au moins de travail.

Avec le temps, la sage régularisation de cette loi diminuerait certainement dans de grandes proportions le prolétariat.

Peut-être même le ferait-elle disparaître complétement.

Il n'est au moins pas douteux qu'à chaque génération nouvelle il serait apporté un adoucissement à ses souffrances.

En effet, il est peu de familles qui ne comptent à chaque génération un sujet bien doué par la nature et bien guidé par le sentiment.

Ce sujet réussit presque toujours. — Sa première ambition ne sera-t-elle pas de constituer à sa descendance la portion inalié-

nable de terre que la loi permettrait à chaque famille d'immobiliser?

Cette noble ambition ne serait-elle pas à la fois — un mobile de travail, un principe de moralisation et un élément de succès?

De tels bienfaits ne doivent-ils pas être l'objet de constantes recherches?

C'est donc autour de cette loi, qui date de Moïse, que doivent se diriger et que se dirigent, en effet, les pensées progressives. —

Il n'est plus permis de méconnaître aujourd'hui qu'une large influence fut de tout temps réservée au spiritualisme israélite dans le monde de l'idée.

L'œuvre de Moïse peut donc, sans nous surprendre, continuer son action sur la société

qui nous suit. — Les idées d'Abraham exercèrent également dans l'antiquité une influence dominante sur la formation des sociétés qui lui succédèrent.

Pendant un temps indéterminé, mais considérable, la religion d'Abraham fut pratiquée par les Arabes.

L'idolâtrie en triompha momentanément ; — mais lorsque Mahomet organisa définitivement la religion et la société musulmanes, ce fut le Dieu d'Abraham qu'il reconnut et qu'il invoqua. Le Koran dit : Abraham n'était ni juif ni chrétien, il était orthodoxe musulman, adorateur d'un seul Dieu. (Koran. *Sourate* 3, v. 60.)

Et ce fut aussi la religion d'Israël adaptée à l'esprit arabe qui fut instituée par lui.

Mahomet fut longtemps méconnu en Eu-

rope; les publications récentes de G. Weil, de Caussin de Perceval, de Sprenger, de Muir et de Barthélemy Saint-Hilaire nous permettent enfin d'être équitables à son égard.

Sans être l'égal de Moïse, Mahomet fut un prophète de même ordre.

Supérieur à son temps, il porta haut l'idée de Dieu; il n'employa aucun surnaturel grossier pour augmenter sa puissance; il crut à sa mission; il entendit en lui une voix divine; — il attribua sincèrement cette voix à l'ange Gabriel, et, loin d'être un imposteur, ainsi que l'a affirmé la philosophie du XVIII[e] siècle, il fut son premier croyant.

Lorsque Mahomet affirme qu'il a vu l'ange Gabriel, dit Barthélemy Saint-Hilaire, « Mahomet ne ment pas, — nous ne croyons

certes pas à la réalité du phénomène, mais nous croyons à la réalité de la vision. »

Dans la langue hébraïque, le mot *Nabi* signifie Prophète.

« Il est reconnu, dit Sack, que les mots *Nabi*, *Nabia*, désignent moins la prédiction que l'action de parler sous une influence divine. » (*Christliche Apologetik*, p. 206, note.)

Mahomet fut un prophète véritable, un nabi, et nous lui devons autant de respect que d'admiration.

Les marques de sa grandeur et de sa sincérité résident principalement, d'après nous, dans le sentiment inné de la révélation indirecte, naturelle, spirituelle, proclamée par lui, et dans l'absence complète de l'emploi du surnaturel.

Car, en dépit des légendes qui ont supposé que les feuilles du Coran, écrites dans le ciel, étaient apportées toutes faites à l'apôtre, — Mahomet reconnaît le Coran comme l'œuvre indirecte de Dieu.

Et pourtant cette révélation indirecte apparue pour la première fois dans l'*Exode*, il y a près de quatre mille années, n'a pas encore aujourd'hui triomphé de la révélation directe, surnaturelle et matérielle qui représente l'enfance du monothéisme, l'élohisme.

Dans le chapitre 34, v. 1, de l'*Exode*, cette révélation matérielle était nettement exprimée et représentait encore l'idée religieuse la plus élevée conçue jusqu'alors.

Dieu avait dit à Moïse qu'il graverait *de ses mains* ses commandements sur des tables

de pierre, et qu'il les lui remettrait, afin de les communiquer à Israël.

« Il donna à Moïse, après qu'il eut achevé de lui parler sur la montagne de Sinaï, les deux tables du témoignage, tables de pierre écrites du doigt de Dieu. » (*Exode*, ch. 31, v. 18, traduction Cahen.)

Ainsi régnait le monothéisme idolâtrique, ainsi Dieu n'était encore que l'idéal du matériel,

Lorsque, dans ce même chapitre 34 de l'*Exode*, apparaît, verset 28, une explication toute différente de l'origine des tables de la loi, — et tout aussitôt le spirituel domine le matériel.

Dieu choisit Moïse, il lui inspire la connaissance de ses commandements, il lui donne la mission de les révéler à l'humanité, il lui

ordonne de les graver sur la pierre; aucun renversement des lois de la nature n'est nécessaire, — la perfection de l'œuvre a tout prévu : — Moïse est plus grand, — l'humanité est appelée à de plus hautes destinées, l'idée juste de Dieu devient éblouissante, le fini devient infini, Dieu est devenu l'idéal de l'immatériel.

Ce verset 28, en opposition formelle avec le verset 1er, est incontestablement la date de l'apparition sur terre du monothéisme pur, du monothéisme éternel,

Ce monothéisme dont Moïse est l'initiateur et dont Jésus et Mahomet sont les apôtres;

Ce monothéisme, expliqué dans ses moindres détails par Maimonide (*Guide des égarés*, liv. I, ch. 4, 10, 11, 21, 37, 65, 66; *Michné Sorah*, ch. 1, § 8, 9 et 10).

Ce monothéisme, uni à la science et à la philosophie de nos jours, constitue ce que l'on appelle la religion moderne.

La question religieuse est donc à peu près fixée, — sauf les nouvelles formes de culte, — qui sont reconnues indispensables, mais qui n'ont pas encore été définies suffisamment.

Ces formes de culte, — la religion moderne les cherche.

Dès qu'elles seront trouvées, la religion moderne sera.

Et les anciens rites disparaîtront comme les ténèbres disparaissent devant la lumière;

Et, comme chacun doit son concours à cette grande œuvre,

Nous n'hésitons pas à constater ici quelles

sont les traces poursuivies en ce moment par notre pensée.

Il s'agit, croyons-nous, de faire pénétrer plus efficacement l'acte dans la prière.

Il s'agit de compléter désormais la prière par l'acte.

Il s'agit de ne reconnaître à la prière que la vertu d'une intention et peut-être d'une promesse,

Le fait seul devant être considéré comme une émanation réelle de l'amour de Dieu,

Le fait seul ayant la propriété d'exercer une influence déterminante sur la moralisation de l'homme.

Il s'agit aussi de faire pénétrer les grandes connaissances philosophiques dans la prière :

La connaissance la plus élevée et la plus concise à la fois de l'idée de Dieu,

La connaissance la plus élevée et la plus concise à la fois de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre et de la voix de la conscience,

La connaissance la plus élevée et la plus concise à la fois de la distinction du bien et du mal, de la distinction du juste et de l'injuste;

Afin que le sentiment du devoir pénètre l'homme, et que, chaque fois qu'il élève son âme vers Dieu, il en ressorte une connaissance plus approfondie de ce qu'il doit rechercher dans la vie et de ce qu'il doit éviter.

Il s'agit aussi de démontrer, par des exemples historiques, quels sont, dans chaque

nationalité, les hommes dont la mémoire doit être honorée à tout jamais.

Et, afin que nulle complaisance fatale ne s'introduise dans cet ordre de prières, — un siècle entier devra être écoulé avant la mort de chacun de ces hommes et la discussion de leur introduction dans la prière.

Les esprits sont mûrs, les éléments préparés; vienne un Homme ou une réunion d'hommes qui résument l'œuvre, — et tout aussitôt le mouvement général réformiste deviendra irrésistible, — et la réunion des trois Filles de la Bible ressortira naturellement de cette réforme, — et l'humanité reprendra sa marche interrompue, — et les progrès succéderont aux progrès.

I.

LE BERCEAU DE L'ISLAM.

Mes Frères en la connaissance de Dieu,

Ainsi que nous, vous tenez d'Abraham les pures notions de l'adoration d'un Dieu unique.

Cependant, il fut un temps où, méconnaissant ses salutaires enseignements, vous êtes retombés dans l'idolâtrie, et vous vous êtes livrés au culte abominable de Al-lat —

de Al-ouzza, et de ses deux stupides filles.

Puis, descendant plus bas encore, vous vous êtes avilis par le fétichisme — et vous avez successivement adoré les objets les plus vulgaires de la nature.

Alors, un jour, réunis autour d'une de vos idoles, vous célébriez une cérémonie religieuse, — c'était une grande fête, — et tous les ans, à jour fixe, vous vous assembliez et conversiez entre vous, ainsi que vous en aviez pris l'habitude.

Ce jour, quatre de vos fidèles se retirèrent à l'écart et, sous le sceau du secret, ils se communiquèrent les pensées qui les agitaient.

Zeid, fils d'Amr, était l'un de ces hommes, — les trois autres étaient Varaka, Othmann

et Oubeidallah, — parents et alliés du futur grand prophète.

Et Zeid dit à Varaka, à Othmann et à Oubeidallah :

« Nos frères sont dans l'erreur, et ils méconnaissent la vraie religion de leur père Abraham ; — pouvons-nous, comme eux, tourner autour d'une pierre qui n'entend ni ne voit rien, — et qui ne peut faire ni aucun bien, ni aucun mal? — cherchons une foi meilleure.

— Cherchons une foi meilleure, répondirent Varaka, Othmann et Oubeidallah. »

Et ils abandonnèrent leur patrie.

Et ils voyagèrent en pays étrangers, afin de retrouver la religion des Hanifes, la religion véritable d'Abraham.

Mais aucune des religions de ce temps ne put les satisfaire.

Car les prescriptions minutieuses du culte israélite étaient contraires à leurs habitudes.

Et les inconséquences des dogmes du culte chrétien étaient contraires à leur raison.

Alors ils revinrent dans leur pays.

Et ils racontèrent au jeune Mahomet, leur parent, quelle avait été leur espérance et quelle était leur déception.

Puis Zeid reconnut en Mahomet une grande âme.

Et Zeid enflamma l'esprit de Mahomet.

Et Zeid vanta la gloire de donner à son peuple une religion pure de tout paganisme.

Et Zeid démontra que cette religion, en réunissant tous les Arabes sous un seul et même chef, engendrerait l'unité nationale.

Et que l'unité nationale assurerait à jamais la force, la sécurité et la grandeur de leur race.

Et après que Zeid avait parlé, Mahomet réfléchissait.

Cependant Zeid offrait publiquement ses adorations au Dieu d'Abraham.

Le dos appuyé sur la Caaba, il adressait chaque jour ses conseils et ses reproches à ses compatriotes, et il leur disait :

« Je suis le seul parmi vous tous qui suive la religion d'Abraham.

« O Allah ! si je savais quelle est la forme

d'adoration qui te plaît le mieux, — je la pratiquerais. — Mais, hélas ! je ne la connais pas. »

Puis Zeid, le poëte Zeid, célébrait, dans les termes les plus précis, le Dieu unique, le miséricordieux qui pardonne les péchés, qui soutient les bons et châtie les méchants.

Il attaquait le culte des idoles et regrettait le temps où il avait rendu hommage à Lat, à Ouzza et à ses filles.

L'homme qui a fait une faute, disait-il encore, peut se relever un jour, comme l'arbuste flétri peut reverdir, quand la pluie l'a ranimé.

C'est la piété et non la puissance qui assure à l'homme la vie et la félicité éternelles.

Ces poésies ont été conservées par Ibn-

Ishac et par Ibn-Hisham, et leur authenticité ne peut être révoquée en doute.

Enfin, enfin, mes frères, Mahomet apparut dans toute sa splendeur et dans toute sa gloire, — et l'idolâtrie fut à jamais chassée de vos foyers.

Mahomet ne paya pas d'ingratitude les enseignements de Zeid, il ne méconnut pas sa grandeur, — et, lorsqu'il annonça qu'il avait vu Varaka sur le bord d'un des fleuves du paradis, et qu'il y jouissait d'un bonheur inaltérable, il en donna pour raison que c'était parce que Varaka, de son vivant, répétait sans cesse que sa religion était celle de Zeid et que son Dieu était celui de Zeid[1].

1. Voir *Mahomet et le Koran,* par Barthélemy Saint-Hilaire.

Ainsi, ainsi, mes frères, Abraham, Zeid et Mahomet ont adoré et professé le même Dieu unique;

. . .

Abraham est notre commun ancêtre spirituel, — nous sommes bien les rejetons d'une souche commune, et jamais fraternité plus glorieuse et plus pure ne réunit deux races dans le même amour.

Donc — nous sommes frères, — et ce que le frère doit au frère, mes frères, c'est d'abord la vérité.

Mais, si je vous dois ce que je crois la vérité, vous me devez, en revanche, un peu d'attention et un peu de bienveillance. — Écoutez-moi donc; car je ne suis guidé que par le pur amour de Dieu et par le seul désir de vous engager à chercher l'épuration de votre culte.

« O Allah ! si je savais quelle est la forme d'adoration qui te plaît le mieux, je la pratiquerais. — Mais, hélas ! je ne la connais pas. »

II.

LA DÉCADENCE DE L'ISLAM.

Mes frères, si vous ne vous arrêtez dans la voie de l'immobilité qui, depuis tant de siècles, vous a rendus inutiles à toute civilisation et à tout progrès, vous êtes perdus.

Trop attachés à la lettre, vous n'avez pas laissé marcher l'esprit du grand prophète parmi vos nations.

Quelque grande qu'ait été l'œuvre de Ma-

homet, quelque parfaite qu'ait été son assimilation avec votre race, — le temps crée à toute chose des conditions nouvelles.

Dieu veut le progrès, et, par conséquent, Dieu veut le libre examen, qui est son plus puissant initiateur.

Eh quoi! — vous qui possédez, aussi bien que l'Israélite, la foi vivante;

Vous qui vous inspirez, ainsi que l'Israélite, du livre saint qui renferme la parole des prophètes, — vous vous complaisez dans un engourdissement social et dans un respect inerte de vos habitudes.

Et c'est ainsi que s'affirme à tous les yeux votre présente décadence et votre prochaine disparition.

Déjà, déjà chacun se demande quel est

l'empire auquel appartiendront vos cités, quel est le désert qui deviendra votre refuge, et quelles seront les conséquences de votre futur démembrement.

Debout, debout donc, mes frères, — faites appel à vos hommes supérieurs; — encouragez-les à vous parler avec franchise; soyez dignes d'entendre leurs vérités; — et conduisez-vous d'après leurs exhortations, sitôt que vous en aurez reconnu la justesse.

Vous n'êtes pas les seuls chez lesquels la réforme religieuse soit devenue une nécessité.

Le chrétien la réclame à l'égal du musulman.

Et la déchéance générale des formes de culte atteint l'Israélite tout autant que le chrétien et le musulman.

Écoutez, écoutez un frère qui veut appeler votre attention sur les éléments de votre faiblesse, afin que vous en fassiez aussitôt ressortir les éléments de votre force.

Aussi bien qu'Israël, vous possédez la connaissance du Dieu unique, mais vous n'en possédez pas les *conséquences*.

Le triomphe du spiritualisme sur la matière,

Le triomphe du droit sur la force,

Le triomphe de l'idée sur le fait.

Cherchez, cherchez, mes frères, la connaissance du libre arbitre; vous y trouverez une des grandes clefs de la toute-puissance de Dieu, — une des grandes clefs de la moralisation de l'homme.

Cherchez aussi, mes frères, la *résignation,* et ne la confondez plus avec la *fatalité,* qui enchaîne et détruit l'initiative de l'homme.

Cherchez aussi, mes frères, à vous élever au *mépris de la matière;* — vous en avez, hélas! recherché les joies brutales; — vous en avez peuplé vos paradis, — et vous avez ainsi éloigné vos âmes de Dieu, — de Dieu, l'idéal de l'immatériel.

Cherchez, ainsi que nous, des formes moins vaines de culte, des prières moins riches en paroles et moins pauvres en actions.

Éloignez avec soin tout ce qui peut laisser supposer qu'une prière ou qu'un jeûne rachète une mauvaise action aux yeux de Dieu.

La miséricorde de Dieu est supérieure à nos fautes, sans doute; mais l'endurci, toujours prêt à recommencer, ne doit pas être

autorisé par vous à supposer qu'il lui suffira, plus tard, d'un exercice religieux pour redevenir l'égal du juste.

Le repentir sincère, la réparation possible du mal accompli, le changement de conduite, — tels sont les éléments vrais du rachat de la faute.

Épurez avec ardeur votre culte; appelez le libre examen à sa constante et progressive amélioration; attachez-vous de moins en moins à la lettre du passé, et attachez-vous de plus en plus à l'esprit de l'avenir.

Et enfin, mes frères, revenez au plus vite sur une de vos plus grandes et de vos plus fatales erreurs.

Reconnaissez la place que Dieu assigne à la femme dans l'ordre de sa création.

Malheur, malheur au peuple qui n'accepte de la femme que la jouissance matérielle !

Malheur à l'homme privé du désir de plaire, malheur à l'homme privé du désir d'être honoré aux yeux de celle qu'il aime !

Son foyer morose et solitaire le rejette incessamment vers les joies de la brute.

A défaut de vin, le tabac et l'opium dévorent son intelligence et appesantissent ses membres.

La honte de lui-même s'empare alors de lui, l'oubli... l'oubli devient l'objet de sa recherche ; — et l'oubli ne se rencontrant que dans le triomphe de la matière sur la pensée, — *dans les ivresses,* — les plus nobles races s'avilissent ainsi et deviennent bientôt incapables de toute civilisation et de tout progrès.

La femme grandissait en Israël à mesure qu'Israël grandissait.

« L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils ne feront qu'une même chair, » dit la Genèse, ch. 2, v. 24.

« Honore la compagne de ta jeunesse, — dit Malachie, — le Seigneur a été témoin de l'union que tu as contractée avec elle ; — le Seigneur s'irritera contre toi si tu méprises celle qui fut ta compagne et ton épouse par le contrat que tu as fait avec elle.

« 15. N'est-elle pas l'ouvrage du même Dieu et n'est-ce pas son souffle qui l'a animée comme toi ? et que demande *cet auteur unique de l'un et de l'autre,* sinon qu'il sorte de vous une race d'enfants de Dieu ?

« Conservez donc votre esprit pur et ne

méprisez pas la femme que vous avez prise dans votre jeunesse.

« 16. Vous direz peut-être : Le Seigneur le Dieu d'Israël a dit : Lorsque vous aurez conçu de l'aversion pour votre femme, renvoyez-la ; — mais moi je vous réponds : — Le Seigneur des armées a dit que l'iniquité de celui qui agira de la sorte couvrira tous ses vêtements. Gardez donc votre esprit pur et ne méprisez point vos femmes. » (Malachie, v. 14-15-16.)

« 18. Que votre source soit bénie, a dit aussi Salomon.

« Vivez dans la joie avec la femme que vous avez prise dans votre jeunesse.

« 19. Quelle vous soit comme une biche très-chère et comme un faon très-agréable ; — que sa douceur vous enivre en tous temps,

et que son amour soit toujours votre joie. » (PROV. SALOMON, ch. 5, v. 18-19.)

« Celui qui a trouvé une bonne compagne, a trouvé un grand bien, et il a reçu du Seigneur une source de joie ; — celui qui chasse une femme vertueuse, rejette un grand bien : mais celui qui retient une adultère est insensé et méchant. » (PROV. SALOMON, ch. 18, v. 22.)

Les derniers prophètes menacent des plus terribles châtiments celui qui est infidèle à la femme de sa jeunesse.

Les docteurs de la Mischna disent qu'il faut aimer sa femme comme soi-même et l'honorer plus que soi-même.

L'homme qui a perdu sa femme, ajoutent ces mêmes docteurs, est frappé d'un malheur

qui ne peut se comparer qu'à la destruction du temple.

L'autel lui-même verse des larmes sur celui qui répudie sa première femme, dit le TALMUD (*Sanhédrin*, fol. 22, au recto, — *Gitin*, fol. 90, au verso.)

Et c'est ainsi, et c'est pourquoi la femme israélite a été sainte et digne pendant la persécution.

Et c'est ainsi, et c'est pourquoi la femme israélite a été une force pour l'Israélite pendant la persécution.

La persécution, mes frères, la persécution, c'est-à-dire l'exil sans cesse renouvelé, devant l'injustice, le mépris, la calomnie; — la persécution, cette rude et salutaire enseigneuse, vous a été refusée par Dieu, et voilà

peut-être le secret de votre présente faiblesse.

Vous avez été possédés de l'amour de Dieu, — et nul prosélytisme n'a pu ébranler votre foi.

Vous avez été sobres, charitables, hospitaliers, fidèles à la parole donnée.

Vous avez exécuté la parole célèbre de Mahomet : ne faites point de violence aux hommes à cause de leur foi. (*Sourate* 2, v. 257.)

Vous avez été victorieux, — et le succès de vos armes a tenu longtemps l'Europe en épouvante.

Huit croisades furent successivement dirigées contre vous par tous les puissants de la

chrétienté, — et vous avez successivement triomphé des huit croisades.

Et enfin lorsque, de nos jours, et partiellement, une de vos provinces fut conquise, ce fut par un ennemi généreux, qui vous laissa vos lois, votre religion et votre indépendance personnelle, et qui vous donna, en échange d'une protection véritable, le puissant contact des idées nouvelles et des sciences acquises, — c'est-à-dire la civilisation et le progrès.

Vous avez donc dominé la plupart des mauvais instincts de l'humanité, et vous avez aussi résisté à presque tous vos ennemis; — car vous êtes une noble et courageuse race. — Mais la persécution a manqué à votre grandeur.

Combien furent différentes nos destinées, mes frères!

Quand nous fûmes vaincus, ce fut par le Romain.

Ce fut d'abord Pompée... — Opposant Hyrcan à Aristobule, il pénètre sur notre territoire à titre d'allié, de pacificateur.

Puis, par de perfides conférences, il attire Aristobule dans le camp romain et l'y détient prisonnier, sous prétexte qu'il refuse de lui livrer nos places fortes.

Et enfin, introduisant traîtreusement ses troupes dans Jérusalem ouverte, il ne lève le masque que devant la forteresse du temple, dont il ne parvient pourtant à s'emparer qu'un jour où la pensée de Dieu était notre unique pensée, — un jour de prière, — un jour de jeûne.

Et, pendant cette honteuse victoire, César conquérait les Gaules à force ouverte.

Ce fut ensuite Titus... — Titus, surnommé, dit-on, les délices du genre humain, — Titus, qui prétendit plus tard faire chaque jour un heureux;

Probablement afin que le nombre des heureux qu'il aurait faits en toute sa vie pût égaler le nombre des malheureux que chacune de ses heures avait faits en Judée.

Aidé des puissantes légions que le monde, soumis alors, lui fournissait pour envahir ce qui restait de nationalités indépendantes, — Titus put vaincre nos armées, démanteler nos remparts, saccager nos cités, détruire notre temple; Titus ne put nous soumettre.

Enfin Adrien, l'infâme amant de l'infâme Antinoüs, Adrien put détruire Bethar, le dernier rempart de notre nationalité, massacrer jusqu'à notre dernier défenseur, Bar-Cocheba,

déchirer lentement avec des instruments à dents de fer notre dernier représentant, — Akiba, — l'immortel Akiba.

Akiba, vieillard de cent vingt ans, qui supporta sa longue torture en répétant jusqu'à son dernier soupir les deux mots qui forment théologiquement toute la religion des Juifs. — Jéhovah é'had, — Dieu un.

Adrien put se livrer ainsi contre nous à tous les sacriléges de la force; Adrien ne put nous soumettre.

« Ce qui augmentait la colère de Rome, dit Tacite (liv. v, v. 1), c'était que les Juifs seuls n'eussent pas cédé. »

Seule de toutes les nations conquises, la nation juive ne se soumit jamais, et le Romain, après deux siècles d'une lutte aussi démesu-

rément inégale, s'aperçut enfin qu'il ne pourrait posséder tranquillement la Judée que sans les Juifs.

Et alors, avec la résolution et la dureté qui distinguaient cette race insolente, ils nous chassèrent de nos foyers.

Et nous nous répandîmes sur la surface du monde, plutôt que d'abjurer notre foi et de nous soumettre à nos vainqueurs.

Et, au lieu d'être accueillis avec le respect que méritaient notre courage et notre malheur, le monde paya de la plus outrageuse, de la plus féroce et de la plus longue persécution l'exemple que nous venions de lui donner.

Et il fut inventé, pour nous détruire, que nous avions commis un crime absurde, — un crime impossible, — le déicide.

Et le monde entier crut à l'existence de ce crime.

Et quiconque nous faisait périr s'imaginait venger Dieu.

Et les siècles succédèrent aux siècles, pendant que de telles extravagances étaient réputées certaines, indiscutables.

Et de grands historiens survinrent, et de grands penseurs apparurent, et pas un de ces historiens, pas un de ces penseurs ne prit en main la cause de Jérusalem veuve et d'Israël orphelin.

Les esprits éclairés manquaient-ils, hélas! de courage, et les cœurs nobles étaient-ils, hélas! ignorants?

Quoi qu'il en soit, cette iniquité, — la

persécution, — se continua jusqu'à nos jours.

Eh bien, mes frères, cette persécution était une bénédiction de Dieu.

Ce fut elle qui maintint l'honneur et l'intégrité de notre race, — la chaleur et la pureté de notre foi, — la sainteté et la fidélité de notre vie intérieure.

L'histoire de chaque peuple n'offre pas les mêmes enseignements; nous avons été choisis pour apprendre, par notre résistance, qu'une nation ne périt que lorsqu'elle s'abandonne elle-même à son vainqueur.

Notre longue vitalité est le fruit de la persécution, — c'est dans son amertume que nous avons puisé sans cesse une vie nouvelle, et si Dieu réserve encore à notre race de grandes destinées, c'est au moyen de la per-

sécution qu'il nous aura communiqué la vertu de les accomplir.

Ainsi que les individus, les peuples doivent profiter des leçons vivantes de l'histoire.

Les individus trouvent plus spécialement ces précieuses leçons dans l'étude du présent, — les peuples les trouvent dans l'étude du passé.

Cette expérience, acquise par la seule observation, est à la fois la moins coûteuse et la plus profitable de toutes.

Elle constitue, à elle seule, un élément certain de l'amélioration de l'humanité, — un élément certain de progrès.

Et la punition de ceux qui la méconnaissent est de servir eux-mêmes de nouvel exemple aux générations à venir.

« Qui est savant? dit Pirké-Abot. Celui-là qui apprend de chacun. »

Donc, que notre souffrance passée vous serve d'enseignement; — puisez en elle la résolution qui vous est nécessaire aujourd'hui, afin de réveiller, pendant qu'il en est temps encore, vos âmes assoupies par les matérielles félicités;

La connaissance, ou du moins la meilleure interprétation de quelques principes philosophiques;

La révision de quelques principes sociaux, qu'il n'est plus permis de méconnaître;

Et enfin la recherche des rites de la société moderne : voilà l'œuvre qui doit être le fruit des méditations de vos réformateurs.

Et sur cette œuvre s'élèvera votre grandeur future.

Et vous n'oublierez pas alors que c'est d'Abraham que vous tenez, ainsi que nous, les pures notions de l'adoration d'un Dieu unique.

SEPTIÈME

SPÉCIALE AUX CATHOLIQUES

Mes frères en la Bible,

Ce n'est pas tout à coup et d'une manière instantanée que la lumière se fait à travers la pensée de l'humanité.

De longues aurores sont indispensables au progrès ; — les ténèbres qui l'environnent ne se dissipent que lentement, — à regret, — et les générations au milieu desquelles il ap-

paraît, le méconnaissent presque toujours et n'en profitent presque jamais.

Pendant douze cent cinquante années, l'œuvre de Moïse resta non-seulement impratiquée, mais méconnue et presque ignorée du peuple d'Israël.

Pendant douze cent cinquante années, le monothéisme idolâtrique représenta l'orthodoxie en Israël.

Enfin un groupe d'hommes pieux et convaincus organisa le prophétisme à l'état de mission continue, — et la lutte s'engagea entre l'idée de Jéhovah, — l'Éternel, et l'idée d'Élohim, — le Tout-Puissant; entre le mosaïsme et le monothéisme idolâtrique, entre Dieu et le veau d'or.

Ézéchias et Isaïe (728 à 695) personni-

fient ce mouvement mille années après Moïse.

D'Ézéchias à Ezra (Esdras, selon la prononciation des Alexandrins) (695 à 457) deux cent cinquante années sont encore nécessaires au triomphe de la vérité.

Enfin, grâce au vigoureux prophétisme qui ne cessa de faire entendre aux oreilles des rois et du peuple la réclamation et la prédication du monothéisme de Moïse,

Grâce aussi à l'esprit élevé et à la protection efficace d'Artaxerxès,

Ezra, muni des pouvoirs de ce grand roi des Perses, se rendit de Babylone à Jérusalem, à la tête d'une colonie d'Israélites éclairés, et il parvint à déterminer en Israël le retour au culte institué par Moïse, retour qui ne fut cependant accompli que plus de

vingt ans après, et avec l'aide de Néhémie.

Alors, alors seulement, le monothéisme pur pénétra au cœur de la race qui devait le défendre et le représenter jusqu'à la fin des siècles. Alors, alors seulement, l'idée juste de Dieu, mise hors de toute discussion, fit éclater en Israël l'appréciation éclairée du spiritualisme de Moïse, et il en jaillit aussitôt les conséquences philosophiques, base de notre société actuelle, conséquences philosophiques qui, suivant toute apparence, constitueront la société future.

Le spiritualisme de Jésus fut méconnu plus longtemps encore que celui de Moïse; dix-huit siècles sont déjà écoulés; sa gloire est dans toutes les bouches, son nom dans tous les cœurs, mais ses principes, ses enseignements si clairs, si expressifs, — il n'a point encore été question de les réaliser.

Et, en venant aujourd'hui mettre en regard Jésus et l'Église catholique, — la religion enseignée par Jésus et la religion enseignée par l'Église catholique, — les commandements de Jésus et les commandements de l'Église, nous avons l'air de nous livrer à quelque jeu d'esprit, alors seulement que nous comparons des paroles authentiques avec d'autres paroles authentiques, — des faits incontestables et incontestés avec d'autres faits incontestables et incontestés, et alors qu'il ressort de cette comparaison que ces paroles et ces actions sont en opposition formelle les unes vis-à-vis des autres.

Avant de passer à la démonstration de ce que nous vous avançons, nous voulons vous rappeler, mes frères, quel est le motif qui nous anime, afin que vous ne vous mépreniez ni sur notre conduite, ni sur nos sentiments.

La même séve biblique a inspiré, à des âges différents de l'humanité, Moïse, Jésus et Mahomet.

La différence qui existe entre ces inspirés de Dieu est une différence d'époque et non une différence de sentiment.

C'est pourquoi nous avons osé affirmer que si, le même jour, les cultes issus de la Bible se mettaient en harmonie avec leur temps, en accomplissant, en réalisant la pensée de chacun de leurs fondateurs, les cultes issus de la Bible arriveraient certainement à un résultat identique, à une conformité parfaite.

Jésus est un de nos plus grands prophètes, — son enseignement est le fruit de notre séve, — et, s'il crut devoir prononcer des paroles en opposition avec la Thora, le jour

où il se dévoua au rétablissement de notre indépendance nationale, il ne put effacer ainsi les trois années pendant lesquelles il prêcha le respect des lois de Moïse.

Jésus prêcha la morale professée par les prophètes, il prêcha la réforme, l'épuration du culte et l'épuration du cœur, il prêcha le Dieu unique, — il prêcha le renoncement.

Or, vous avez reconnu et même exagéré au delà de toute mesure sa grandeur, mais vous n'avez pas réalisé sa pensée.

Aujourd'hui, vous avez un double devoir à remplir, mes frères, devoir religieux, devoir social.

Au besoin, la religion moderne pourrait se passer de l'Église catholique, — l'intérêt social ne le peut.

Ce n'est pas impunément que vous avez réuni dans vos mains, au moyen d'une organisation savamment étudiée, les pouvoirs les plus excessifs.

Le temps a détruit une partie de votre œuvre, le temps a consolidé votre organisation.

Vous avez, avec son aide, tenu en échec les plus grands hommes de la terre, et vous les avez fait reculer devant vous.

Et leur marche en avant de la civilisation n'a pu s'accomplir à cause de vous.

Vous avez vu avec impassibilité les sciences exactes constater votre inexactitude, et vous n'avez jamais eu la pensée de vous réformer d'accord avec elles.

Vous avez écouté avec impassibilité les plus grands génies philosophiques du monde, et vous avez trouvé réponse à tout.

Seulement cette réponse était toujours la même : — *Non possumus*.

Aujourd'hui, que cette réponse n'est pas indiscutable, nous allons essayer de la discuter.

Certes, l'Église est tout à fait dans son droit, et elle est aussi peut-être dans son devoir, en répondant : *Non possumus* — à ceux qui lui demandent autre chose que les prescriptions de Jésus.

Mais, en répondant aussi : *Non possumus* à ceux qui ne réclament que la réalisation de la pensée de Jésus dans ce qu'elle a de plus authentique et de plus défini, l'Église répond

qu'elle ne peut pas répondre, et non qu'elle ne peut pas agir.

C'est donc à vous, mes frères, qu'il convient de décider si vous devez ou non intervenir auprès de vos chefs, afin d'obtenir une large épuration de votre culte.

Et si vous consentez à nous prêter un peu d'attention, mes frères, nous avons tout espoir de vous convaincre.

Eh quoi! me direz-vous, depuis dix-huit siècles des hommes considérables par leur piété et par leur savoir ont interprété ainsi Jésus, et vous voulez que nous examinions aujourd'hui si nous avons, oui ou non, réalisé Jésus? — Allons donc!

Mais je vous répondrai que si Moïse, qui avait tiré Israël de l'esclavage d'Égypte,

pour le conduire jusqu'à la terre promise;

Si Moïse, qui de son vivant gouverna triomphalement son peuple, fut ainsi méconnu et mal interprété, pendant douze siècles après lui,

Il n'est pas impossible que le même sort ait été réservé à la pensée de Jésus.

Et en tout cas, s'il en est autrement, il vous sera facile de nous confondre et de faire ressortir ainsi de votre victoire une nouvelle et plus puissante appréciation de votre doctrine.

Je n'ai, du reste, nulle intention de pousser jusqu'au bout la démonstration de ce que je crois la vérité.

Je veux seulement appeler votre attention,

d'une manière définie, sur ce sujet. et vous laisser ensuite le profit et la gloire d'en tirer les conséquences que votre grand esprit en fera ressortir.

Notre mission est avant tout une mission de concorde.

Nous ne pouvons blesser personne, nos observations étant générales; — et nous disons également aux Israélites : Réalisez Moïse ; — aux chrétiens : Réalisez Jésus ; — et aux mahométans : Réalisez Mahomet.

Sans doute il est des nuances, des détails dans nos observations, mais elles ressortent d'un point de vue général, et n'ont par conséquent rien d'exceptionnel et rien d'irrespectueux pour aucun culte en particulier.

Nous professons l'admiration la plus vive

pour le mal empêché jusqu'ici par nos différents cultes ; — mais nous sommes devenus plus exigeants, et nous demandons aujourd'hui qu'un inestimable bien soit accompli, — et qu'il soit procédé, au moyen de toutes les forces vives des diverses religions issues de la Bible, à une recherche nouvelle et plus puissante de la moralisation de l'homme.

En présence de ce grand but, nous repoussons toute interprétation défavorable de notre œuvre, et nous en appelons à la conscience des hommes de bien.

DES COMMANDEMENTS DE JÉSUS

ET DES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

1. Jésus a dit (MATTHIEU, ch. 15, v. 11) :

« Ce n'est point ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; — mais ce qui sort de la bouche, c'est ce qui le souille. »

Commandement formel de la réforme des prescriptions sur la nourriture.

L'Église a répondu :

Vendredi chair ne mangeras,
Ni le samedi mêmement.
Quatre-temps, vigiles, jeûneras,
Et le Carême entièrement.

---

2. Jésus a dit (Marc, ch. 2, v. 27) :

« Le Sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le Sabbat. »

Commandement de la réforme des formes vaines et multipliées du culte rendu à Dieu.

L'Église a répondu en consacrant chacun des jours de l'année au culte d'un saint, canonisé par elle.

---

3. Jésus a dit (JEAN, ch. 8, v. 7) :

« Que celui qui n'a pas péché jette la première pierre. »

Commandement de rappeler à quiconque exerce le droit de condamner, qu'il est lui-même faillible.

— L'Église a répondu :

« Hors de l'Église, point de salut. »

---

4. Jésus a dit (JEAN, ch. 28, v. 36) :

« Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Commandement à l'Église de se consacrer absolument au spirituel.

— L'Église a répondu en instituant le pouvoir temporel.

---

5. Jésus a dit (MATTHIEU, ch. 5, v. 17-18) :

« Je ne suis point venu pour détruire la loi, mais je suis venu pour l'accomplir. »

Commandement formel de respecter la loi de Moïse.

Et l'Église a répondu en instituant la

Trinité, l'adoration de la Vierge et le respect des images.

---

6. Jésus a dit (MATTHIEU, ch. 21, v. 12 ; MARC, ch. 11, 15; LUC, ch. 19, v. 45) :

« Chassons les vendeurs du temple. »

Commandement de ne pas faire métier et marchandise des choses saintes.

Et l'Église a répondu en vendant ses indulgences.

---

7. Jésus a dit (JEAN, ch. 18, v. 15) :

« Je ne vous prie point de les ôter de ce monde, mais de les préserver du mal. »

Commandement de ne pas rechercher la mort du pécheur.

Et l'Église a répondu en exigeant des monarques, le jour de leur sacre, le serment qu'ils extermineraient les hérétiques.

Et l'Église a institué la sainte Inquisition.

---

8. Jésus a dit (Jean, ch. 4, v. 48) :

« Si vous ne voyez, vous autres, des merveilles et des choses extraordinaires, vous ne croyez point. »

Commandement de rechercher la puissance divine dans la marche régulière de l'ordre naturel, et non dans l'interruption de cet ordre.

Et l'Église a institué et institue encore chaque jour des miracles que rien ne justifie, et qui ne justifient rien.

---

9. Jésus a dit (MATTHIEU, ch. 5, v. 33) :

« Vous avez encore appris qu'il a été dit à vos ancêtres : — Vous ne jurerez point à faux, — mais vous accomplirez les serments que vous ferez au Seigneur.

« 34. Et moi, je vous dis de ne point jurer

du tout, — ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu. »

Commandement de respecter le libre arbitre et de ne pas l'enchaîner à tout jamais.

Et l'Église a répondu en instituant les vœux religieux éternels.

Remplaçant ainsi la lutte de la vie, lutte voulue par Dieu, pour que ressorte le mérite ou le non-mérite de l'âme, — par la désertion, par la retraite, — c'est-à-dire par le contraire du but de la vie donnée à l'homme.

Et elle a appelé se consacrer à Dieu, remplacer les devoirs de famille et les devoirs sociaux par des pratiques religieuses excessives. — Et elle a constitué, à l'état d'institution, des couvents dont le personnel se

recrute en grande partie parmi des jeunes filles ignorantes de leur sacrifice.

---

10. Jésus a dit (Jean, ch. 15, v. 12) :

« Voilà mon commandement. C'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. »

Commandement d'égalité, de fraternité et de non-domination.

Et l'Église s'est livrée à la recherche habituelle de la domination des peuples et des rois.

---

11. Jésus a dit (Marc, chap. 12, v. 28-33) :

« Écoute, Israël : Notre Dieu est un, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Jésus a dit (Matthieu, ch. 19, v. 16-17) :

« Il n'y a qu'un seul bon, c'est mon Père dans le ciel. »

Commandement de l'unité de Dieu.

Et l'Église a institué la Trinité.

---

12. Jésus a dit (Matthieu, ch. 5, v. 15) :

« On n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau ; — on la met sur le

chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. »

Jésus a dit aussi (Luc, ch. 11, v. 52) :

« Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous vous êtes saisis de la clef de la science, vous n'y êtes pas entrés vous-mêmes et avez encore empêché d'y entrer ceux qui voulaient le faire. »

Commandement d'éclairer les peuples, d'aider au progrès des sciences et à la recherche de toute vérité.

Et l'Église a mis le boisseau sur les lumières de la science, et s'est constamment opposée à leur propagation.

---

13. Jésus a dit (MATTHIEU, ch. 19, v. 14) :

« Laissez ces petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume du ciel appartient à ceux qui leur ressemblent. »

Commandement de pardonner le péché d'ignorance.

Et l'Église a déclaré que l'enfant qui venait de naître et qui mourrait sans être baptisé était à jamais damné.

Jésus a dit (MATTHIEU, ch. 19, v. 13-16-17) :

« Après cela, un jeune homme lui dit :

Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle? »

Jésus répondit : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements.

« Tu ne tueras point;

« Tu ne commettras point d'adultère;

« Tu ne déroberas point;

« Tu ne diras point de faux témoignages;

« Honore ton père et ta mère;

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Commandement formel d'absolution de ceux qui suivent les commandements de Dieu.

Et l'Église a imposé des conditions d'absolution empreintes d'un esprit autre que celui de Jésus.

---

14. Jésus a examiné les formes de son culte, — il les a discutées, — et il a approuvé les unes, et il a condamné les autres.

Commandement de libre examen et de recherche d'épuration du culte.

L'Église a répondu :

« Périsse le libre examen, l'orgueil de

l'homme est insupportable lorsqu'il critique l'œuvre de Dieu.

« Car l'œuvre de l'Église, c'est l'œuvre de Dieu, et c'est par la bouche de l'Église que Dieu fait connaître sa volonté aux hommes. »

---

15. Jésus a dit : « Si on vous donne un soufflet, tendez l'autre joue. »

Commandement de répondre par la douceur aux violences, et de traiter ses adversaires comme des frères égarés.

Et avant de démontrer de quelle manière l'Église a répondu, nous allons rappeler ici la loi ordonnée par Moïse relativement aux esclaves.

« Un esclave qui s'est enfui, tu ne le livreras pas à son maître, il demeurera au milieu de toi, dans l'endroit qu'il aura choisi; — tu ne l'opprimeras point, et tu le laisseras vivre libre et heureux dans tes cités. » (DEUTÉRONOME, ch. 23, v. 15.)

Et l'Église a institué le Ghetto — à côté même du séjour des papes.

Ainsi ce qui dans l'antiquité était dû aux esclaves qui avaient déserté, n'était pas accordé par l'Église à ceux de qui saint Jean avait dit (v. 22) : « Car le salut vient des Juifs. »

Et si l'Église traitait ainsi ses frères en la Bible, comment aurait-elle traité ceux qui l'auraient frappée à la joue?

---

16. Jésus a dit (JEAN, ch. 12, v. 47) :

« Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver. »

Commandement de ne pas usurper le droit qui n'appartient qu'à Dieu de condamner ou d'absoudre l'homme de ses péchés.

Et l'Église a institué la confession, — et elle a lié, — et elle a délié, — et elle a jugé ;

Et l'Église, en réalisant l'esprit de Jésus, aurait sauvé le monde du péché dans l'avenir.

— —

17. Jésus a dit (JEAN, ch. 10, v. 16) :

« Et il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur. »

Et l'esprit de Jésus commandait l'unification par la douceur et par la recherche de la perfection.

— Et l'Église a poursuivi l'unification de la bergerie par la violence et par l'immobilité.

---

18. Jésus a dit (MATTHIEU, ch. 5, v. 32) :

« Quiconque répudie sa femme, *si ce n'est pour cause d'adultère*, l'expose à devenir adultère. »

Commandement d'admettre le divorce pour cause d'adultère.

Et l'Église s'est constamment opposée à

admettre le divorce pour cause d'adultère.

En sorte que la loi civile ayant donné à la séparation de corps pour cause d'adultère les effets du divorce, et la loi religieuse les lui ayant refusés, il n'a plus existé de position régulière dans la société pour ceux dont les conjoints ont été notoirement adultères.

---

19. Jésus a dit (MATTHIEU, ch. 19, v. 23-24; MARC, ch. 10, v. 25) :

« Il est plus aisé à un câble de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

Commandement de rechercher la simplicité d'existence et de fuir le luxe, les besoins

factices et ce qui ne s'adresse qu'aux yeux et aux sens.

— Et l'Église a constitué des dots magni fiques à ses évêques et à ses archevêques, et elle a doré leurs chasubles sur toutes les coutures,

Oubliant ainsi que la glorification de la richesse de l'Église était le contraire de la glorification de la détresse du pauvre.

— Et l'Église a meublé la maison de Dieu comme une maison d'homme.

— Et les œuvres des hommes, tableaux, sculptures, ornements de toutes sortes, ont été employés à matérialiser la pensée de Dieu chez les hommes.

— Et en place de faire un appel incessant

à la raison dans la célébration du culte que l'homme rend à Dieu, elle a fait un appel incessant à l'imagination, — et elle a entassé mystères sur mystères.

---

20. Jésus a dit (Marc, ch. 8, v. 33) :

« Retirez-vous de devant moi, *mon ennemi*, car vous n'èntrez pas dans les vues de Dieu. vous n'avez eu que des *pensées humaines*. »

Jésus a dit (Marc, ch. 7, v. 7) :

« C'est en vain qu'ils honorent Dieu, enseignant des maximes qui ne sont que des commandements d'hommes. »

Et nous demandons respectueusement à

l'Église d'éloigner de ses pensées celles qui ne sont que des pensées humaines, et d'écarter de ses commandements ceux qui ne sont que des commandements d'hommes.

HUITIÈME

AUX SABIENS

AVANT-PROPOS.

LE KASCHER.

Les lois cérémonielles données aux Israélites ont eu, en général, pour but de les isoler des païens.

Quelques-unes de ces lois ont seulement été données en opposition aux usages des païens.

D'autres, étant d'un usage à peu près général dans les pays chauds, ont dû être maintenues par raison d'hygiène.

Cette phase révélatrice et organisatrice du monothéisme est depuis longtemps terminée et il convient maintenant d'examiner si ces lois, salutaires dans le passé, sont ou non devenues nuisibles dans le présent.

Il est incontestable qu'aujourd'hui les causes pour lesquelles elles ont été édictées n'existent plus.

D'une part, Israël ne peut chercher à s'isoler des autres peuples, — puisque sa race, dispersée par toute la terre, s'est définitivement assimilée à des nationalités diverses.

D'autre part, Israël s'étant depuis longtemps affermi dans le monothéisme, — le prosélytisme à l'intérieur d'Israël n'a plus aucune raison-d'être.

Et enfin, notre succès philosophique ne pouvant être mis en doute, nos devoirs deviennent plus pressants à l'égard du prosélytisme en dehors d'Israël.

Ce n'est, il est vrai, que par la force de notre seul exemple qu'il nous est ordonné d'y concourir. — Toutefois, tout usage, toute prescription, qui aurait pour effet d'éloigner ceux qui nous entourent, du monothéisme, ne doivent-ils pas être écartés avec soin par nous ?

Donc, s'il est, à cet égard, certain que la plupart des lois cérémonielles, — monothéistes dans le passé, — sont devenues antimonothéistes dans le présent, il ne nous est pas permis de sacrifier à leur maintien le but poursuivi par Israël.

En effet, vouloir continuer l'observation

de ces prescriptions, alors que de salutaires qu'elles étaient elles sont devenues nuisibles, ne serait-ce pas imiter le malade, guéri de la fièvre par l'emploi de la quinine, qui voudrait en continuer l'usage, alors que la fièvre aurait disparu?

Et puisque le Kascher, surtout, paraît en opposition avec tous nos intérêts religieux actuels, ne convient-il pas de rappeler ici, d'après une interprétation célèbre du Talmud, que le Kascher nous a été donné, et que nous n'avons pas été donnés au Kascher?

Et d'abord qu'est-ce que le Kascher?

— Quelle est l'origine de cette loi?

— Quelles en ont été les transformations successives?

— Quel est l'esprit qui les a dictées?

— Comment est-il observé de nos jours?

— Quelles sont les conséquences de sa désuétude?

— Quel est le devoir de l'israélitisme sur le maintien ou l'abandon du Kascher?

— Et enfin, de quelle manière est-il désirable que s'accomplisse cette réforme?

Le Kascher est l'ensemble de la loi relative aux prescriptions alimentaires.

Le Kascher fait partie des observances dites *lois cérémonielles*. — La Genèse constate d'une manière certaine que le Kascher descend d'une coutume pieuse antérieure à Moïse.

La Genèse dit, ch. 32, v. 33 : « C'est

pourquoi les enfants d'Israël ne mangent point aujourd'hui encore le nerf sciatique qui tient à la cavité de la cuisse, — parce que Jacob (dans sa lutte contre l'ange) fut touché à la cavité de la cuisse sur le nerf sciatique. »

Sanctionnée par la loi orale, cette abstinence a acquis la force d'une prescription légale, et est ainsi devenue la première, c'est-à-dire la plus ancienne observance du Kascher.

La seconde se trouve dans l'Exode, ch. 22, v. 31 :

« Vous devez aussi être des hommes saints devant moi, vous ne mangerez donc point la chair d'un animal déchiré dans les champs, vous l'abandonnerez aux chiens. »

La loi orale nous a donné la vraie mesure

de ce précepte : — il résulte de ses enseignements que toute lésion ou infirmité mortelle, soit accidentelle soit congéniale, rend illicite la consommation de l'animal qui en est atteint et qui est dit alors proprement ou improprement *terephah.* — L'esprit de cette prescription est donc purement hygiénique, — et il n'est pas permis de s'y méprendre.

L'Exode, ch. 23. v. 19, contient ensuite une prescription d'un ordre différent :

« Tu ne feras point cuire le chevreau dans le lait de sa mère. »

Le profond sentiment d'humanité qui respire dans ce verset, le respect élevé de toute nature créée par Dieu, la douceur toute spirituelle qui en émane, peuvent être justement considérés comme autant de signatures de

Moïse et doivent exciter autant d'amour que de vénération pour ce génie sans égal.

— Le Lévitique, s'emparant des germes contenus dans la Genèse et dans l'Exode, les a développés ainsi dans le verset 17 du chapitre 3 :

« Ce sera un statut perpétuel pour vos générations futures, dans toutes vos demeures vous ne mangerez ni graisse ni sang. »

L'esprit de cette ordonnance paraît être d'abord d'inspirer l'horreur du sang,

Le penchant pour le sang étant inhérent aux populations africaines.

D'après Rosenmuller, c'est seulement une défense hygiénique pour les contrées orientales.

Et aussi, d'après Rosenmuller, la graisse était défendue afin de forcer à la culture de l'olivier, abondant en Palestine. (Il n'est ici question que d'une certaine graisse consacrée aux sacrifices et non de toute graisse en général.)

D'après Maimonide (Moré Neb, part. III, ch. 46), le sang mangé dans les sacrifices servait à cimenter les alliances des païens avec les démons. — Donc celui qui en mangeait ou en buvait paraissait appartenir à un culte païen.

— Jusqu'ici ces prescriptions étaient particulières, exceptionnelles. — Le chapitre XI du Lévitique leur imprima un caractère général, et les éleva à l'état d'institution.

Dans le Lévitique, Dieu intervient directement, et il dit à Moïse et à Aaron quels

sont les animaux dont les Israélites mangeront, animaux déclarés purs, et quels sont aussi les animaux impurs qui doivent être en abomination parmi eux et dont ils ne doivent pas se nourrir. (Ch. 11, v. 3, 4, 5, 6, 7, 9, 11, 13.)

Puis enfin, le Deutéronome, sans ajouter quoi que ce soit au Kascher, reproduit presque intégralement dans son chapitre XIV les prescriptions du Lévitique.

Mais ces lois cérémonielles font tache au milieu des lois morales, politiques et religieuses proclamées par le Deutéronome, et est facile de reconnaître la main qui a interpolé ces passages, à l'intérêt sacerdotal qui la guidait.

D'ailleurs, sans vouloir donner ici les rai-

sons pour lesquelles le Lévitique et les Nombres nous paraissent d'un ordre inférieur au Deutéronome et à l'Exode, — et pourquoi le spiritualisme du Deutéronome et de l'Exode nous paraît d'un ordre supérieur au spiritualisme du Lévitique et des Nombres,

Sans vouloir discuter si leur rédaction date ou non d'Ezra et de Néhémie,

Il nous paraît permis de penser que le Lévitique n'émane pas de Moïse, — que le Lévitique est postérieur à Moïse, — que le Lévitique enfin est l'œuvre des lévites.

Cette opinion, du reste, quoique connue depuis très-longtemps, n'a pas la prétention d'être nouvelle.

D'après Strabon, non-seulement le Kascher serait postérieur à Moïse, mais il serait, ainsi

que la circoncision, en opposition avec la religion toute spirituelle enseignée par lui.

La description de la Judée, seizième livre, traduction Letronne, — contient le passage suivant :

« Un prêtre égyptien, Moïse, qui occupait une partie du pays inférieur, mécontent de la religion établie, sortit de l'Égypte pour venir se fixer en cette contrée, suivi d'une foule d'hommes qui adoraient comme lui la *Divinité*.

« Car il soutenait et enseignait que les Égyptiens étaient dans l'erreur en représentant la Divinité sous la forme d'animaux sauvages ou privés; que les Libyens, que les Grecs eux-mêmes se trompaient également quand ils donnaient aux dieux la figure humaine. Et en effet Dieu pourrait bien n'être

réellement que ce qui nous environne, nous, la terre et les mers ; c'est ce que nous appelons le ciel, le monde, la nature des choses.

« Or, quel homme sensé, dit Moïse, pouvait oser le représenter sous une des formes que nous avons sous les yeux ? Il enseignait donc qu'il fallait renoncer à sculpter aucun simulacre de la Divinité et se borner à l'adorer dans un sanctuaire digne d'elle, environné d'un terrain consacré, mais dépourvu de toute espèce d'image.

« Il prescrivait aussi de s'endormir dans le temple, non-seulement pour soi, mais encore pour les autres, lorsqu'on avait le don de faire d'heureux songes.

« Selon lui, ceux-là seuls qui se conduisent avec sagesse et justice, devaient toujours attendre de la Divinité qu'elle manifesterait

sa sollicitude par quelque présent ou par un signe quelconque.

« D'ailleurs, rien dans Moïse n'annonçait la violence.

« Dieu et les objets de son culte, telles étaient ses armes; un asile pour lui fonder un temple, voilà tout ce qu'il demandait ; en même temps il promettait de faire connaître une religion qui devait n'assujettir ses sectateurs à aucune dépense, qui n'admettait ni inspiration divine, ni autres pratiques absurdes.

« Moïse obtint un grand crédit parmi les habitants de ces lieux : toutes les tribus environnantes accoururent se joindre à lui, entraînées par ses discours et ses promesses; et il réussit à fonder un État assez considérable.

« Pendant quelque temps, ses successeurs restèrent fidèles à ses préceptes et marchèrent dans la route de la justice et d'une piété véritable ; mais ensuite le sacerdoce fut exercé par des hommes d'abord superstitieux, puis tyranniques.

« *De la superstition naquirent l'usage de s'abstenir de telle ou telle espèce d'aliments,* usage qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour, la *circoncision,* l'excision et toutes les autres pratiques de ce genre qu'ils observent. »

Il existe sur Moïse deux traditions, deux sources, la tradition juive, la tradition égyptienne; la Bible donne la tradition juive. Strabon donne la tradition égyptienne.

Cette tradition fut recueillie par Strabon lorsqu'il visita l'Égypte en compagnie et dans l'intimité d'Ælius Gallus, préfet d'É-

gypte, et du stoïcien Athénodore de Tarse.

Dans ce voyage scientifique les trois amis, suivis par un brillant cortége, obtinrent des prêtres, des savants et des autorités égyptiennes les renseignements contenus dans le passage remarquable cité plus haut.

Renseignements très-différents des idées grecques, renseignements inconnus d'Artémidore, aucun des fragments de sa description de la terre parvenus jusqu'à nous ne nous laissant soupçonner qu'il en ait eu connaissance.

Il n'est point dans le Pentateuque d'autres prescriptions que celles que nous avons mentionnées. — Ces prescriptions constituent la phase seconde du Kascher, — la phase littérale.

Avec le Talmud commence la phase interprétative.

Alors que la dispersion d'Israël était flagrante, alors que l'affaiblissement du monothéisme pouvait résulter du contact avec l'étranger, le Talmud, au moyen d'une interprétation à outrance, adjoignit aux prescriptions de la Bible les observances les plus minutieuses et les réglementa avec des aggravations calculées.

En sorte qu'il est permis de supposer que ces lois avaient pris à tâche d'alarmer les consciences de ceux qui cherchaient à les suivre, — afin que leur esprit fût continuellement en éveil sur le danger des relations païennes.

Et quelque étranges que paraissent ces mesures à la civilisation moderne, une admiration sans bornes est due au sentiment héroïque qui guidait nos chefs pendant cette lutte désespérée.

Toutefois les Caraïtes, secte israélite très-orthodoxe, refusèrent de suivre le Talmud au delà du sens littéral de la Bible.

Et les Caraïtes traitèrent les autres Juifs d'hérétiques parce que, disaient-ils, ils avaient commis une infraction à la loi.

« Tu n'augmenteras pas sur lui, tu ne diminueras pas de lui. » (Deutéronome, ch. 13, v. 1; ch. 4, v. 2.)

Depuis la dispersion, de nouvelles prescriptions et de nouvelles aggravations furent encore ajoutées au Kascher, les rabbins ayant cru devoir sauvegarder la religion et l'honneur de notre race en répondant aux proscriptions par des mesures analogues.

Lorsque l'Église déclara que les vins fabriqués par les Juifs étaient impropres à

la consommation des chrétiens, — les rabbins, s'appuyant sur le Talmud, ordonnèrent aux Juifs de ne boire que des vins fabriqués par des Juifs.

Lorsque l'Église défendit de boire du lait débité par les Juifs, et donnèrent pour motifs qu'ils vendaient le lait de leurs femmes, les rabbins défendirent aux Juifs pieux de faire usage de tout lait et de tout fromage vendu par des chrétiens.

A l'époque du moyen âge, l'Église défendit aux chrétiens d'acheter de la viande aux bouchers juifs, les accusant de vendre des animaux corrompus.

En réponse à ces calomnies, — les rabbins rappelèrent que le Talmud prescrivait la she'hita et la bedica (tuer l'animal en lui coupant la gorge, — inspecter scrupuleuse-

ment son état de santé), et recommandèrent de ne manger sous aucun prétexte d'autre viande que de la viande Kascher.

Certes les générations qui ont édicté de telles lois et qui s'y sont assujetties, alors que le monde entier les regardait avec mépris et les frappait sans pitié, — ces générations, martyres d'une idée philosophique, — ces générations grandiront dans l'esprit des peuples à mesure que s'éloigneront ces époques sauvages.

Toutefois, il convient de constater que les temps sont autres, que nos devoirs sont autres, et que ces mesures, de monothéistes qu'elles étaient, sont devenues antimonothéistes.

Aujourd'hui le Kascher n'est généralement plus observé chez les laïques, — et cependant les rabbins continuent de suivre rigou-

reusement l'application de cette rigoureuse loi.

Dans le passé, le Kascher séparait le païen de l'Israélite.

Aujourd'hui le Kascher sépare l'Israélite de ses chefs religieux, de ses rabbins.

Dans le passé, le Kascher s'opposait au prosélytisme des païens chez les Israélites.

Aujourd'hui le Kascher facilite le prosélytisme des religions rivales chez les Israélites, — et nos enfants sont menacés de perdre en même temps le sentiment de la famille et la connaissance de la vérité israélite.

Le Kascher constitue donc à lui seul une phase nouvelle dont les dangers ne peuvent sérieusement être contestés, et si nous ne

nous hâtons de régulariser la position actuelle, nous aurons consenti à subir sur un point, sur un point seulement, une infériorité religieuse.

D'après le Talmud, — il est permis à ceux qui sont chargés de veiller aux intérêts de la religion, de prendre en tout temps les dispositions que rend indispensables le besoin du maintien de la religion.

Le moment paraît donc venu de convoquer un Sanhédrin composé de laïques et de rabbins.

D'après Maimonide, s'il s'agit d'une disposition religieuse qui permette aux Israélites de s'améliorer (au point de vue de la religion), ou si le temps presse, dans ces cas, un petit tribunal peut changer non-seulement l'ordonnance d'un plus grand,

mais encore un article de la loi biblique. (Maurim. II-v, 4-5.)

En abandonnant à la conscience de chacun la conduite qu'il doit tenir à l'égard de ces coutumes pieuses, ce Sanhédrin se montrera l'appréciateur éclairé de son époque et de sa mission.

— En déclarant que toute prescription sur la nourriture est désormais considérée comme facultative, ce Sanhédrin se montrera le digne successeur de ceux qui ont édicté ces lois.

Certainement, quelques esprits craintifs ou arriérés allégueront encore que toutes nos lois, étant divines, sont parfaites et qu'il ne sera jamais permis de les modifier.

Un rabbin du XIVe siècle, Joseph Albo,

s'est chargé du soin de leur répondre victorieusement dans son livre Ikarim (principes).

« Sans doute, dit Joseph Albo, sans doute, les lois divines sont parfaites; — mais, données à des hommes, leur perfection est relative, puisque ces hommes peuvent ne plus se trouver dans la même situation où ces lois étaient parfaites pour eux.

« Or, les lois doivent ennoblir et perfectionner les hommes, elles doivent donc admettre des modifications qui les mettent en harmonie avec les hommes pour qui elles sont faites.

« C'est cette tendance de perfectionnement qu'admettent les lois religieuses des Israélites dans leur développement progressif.

« Et certes, après tant de siècles les Israé-

lites ne se trouvant plus dans les mêmes circonstances, qui peut dire que la sagesse divine défende de changer des lois qui ne se rapportent plus aux mêmes circonstances?

« Le Pentateuque lui-même offre des exemples de ces changements.

« Dieu a tacitement défendu à Adam et Ève de se nourrir de chair, — et il en donne la permission à Noé après le déluge.

« Moïse défendit peu avant sa mort d'ériger des stèles, et pourtant il en avait élevé lui-même après la révélation.

« Le Talmud reconnaît aussi ce principe et déclare que toutes les fêtes, à l'exception du Kipour et du Pourime, seront abolies. »

Avant Joseph Albo, Maimonide, le grand

Maimonide, avec son autorité sans pareille, avait dit :

« La religion, la loi divine est éternelle, mais sa forme, le culte, est essentiellement variable.

« Adorer cette forme, c'est encore de l'idolâtrie.

« Des paroles, des cérémonies, des jours, peuvent en devenir l'objet aussi bien que des images sculptées. »

PÉTITION

AU CONSISTOIRE CENTRAL

DES

ISRAÉLITES DE FRANCE.

Messieurs,

Vous déplorez depuis longtemps le manque de rapports sociaux entre nos rabbins et nos familles.

La cause principale de cette séparation, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, c'est la désuétude du Kascher.

En effet, Messieurs, pendant que nos respectables rabbins continuent de suivre rigoureusement les rigoureuses prescriptions du Kascher, nos laïques ne les observent plus que par exception.

Cette situation existe en France depuis longtemps.

Depuis ce temps, Messieurs, nos familles sont privées de recevoir à l'état intime les enseignements et les secours spirituels de nos rabbins.

Depuis ce temps, Messieurs, nos traditions tombent en oubli, les citations de nos livres sacrés ne sont plus en honneur parmi nous, — et la juste appréciation des idées élevées du judaïsme s'efface. —

Ainsi, Messieurs, ainsi s'opère le relâche-

ment des liens de la religion et de la famille.
Et ainsi nos faibles sont livrés sans défense au prosélytisme infructueux, mais incessant, des religions rivales.

Sur ce point, — sur ce point seulement, Messieurs, une infériorité religieuse s'est donc manifestée chez nous.

Ces questions sont d'ordre supérieur, — elles constituent un danger pour l'israélitisme, — et il ne paraît plus permis de continuer cette situation.

C'est à vous qu'il appartient de décider ce que permet l'état de la civilisation en France et ce qu'ordonne la mission d'Israël.

C'est pourquoi nous avons cru devoir, sous forme de pétition, vous prier d'examiner s'il convient de relever ou s'il convient

d'abandonner la loi cérémonielle du Kascher.

La relever! Messieurs! Comment? Par quel raisonnement remettre en vigueur une loi qui nous replacerait chaque jour dans la nécessité de manquer à notre conscience religieuse ou de méconnaître nos plus impérieux devoirs professionnels et sociaux?

Quel est donc celui qui penserait réussir dans une telle entreprise?

L'abandonner! — Quel moyen employer pour qu'aucune conscience n'en soit alarmée?

D'après le Talmud, il serait permis à ceux qui sont chargés de veiller aux intérêts de la religion de prendre en tout temps les dispositions que rend indispensables le besoin du maintien de la religion.

D'après Maimonide, — s'il s'agit d'une disposition religieuse qui permette aux Israélites de s'améliorer (au point de vue de la religion), ou, si le temps presse, — dans ces cas un petit tribunal peut changer non-seulement l'ordonnance d'un plus grand, mais encore un article de la loi biblique. (Maurim, II, v. 4 — 4.)

La convocation d'un sanhédrin ou plutôt d'un synode composé de rabbins et de laïques désignés par vous, n'est-elle pas ainsi à la fois dans votre droit et dans votre devoir.

Ce synode, après avoir examiné s'il convient ou non d'agir, — ne pourrait-il aussi examiner s'il doit ou non déclarer formellement que toute prescription sur la nourriture est désormais considérée par lui comme *facultative*.

Peut-être aussi, Messieurs, voudrez-vous soumettre à ce synode la question de savoir si l'éloquence religieuse, si glorieuse dans le passé, nous fait ou non défaut dans le présent, — et s'il convient aujourd'hui de remplacer par une prédication au moins hebdomadaire, la lecture de la loi en hébreu dans nos temples?

Et enfin, Messieurs, ne voudrez-vous pas faire décider par ce même synode s'il convient encore de célébrer les seconds jours de fêtes, alors qu'il est constant que l'incertitude de la science astronomique fut jadis la seule cause de leur édiction.

Agréez, Messieurs, l'assurance de mon entier dévouement à la cause israélite et l'expression de mon profond respect.

HIPPOLYTE RODRIGUES.

Fromont, 27 septembre 1866.

LE CONSISTOIRE CENTRAL

DES ISRAÉLITES DE FRANCE

A M. HIPPOLYTE RODRIGUES.

N° 10,085.

Paris, 15 octobre 1866.

Monsieur,

Nous avons reçu la lettre du 28 septembre dernier, par laquelle vous nous faites l'honneur de signaler à notre attention certaines questions religieuses qui mériteraient un examen sérieux, et de la solution desquelles dépend selon vous l'avenir de notre culte.

Vous insistez notamment sur certaines prescriptions qui, dites-vous, sont tombées

en désuétude dans la plupart de nos familles, et qui, rigoureusement observées par nos rabbins, empêchent toute intimité entre ceux-ci et leurs ouailles, de sorte que ces derniers se trouvent privés des enseignements et des secours spirituels de leurs pasteurs.

Nous apprécions toute la gravité de vos observations, mais il ne dépend pas de nous de remédier à un état de chose créé par nos relations, et qui est loin d'être considéré au même point de vue par tous les fidèles.

Vous semblez oublier que nous ne sommes qu'une administration laïque chargée d'être l'intermédiaire pour les relations purement administratives entre le gouvernement et les synagogues de France.

Un synode composé de tous nos rabbins

pourrait seul avoir mission de résoudre des questions de cette nature, et si, comme nous l'espérons, une nouvelle conférence rabbinique est convoquée, il appartiendra à notre futur grand rabbin, son président naturel, de décider quelles sont les questions susceptibles d'être posées par cette conférence et résolues par un synode.

Nous vous remercions, monsieur, du zèle sincère et chaleureux que vous manifestez pour une cause à laquelle nous sommes tous également dévoués, quelle que puisse être d'ailleurs notre dissidence sur les questions particulières qui s'y rattachent.

Recevez, monsieur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Les membres du Consistoire central : Max Cerfber, président; Ad. Franck, vice-président; S. Munck, Anspach, Allegri.

LA LIBERTÉ

D'INTERPRÉTATION.

La lettre tue et l'esprit vivifie.

La religion israélite est la première qui ait admis le principe du libre examen.

La religion israélite est la seule qui ait admis la liberté d'interprétation, l'interprétation par l'esprit.

Et si tout indique que c'est à l'usage de la liberté d'interprétation que les Israélites doi-

vent la supériorité de leur spiritualisme, tout indique aussi que c'est au moyen de la liberté d'interprétation que la morale biblique deviendra la morale universelle et que triomphera définitivement le Dieu un.

La liberté d'interprétation est le contraire du *Non possumus*.

Le *Non possumus* dit à l'homme : Je suis infaillible, je suis la perfection ; — hors de moi point de salut, — hors de moi point de progrès ; — ma voix est la voix de Dieu. Quiconque me critique, critique Dieu ; — le raisonnement a été donné à l'homme afin de l'égarer ; — ne cherchez pas et vous trouverez.

La liberté d'interprétation dit à l'homme : — Dieu t'a donné, pour éclairer ton libre arbitre, la conscience et la raison ; — ouvre

une Bible : — Dieu a donné la Thora (le Pentateuque) aux hommes intelligents ; — celui qui n'a pas d'intelligence, n'a pas de Thora ; — l'esprit de la Bible est supérieur à la lettre de la Bible ; réfléchis, — raisonne, — cherche et tu trouveras. — Je ne suis pas le progrès, — je suis l'arme du progrès ; — ma voix n'est pas la voix de Dieu, c'est la conscience qui est la voix de Dieu ; — les clefs du paradis se trouvent dans la purification de la conduite ; — hors de la bonne conduite point de salut ; — quiconque me critique, quiconque recherche l'épuration de mon culte fait une œuvre sainte, — une œuvre agréable à Dieu.

La liberté d'interprétation excite chez l'homme individuel un prodigieux effort, un travail moral profond et profitable.

Le *Non possumus* engourdit et enchaîne les facultés de l'homme.

La liberté d'interprétation exalte, glorifie l'intelligence et la raison.

Le *Non possumus* les anathématise.

La liberté d'interprétation étant à la fois la gloire et la marque du spiritualisme de la race juive, nous allons essayer d'en indiquer l'origine et d'en suivre les traces jusqu'à nos jours.

L'origine de la liberté d'interprétation se trouve dans le Deutéronome, ch. 30, v. 2 et suivants.

« Car ce commandement n'est pas caché « devant toi, ni éloigné.

« Il n'est pas au ciel, — à dire : Qui mon- « tera pour nous au ciel et le prendra pour « nous, et nous le fasse entendre pour que « nous l'exécutions.

« Il n'est pas au delà de la mer, à dire :
« Qui passera pour nous au delà de la mer
« et le prendra pour nous, et nous le fasse
« entendre afin que nous l'exécutions.

« Car la chose est très-près de toi, dans
« ta bouche, dans ton cœur pour l'exécuter.

« 15. Regarde! j'ai donné devant toi au-
« jourd'hui la vie et le bien, la mort et le
« mal.

« 19. Je prends à témoin aujourd'hui
« contre vous le ciel et la terre; j'ai mis de-
« vant toi la vie et la mort, la bénédiction
« et la malédiction ; choisis la vie, afin que
« tu vives, toi et ta postérité.

« 20. Pour aimer l'Éternel ton Dieu, pour
« obéir à sa voix et pour être attaché à lui,

« car en lui est ta vie et la prolongation
« de tes jours. »

Ainsi ce commandement, c'est ta bouche et ton cœur qui doivent l'accomplir.

L'accomplir, c'est-à-dire l'étudier, l'interpréter, afin de le faire fructifier, de l'accomplir.

Ainsi, si tu aimes Dieu, — si tu obéis à sa voix (la conscience), tu trouveras en lui non-seulement la vie, — mais la prolongation de tes jours, — au delà de la vie.

D'après Raschi, le verset 47 du 32e chapitre du Deutéronome serait aussi une des origines de la liberté d'interprétation.

Le sens de — « car ce n'est pas une chose

vaine, » — serait : — il n'y a rien dans la Thora, de quelque peu d'importance qu'il soit, —qu'*en l'expliquant*, — tu n'en tires profit.

Toutefois cette interprétation trop subtile ne peut être admise.

Le Talmud donne l'explication rationnelle de ce verset :

« Car ce n'est pas une chose vaine de votre part, — et si elle est vaine, c'est de votre part. (Talmud de Jérusalem, traité Pea, ch. 1; traité Ketouboth, ch. 8, à la fin.)

L'explication de Maimonide est identique.

« Cette législation n'est pas une chose vaine, sans but utile, et s'il vous semble qu'il en est ainsi à l'égard de certains commandements, la faute en est à votre compréhen-

sion. » (Maimonide, — *Guide des égarés*, — tome III, page 205.)

Le premier qui prêcha et pratiqua la liberté d'interprétation après Moïse fut Samuel.

Samuel dit : « L'Éternel prend-il plaisir « aux holocaustes et aux sacrifices aussi bien « qu'à l'obéissance de sa voix? Certes, obéir « vaut mieux que des sacrifices, et être at- « tentif est préférable à la graisse des mou- « tons. » (Samuel, I, ch. 10, v. 22.)

Ainsi, d'après Samuel, le culte n'est qu'un moyen, le but c'est la connaissance de Dieu, — la purification de la conduite, — l'enseignement du monothéisme — et la moralisation de l'homme.

La recherche incessante de l'épuration du

culte est la conséquence de cet enseignement.

David, dictant à Salomon ses dernières volontés, lui recommande surtout deux choses :

Faire des efforts pour arriver à la connaissance de Dieu — et lui rendre ensuite un culte digne de cette connaissance.

« Et toi, dit-il, mon fils Salomon, recon-
« nais le Dieu de ton père et adore-le... etc.
« Si tu le recherches, il se laissera trouver
« par toi. » (I Chroniques, 28-29, Maimonide, tome III, page 438, *Guide des égarés.*)

Après Samuël et David — c'est Isaïe disant : « Je ne puis voir l'iniquité avec vos
« fêtes. — Je n'écoute pas la prière de celui
« dont les mains sont remplies de sang. »
(Isaïe, v. 2 et suivants.)

« Ouvrir les nœuds de la méchanceté, dé-
« tacher les liens de l'assujettissement, ren-

« voyer libres les opprimés et briser chaque « joug, — voilà le jeûne que je préfère. » (Isaïe, 58, — 5-6-7.)

C'est Jérémie disant : « Car je n'ai point « parlé à vos ancêtres et je ne leur ai pas « donné de commandement au sujet des « holocaustes et des sacrifices, au jour où je « les fis sortir du pays d'Égypte. Mais voici « ce que je vous ai commandé : *Obéissez à « ma voix* et je serai votre Dieu, et vous se- « rez mon peuple. » (Jérémie, 7, — 22-23.)

C'est Osée disant : « J'ai demandé la « piété et non les sacrifices, la connaissance « de Dieu plutôt que les holocaustes. » (Osée, 6, — 6.)

C'est Amos disant : « Je hais vos jours « de fêtes ; — éloignez de moi le tumulte de

« vos cantiques; — je n'écouterai pas le
« chant de vos nebels.

« Mais que le droit se répande comme
« l'eau, et la justice comme un torrent
« rapide. » (Amos, 5.)

C'est Michée disant : « Ce que Jéhovah
« demande de toi, — ce ne sont ni des bé-
« liers, ni des torrents d'huile. — Ce que
« Jéhovah demande de toi, rien que pratiquer
« la justice, aimer la piété et marcher mo-
« destement en la présence de ton Dieu. »
(Michée, 6, — 6-7-8.)

Ce sont les Psaumes disant : « Est-ce que
« je mange la chair des taureaux? — est-ce
« que je bois le sang des boucs? Offre à
« Dieu ta reconnaissance et acquitte envers
« Dieu tes vœux. » (Psaumes, 50, 13.)

Que les prophètes aient interprété la lettre de la Bible, — la loi orale, — ou seulement le culte en vigueur à leur époque; — le germe de liberté est le même, la source est identique, — et par ordre de date, ils doivent être reconnus les seconds pères de la liberté d'interprétation. —

La grande époque d'Ezra ne pouvait être inutile au développement de la liberté d'interprétation.

Ezra, Néhémie, les Sopherim furent non-seulement les continuateurs de cette méthode, ils en furent encore les vulgarisateurs, en introduisant aux jours de fêtes des explications de la loi dans le temple de Jérusalem.

Ils voulurent adapter le texte du Pentateuque aux cas de la vie réelle, qui n'y sont certainement pas prévus; et ce fut au moyen de

la liberté d'interprétation qu'ils inculquèrent au peuple d'Israël la connaissance véritable du Dieu un, et qu'ils lui inspirèrent la résolution de se dévouer à son enseignement. —

La liberté d'interprétation continua ainsi sa route féconde, enseignant l'étude intelligente de la loi, créant d'admirables docteurs, fondant enfin l'école de Jérusalem qu'aucun spiritualisme n'a égalée depuis dans le monde.

Enfin le plus grand de nos docteurs, Hillel, perfectionnant l'étude et l'application de la loi, établit cette doctrine à l'état d'institution, lui donna des règles certaines pour déduire logiquement les lois traditionnelles des lois écrites et essaya de réconcilier théoriquement les pharisiens et les saducéens en leur donnant pour point de ralliement la loi écrite elle-même. (Græetz. *Sinaï et Golgotha.*)

Suivant Hillel, les lois traditionnelles ressortaient du texte biblique et pouvaient en être déduites au moyen de sept règles ou catégories logiques :

1° Par une conclusion *à fortiori;*

2° Par analogie ;

3° Par un principe fondamental contenu dans un seul verset biblique ;

4° Par un principe déduit de plusieurs versets bibliques ;

5° Par les rapports entre le général et le particulier ;

6° Par leur homogénéité avec d'autres prescriptions de la loi ;

7° Par le contexte biblique.

Ces règles qui faisaient jaillir l'esprit de la lettre, ne donnaient pas seulement un moyen de justifier la loi traditionnelle par la loi écrite, mais facilitaient encore le développement de la législation d'après l'intention du législateur.

Les conservateurs s'opposèrent d'abord à la doctrine de Hillel, mais en définitive elle fut adoptée par les docteurs qui en tirèrent parfois des conséquences arbitraires[1].

On usa et surtout abusa depuis de l'exégèse libre introduite par le grand docteur; une dialectique subtile désignée depuis plus spécialement sous le nom de talmudique succéda momentanément à l'interprétation franche et sensée de la loi; mais la liberté d'interprétation était fondée et elle devait

1. Grætz, *Sinaï et Golgotha.*

dans l'avenir concilier l'esprit biblique avec l'esprit moderne, servir de pont aux trente-cinq siècles écoulés entre ces deux avancements et ouvrir une voie nouvelle au spiritualisme de l'homme.

Avec l'école d'Alexandrie apparut l'interprétation allégorique.

« — Il ne faut pas, dit Aristobule, prendre
« au pied de la lettre le langage figuré de la
« Bible.

« — Dieu étant partout, son apparition
« sur le mont Sinaï ne signifie que la révé-
« lation de sa grandeur et de sa majesté
« aux êtres chétifs du monde terrestre.

« — La création en six jours démontre
« la marche progressive et régulière qui se
« manifeste dans la nature,

« — De même que le repos du septième « jour signifie la permanence et l'harmonie de « la création. » (*Sinaï et Golgotha* de Grætz.)

Philon fut la gloire de l'école d'Alexandrie. — Ses travaux philosophiques le firent, de son vivant, surnommer le Platon juif, ses travaux théologiques réformistes, s'ils avaient été généralement admis, auraient suivant toute probabilité fait triompher à Rome l'esprit de Jérusalem. —

Depuis ce temps, l'étude de la loi signifia l'interprétation de la loi. — Les docteurs de la loi enseignaient à interpréter la loi, la vie nouvelle entra dans le judaïsme, — et les conquêtes de la science et de la philosophie s'assimilèrent librement en lui.

Alors de grands docteurs se succédèrent. Ce fut d'abord Akiba. —

Le futur martyr de Bethar, continuant, élargissant, fructifiant la méthode d'Hillel et d'Eliezer, appliquant le texte biblique aux circonstances de la vie, fixa les principes de la loi orale, réunit ensemble ceux que la discussion avait consacrés, et posa les premiers fondements de la Michna.

Juda le Saint compléta l'œuvre. Usant de son pouvoir de nassi, — chef de la nation, — il opéra de grandes réformes, — encouragea l'étude de la loi, — et, de concert avec les sages et les savants de son époque, rédigea la Michna ou répétition de la loi.

La Michna contient six parties intitulées — des Semences, — des Fêtes, — de la Famille, — des Dommages, — des Choses saintes — des Purifications.

La Michna, c'est le choix et la fixation de la tradition orale.

La Guemara achevée l'an 500 par Rabina fut le complément de la Michna. —

A dater du Talmud, l'enseignement par l'interprétation est érigé en système.

Ce système, il est vrai, s'égara d'abord, et le subtil prit souvent la place du rationnel et du sensé; mais au moyen même de ces écarts et de ces excès, l'esprit humain continua de s'affranchir et de préparer la venue de la libre critique.

Le Talmud est un composé de tous les documents, de toutes les opinions des écoles juives.

Le Talmud donne asile à tous les systèmes, — à toutes les interprétations, — et prenant ainsi son lecteur pour juge, lui abandonne le soin de conclure, — d'interpréter les sujets en discussion.

Le Talmud admet les treize règles de l'interprétation de Rabbi Ismaël.

Au temps d'Abika, Rabbi Ismaël avait dit : « La loi peut s'expliquer de treize manières différentes, savoir :

1. En tirant une conséquence de mineure à majeure ou de majeure à mineure;

2. Par des dictions égales;

3. Par un verset qui sert de règle pour en expliquer d'autres dans la même matière;

4. Par deux versets qui servent pour la même chose;

5. Par le particulier et l'universel ou par l'universel et le particulier;

6. Si les deux termes sont universel, par-

ticulier et universel, vous ne devez juger que conformément au particulier;

7. Par un terme universel qui a besoin d'un particulier ou par un terme particulier qui a besoin d'un terme universel;

8. Toute chose qui, étant incluse dans l'universel, en est sortie pour enseigner de nouvelles circonstances, on ne doit pas appliquer ces circonstances à cette seule chose, mais aussi à toutes les choses qui sont incluses dans l'universel;

9. Toute chose qui, étant incluse dans l'universel, en est sortie pour rendre raison d'une chose qui est selon son sujet, elle n'en est sortie que pour alléger, non pas pour aggraver;

10. Toute chose qui, étant inclusive dans

l'universel, en est sortie pour rendre raison d'une chose qui n'est pas selon son sujet, elle en est sortie et pour alléger et pour aggraver ;

11. Et toute chose qui, étant dans l'universel, en est sortie pour juger sur une chose nouvelle, on ne peut la faire rentrer dans l'universel jusqu'à ce que l'Écriture ne l'y rappelle clairement;

12. Une chose qui s'apprend par son propre sujet et une chose qui s'apprend par sa fin ;

13. Et enfin, deux versets qui, se contredisant l'un l'autre, s'expliquent par un troisième qui les concilie. »

Le Talmud fut ainsi un des grands inspirateurs de l'interprétation.

Le Talmud de Babylone, ainsi que celui de Jérusalem, généralisèrent l'interprétation en Israël.

Le Midrach est une des formes les plus populaires de l'interprétation talmudique.

Le Midrach, c'est l'interprétation par l'apologue, par l'allégorie, par la parabole.

Nous trouvons dans le Midrach Kohelet-Rabba l'interprétation suivante du verset de l'Ecclésiaste : Et son âme n'est jamais satisfaite.

« La fille d'un roi fut mariée par son père à un riche bourgeois. Celui-ci fit à sa femme de magnifiques cadeaux, et lui donna de brillantes fêtes ; — mais elle reçut les cadeaux avec indifférence et assista, rêveuse et

distraite, aux brillantes fêtes. — Rien ne pouvait lui faire plaisir, car elle était la fille du roi. Elle avait eu autrefois des présents plus considérables, et elle avait vu de plus belles fêtes. — Il en est de même de l'âme ; la terre lui offre en vain toutes ses jouissances, elle n'est jamais satisfaite ici-bas, elle aspire plus haut, car elle est fille du ciel. »

L'interprétation, quoique généralement admise en Israël, fit cependant apparaître une secte nouvelle, — la secte des Caraïtes.

L'interprétation pourrait conduire à ajouter à la loi ou à retrancher de la loi, — dirent les Caraïtes, — nous nous appuyons sur le Deutéronome, qui dit : « Tu n'augmenteras pas sur lui, tu ne diminueras pas de lui. » (Ch. 13, v. 1.)

En conséquence, nous n'admettons le droit

d'interprétation que renfermé dans de certaines limites.

L'Église triomphante arrêta ensuite le développement du spiritualisme et comprima pendant des siècles sous sa main de fer l'essor de l'esprit humain.

Toutefois l'interprétation, quoique captive, rencontra en Israël d'illustres représentants.

Celui qui fut, ainsi qu'Ezra, appelé le second Moïse; — Maimonide, le glorieux chef de l'école espagnole, — école qui compta dans ses rangs Ibn Ezra, — et Ba'hya de Saragosse.

Maimonide enfin rétablit dans de justes limites l'interprétation un moment dévoyée, et fit ainsi apparaître de nouveau en Israël cette conquête glorieuse donnée deux fois au monde par notre race.

Maimonide résuma dans son œuvre tous les progrès acquis par l'interprétation en Israël.

Maimonide donna d'abord les Commentaires de la Michna, puis dans un grand ouvrage talmudique intitulé *Michné Tora*, — répétition de la loi, — il refit le Talmud, écartant les discussions et donnant seulement les conclusions, — afin que la religion fût assise sur des bases certaines, et aussi afin de calmer l'esprit de discussion devenu trop minutieux en Israël depuis le Talmud.

Puis enfin dans le *Guide des égarés*, Maimonide donna l'interprétation des expressions de la Bible, et donna aussi l'explication rationnelle des Commandements de la Bible.

« *Si vous marchez avec moi dans la voie*

du hasard » (Lévitique, XXVI, 21) doit être entendu ainsi, — dit Maimonide :

« Si vous considérez comme un simple hasard ces malheurs que je fais fondre sur vous pour vous punir, j'augmenterai pour vous ce prétendu hasard en ce qu'il a de plus grave et de plus cruel, — comme il est dit (Lévitique, *ibid.*, v. 27 et 28) : « Et « si vous marchez avec moi dans la voie du « hasard, je marcherai avec vous dans la « voie du plus cruel hasard. »

« En effet, leur croyance que ce n'était là qu'un pur hasard devait avoir pour effet de les laisser sans retour persister dans leurs opinions pernicieuses et dans leurs actions impies, comme il est dit : *Tu les a frappés et il n'en ont point tremblé.* » (Jérémie, v. 3). Maimonide, *Guide des égarés*, t. III, p. 274 et 276.)

Maimonide réunissait à l'esprit le plus libre la science la plus profonde et le sentiment religieux le plus élevé.

« L'amour de Dieu est en raison de la perception, dit Maimonide. Ce n'est qu'à la suite de l'amour que peut venir ce culte sur lequel les docteurs ont appelé l'attention en disant : — « C'est le culte du cœur. »

« Celui-ci consiste à appliquer la pensée à l'objet principal de l'intellect et à se consacrer en lui autant qu'on le peut. » (Maimonide, t. III, *Guide des égarés*, p. 438.)

Cette recherche incessante de la connaissance de Dieu, cette recherche incessante de l'épuration du culte, — c'est l'hétérodoxie.

C'est pourquoi, il nous paraît permis de dire que l'hétérodoxie est orthodoxe en Israël.

« Un tribunal (synédrim) peut toujours annuler l'interprétation des synédrims qui l'ont précédé — et donner une interprétation nouvelle de la loi, -- car il est écrit : « Il « faut respecter l'opinion du tribunal de son « époque et lui obéir. » (Maimonide, *Lois sur les hérétiques*, ch. 2 ; — Jad'Hasaca, t. IV ; — Talmud Rosch-Ha-Shana, p. 25.)

Rabbi-Ba'hya-ben-Joseph de Saragosse. auteur des *Devoirs du cœur*, établit de cette manière qu'une des origines de la liberté d'interprétation se trouve dans les proverbes.

« — L'Écriture dit (Proverbes. 20, 5) :

« Le bon conseil dans le cœur de l'homme « est comme des eaux profondes, l'intelligent « sait les puiser de leur profondeur. » —

« Cela veut dire : « La sagesse est im- « plantée dans l'organisation naturelle de

« l'homme, dans ses facultés intellectuelles, « comme les eaux le sont dans les profondeurs « de la terre; et le penseur s'efforce à son- « der ces profondeurs des facultés de l'homme, « pour chercher la sagesse qui s'y trouve « cachée, pour la mettre au grand jour, et « pour la publier, ainsi qu'on le fait avec « les eaux qu'on tire des profondeurs de la « terre.

« Un jour je demandai à un de nos doc- « teurs ce qu'il pensait de cette interprétation « de la sagesse cachée dans les profondeurs « de l'âme humaine.

« En pareille chose, me répondit-il, — la « tradition remplace la réflexion.

« La tradition, lui répliquai-je ne convient « qu'à celui auquel manque le talent de ré- « fléchir et de se rendre compte de ce que la « tradition lui enseigne; — qu'à celui dont

« la raison est bornée, dont les facultés in-
« tellectuelles ne sont pas suffisamment déve-
« loppées, — ainsi que cela se rencontre
« chez les femmes, chez les enfants ou chez
« les hommes sans intelligence; mais celui
« dont les facultés intellectuelles sont assez
« développées pour se procurer des éclair-
« cissements profonds sur ce qu'il a reçu
« par la tradition et qui, par inertie, par
« paresse ou par frivolité est empêché d'em-
« ployer sa raison à la recherche de la vérité
« dans les choses divines, — celui-là est
« certainement condamnable et doit répondre
« plus tard de cette négligence.

« Ce n'est que par rapport aux comman-
« dements dont les raisons nous échappent,
« parce qu'ils sont fondés sur l'obéissance
« seule, que nous serions excusables de n'y
« point appliquer nos facultés intellectuelles.

« Dans ce cas comme dans tous ceux où

« nos forces intellectuelles ne sont pas suffi-
« santes pour apprécier la vérité, nous
« sommes excusables, parce qu'alors nous
« sommes pareils aux femmes et aux enfants,
« chez lesquels tout est seulement une af-
« faire *de croyance traditionnelle.*

« Mais si nous possédons la raison et
« l'intelligence, mais si nous sommes ca-
« pables de nous rendre compte des doctrines
« du prophète, ainsi que des traditions au
« sujet des principes de ces doctrines, de
« leurs causes intellectuelles et des sources
« morales de nos actions. — alors nous avons
« le devoir de nous servir de nos facultés
« *jusqu'à ce que les sujets nous deviennent*
« *clairs et qu'ils nous paraissent fondés au-*
« *tant par les raisons que par les traditions ;*
« *et si nous négligeons de le faire, nous né-*
« *gligeons ce que nous devons à notre Créa-*
« *teur. Béni soit-il.* »

Ces belles maximes sont restées enfouies dans le judaïsme pendant des siècles.

Entre le XII[e] et le XV[e] siècle, la Kabbale et sa bible le Zohar furent la dégénérescence mystique de l'interprétation.

Au XIII[e] siècle, Moïse de Coucy donna, d'après le Talmud, l'interprétation de chacun des six cent treize commandements de la Bible.

Au XIV[e] siècle, Rabbi Jacob de Tolède résuma de nouveau la Halacha[1] dans un ouvrage célèbre intitulé *les Tourims.*

— *Les Tourims* sont la fixation des lois, rites et usages émanés de la Michna, du Talmud, de Maimonide et de Moïse de Coucy.

1. Le Talmud contient une partie légiférante qui s'appelle la Halacha, et une partie légendaire qui s'appelle l'Haggada.

Puis Abravanel et l'école portugaise représentèrent dignement l'interprétation pendant le xv[e] siècle.

Les Tourims donnèrent lieu à des discussions qui nécessitèrent une nouvelle codification. *Les Tourims* furent ainsi les précurseurs du Shoul 'han Arouch.

Pendant le xvi[e] siècle, un rabbin de Saphet (Palestine), d'origine espagnole, Joseph Karo, rédigea le Shoul 'han Arouch.

Le Shoul'han Arouch est une nouvelle explication de la loi, — une interprétation exagérée de la loi, — une dernière codification de la loi.

Le Shoul 'han Arouch est le recueil des dissertations et des interprétations les plus célèbres recueillies oralement depuis le Talmud.

Le Shoul 'han Arouch fut adopté avec ferveur par les Israélites espagnols et portugais. — C'est encore aujourd'hui sur le Shoul 'han Arouch que s'appuie le parti orthodoxe en Israël.

Dans ce même siècle, — Moïse Iserles, — rabbin polonais, voulut, dans l'esprit qui avait déjà guidé Karo, aggraver encore la loi.

Son ouvrage intitulé : *Notes critiques sur le Karo* est connu sous le nom de : *le Rama*.

La plupart de ses dissertations reposent sur des pointes d'aiguilles ; la plupart de ses interprétations n'aboutissent, il est vrai, qu'à des minuties ; — mais elles témoignent toutes d'une agilité de pensée, d'une délicatesse et d'une profondeur de raisonnement qui forment la marque distinctive de la race juive. — Adopté avec ferveur par les Israélites polonais et allemands, pratiqué fidèlement

encore de nos jours, — le Rama et le Shoul 'han Arouch furent pour les populations du Nord — ce que fut le Shoul' han Arouch pour les populations du Midi, — c'est-à-dire la Bible même, — la parole de Dieu. —

Le Shoul 'han Arouch et le Rama représentèrent noblement le judaïsme de leur époque.

En présence d'une persécution impitoyable, il était bien d'affirmer sa foi avec frénésie.

Honneur donc aux rabbins illustres qui ont inspiré le Shoul 'han Arouch et le Rama! — Honneur surtout à ceux qui les ont pratiqués sans défaillance pendant des siècles!

Aujourd'hui l'œuvre du Shoul 'han Arouch et l'œuvre du Rama sont terminées.

Aujourd'hui le Shoul 'han Arouch et le

Rama s'opposent à la propagation du monothéisme et à la fraternité des races.

Aujourd'hui doit être entrepris de résumer de nouveau l'esprit de la Bible.

Une pensée nouvelle est apparue au milieu de notre race.

Faire entendre une fois de plus la voix d'Israël; — résumer les conquêtes de la science et de la philosophie; — les réunir au sentiment religieux le plus profond et le plus élevé; — inspirer une foi sensée; — organiser un culte raisonnable, — réunissant au respect de son origine et de ses traditions le respect des relations sociales, l'amour du progrès incessant et la recherche de toutes les moralisations; — constituer ainsi la religion moderne : — telle est la gloire rêvée en ce moment par Israël.

Éclairer ce qui nous entoure, — agiter la pensée humaine, — tels sont les moyens nobles de ce but noble.

Ce ne sont pas les hommes qui manquent à l'œuvre.

L'époque de Munk et de Græetz est fertile en grands docteurs, savants illustres, — religieux fervents et éclairés, — prêts à personnifier Israël, — et à faire sortir sa voix de leur âme.

Ce qui manque à notre époque, c'est la formation d'un synédrium.

Mais avec ou sans l'aide d'un synédrium, l'œuvre du Shoul 'han Arouch et du Rama doit être de nouveau entreprise, — le Shoul 'han Arouch et le Rama n'étant plus que des anachronismes. —

Dans un but purement chrétien les évangélistes essayèrent de prouver, par les prédictions de l'Ancien Testament, les miracles et les dogmes du Nouveau Testament.

Nous appuyons notre dire par un exemple célèbre.

Matthieu dit (1-22) : « Par là s'accom-
« plit ce que le Seigneur avait dit par le
« prophète : — 23. Une vierge sera enceinte
« et elle mettra au monde un fils, à qui l'on
« donnera le nom d'Emmanuel, ce qui si-
« gnifie Dieu avec nous. — 24. Quand Jo-
« seph fut éveillé, il fit ce que l'ange du Sei-
« gneur lui avait commandé, et prit Marie
« pour sa femme. — 25. Mais il ne la con-
« nut point, jusqu'à ce qu'elle eût mis au
« monde son fils premier-né, à qui il donna
« le nom de Jésus. »

Le prophète dont il s'agit, c'est Isaïe. La

prédiction se trouve dans le verset 14 du chapitre septième.

Voici à quelle occasion.

Le roi de Syrie et le roi d'Israël se sont ligués contre le roi A'Haz et vont envahir le royaume de Juda.

Le roi A'Haz, aussi lâche qu'impie, est sur le point de conclure un traité honteux avec le roi d'Assyrie, et peut-être de devenir son tributaire.

Le peuple se sent abandonné par son chef et se croit perdu.

« Et le cœur d'A'Haz et le cœur de son
« peuple furent agités comme les arbres de
« la forêt sont agités par le vent. » (Isaïe, — 7, — 2.)

Alors Isaïe se sacrifie afin de sauver son pays.

Appuyé sur le bras de son fils, — entouré d'une population frémissante, — il se place intrépidement sur le passage du roi A'Haz, et lui dit :

« L'Éternel m'envoie vers toi pour te rassurer, — sois tranquille, — ne crains rien, — ne t'alarme pas, — tu triompheras de tes ennemis, leurs projets ne s'accompliront pas. »

Mais le cœur d'A'Haz ne se rassurait pas.

« Demande en ta faveur un signe à l'Éternel ton Dieu, ajoute Isaïe, demande-le sur la terre ou dans les cieux, — l'Éternel te l'accordera. »

« Je ne demanderai rien à l'Éternel, » répond A'Haz, en pensant au roi d'Assyrie.

« Il ne te suffit donc pas de lasser la patience des hommes, dit alors Isaïe, et tu veux aussi lasser la patience de Dieu? »

« Eh bien, le Seigneur te donnera un signe » (sans que tu le demandes).

Verset 14. — « Voici, l'alma deviendra enceinte, — elle enfantera un fils et le nommera Emmanuel — (Dieu avec nous).

« Et avant que cet enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, — la chute des rois de Syrie et d'Israël sera consommée.

« Mais le jour viendra où les abeilles de l'Assyrie et les mouches de l'Égypte envahiront le royaume de Juda et le dévasteront.

« Car ce ne sont pas les Syriens et les

Samaritains qui sont à craindre, — ce sont les Assyriens et les Égyptiens. » —

Verset 14. « Voici, l'alma deviendra en-« ceinte — elle enfantera un fils et le nom-« mera Emmanuel (Dieu avec nous). »

Or le sens du mot *alma* n'est pas douteux. — Alma signifie : jeune femme nubile, — de même que son masculin *elem* signifie : jeune homme à qui pousse la barbe et qui commence à se sentir attiré par le sexe.

Alma se dit même d'une femme qui a eu commerce avec un homme.

Voyez Proverbes, 30, 19 :

« La trace de l'aigle au ciel, — le chemin du serpent sur le rocher, — le passage du vaisseau au milieu de la mer et la voie de l'homme près de la jeune femme (alma). »

Voyez aussi Cantique des cantiques (6-8).

Il s'agit du sérail de Salomon :

« Les reines sont soixante et quatre-vingts concubines, et les jeunes femmes (alamoth, pluriel d'alma) sans nombre. »

Les reines sont les filles des rois ses voisins, qu'il avait épousées, et à qui il donnait un train de reines. — Les femmes du second ordre, et qui sont nommées ici concubines, sont celles d'une moindre condition, et qu'il avait épousées avec moins de solennité. — Les jeunes femmes (alamoth) servaient le roi et la reine en qualité de musiciennes, de parfumeuses, de joueuses d'instruments à la manière des rois d'Orient.

Par la suite, Salomon a eu jusqu'à mille femmes. (Rois, II — 1, 2, 3.) — (Traduction de la Bible par Cahen.)

Il est donc prouvé par la Bible que le mot *alma* ne préjuge ni la virginité ni la non-virginité.

L'Alma était probablement présente à la prédiction d'Isaïe, qui eut lieu en présence du peuple ; en tout cas, l'alma était vivante.

La jeune femme dont il est question dans le quatorzième verset du septième chapitre d'Isaïe, — c'est la femme du prophète, — ainsi que le dit expressément le verset 3 du chapitre 8.

« Je m'étais approché de la prophétesse ;
« elle était devenue enceinte et avait enfanté
« un fils. »

Et le fils reçoit un nom qui a rapport à la situation du peuple.

« Jéhovah me dit : Appelle le Maher schelal, hasch baz — (hâte, butin, presse, pillage), car avant que l'enfant sache appeler : « Mon père, ma mère, » on aura emporté devant le roi d'Aschour la richesse de Damas et le butin de Shomrone. »

Peut-être serait-il préférable de n'accorder la valeur d'une interprétation qu'à ce qui s'appuye sur le texte ou le sens d'un passage quelconque de la Bible. Cependant lorsque l'interprétation a été admise, lorsqu'elle fait foi, — il n'est pas inutile d'en indiquer le peu de consistance.

Nous avons démontré que le texte et le sens de la Bible sont en désaccord formel avec l'interprétation de l'évangéliste.

Mais alors même qu'alma signifierait vierge ;

Alors même que la prophétesse ne serait pas désignée d'une manière certaine, comme celle qui doit donner le signe au roi A'Haz ;

Du moment que l'on admet que Dieu a voulu réellement donner un signe au roi A'Haz, il est extravagant de supposer que ce signe ne se soit réalisé que six cents ans après la mort du roi A'Haz.

Gésénius, qui n'admet pas l'interprétation de Matthieu, dit que, lors même qu'alma signifierait vierge, immaculée, le miracle ne résulterait toujours que de l'idée qu'elle est restée vierge même après la conception et la naissance d'un enfant; mais ce serait comme si l'on disait : les aveugles voient, les boiteux marchent, les uns en restant aveugles, et les autres en restant boiteux.

Quant au mot *illibata* ou son équivalent

(immaculée), il ne se trouve ni dans la version grecque des Septante, ni dans la version latine de la Vulgate. — Si donc *virgo illibata* se trouve quelque part, — il est permis de dire que *virgo* est une erreur, et il est permis d'ajouter qu'*illibata* est une interpolation.

Il nous a paru superflu d'argumenter sur le mot *voici*, — qui n'est pas aussi démonstratif en hébreu qu'en latin et en français.—

Ainsi que les Évangélistes, les Pères de l'Église voulurent aussi se servir de l'interprétation dans un but purement chrétien.

Non-seulement ils essayèrent maintes fois de prouver par les prédictions de l'Ancien Testament les miracles et les dogmes du Nouveau Testament, mais ils essayèrent aussi de trouver dans la Bible les indi-

cations des moindres événements de l'histoire ecclésiastique.

L'exemple suivant montre jusqu'à quel point peut s'égarer l'imagination lorsqu'elle se livre seule à de telles recherches et qu'elle ne s'appuye pas sur la raison. Il s'agit du verset du Cantique des cantiques :

« Ils m'ont rencontrée, les gardiens qui font le tour de la ville, ils m'ont frappée, blessée ; ils m'ont enlevé mon voile de dessus moi, les gardiens des murailles. » (Ch. v, v. 5.)

Suivant D. Calmet, qui s'appuie sur le témoignage des Pères, — ce verset est une figure des persécutions que l'Église a souffertes, dans la personne de ses confesseurs et de ses martyrs, de la part des persécuteurs,

des empereurs, des rois païens, des hérétiques, etc.

Léon, professeur en théologie dans l'Université de Salamanque, ayant eu une fâcheuse affaire au tribunal de l'inquisition, prétendit, dans son commentaire sur le Cantique des cantiques, imprimé en 1589, que l'épouse parle dans ce verset — *en la personne des bons chrétiens persécutés par les puissances ecclésiastiques.* — Voyez Bayle, art. *Léon* (Aloisio ou Louis de).

Suivant la paraphrase chaldaïque, l'épouse c'est la congrégation d'Israël qui dit : « Les Chaldéens qui gardent les chemins et qui ont mis le siége tout autour de Jérusalem m'ont rencontrée ; ils ont passé au fil de l'épée une partie de mon peuple et ils ont emmené l'autre en exil ; ils ont enlevé le royal diadème qui était sur la tête de Sédécias,

roi de Juda; ils l'ont conduit à Antioche, et le peuple de Babel, qui opprima la ville et qui garde les murailles, lui a crevé les yeux. »

Ces sortes d'interprétations étaient aussi diverses que les imaginations qui les enfantaient; une foi robuste en était la cause et l'effet, et dès que la foi n'existait pas, l'interprétation n'existait plus.

« Que dire à des interprètes de cette sorte, qui ne voient dans le texte de l'Écriture que ce qu'il leur plaît d'y trouver? N'est-ce point comme s'ils supprimaient la Bible pour en fabriquer une autre de leur façon? » (Spinosa, *Traité theologico-politico*, ch. 8.)

Le sceptre de l'interprétation fut tenu par Spinosa pendant le XVIIe siècle.

Spinosa fut l'étoile du matin de l'école critique scientifique moderne.

Doué d'une intelligence exceptionnelle, — absolument dépourvu du sentiment religieux déiste, — Spinosa fut le créateur du panthéisme, — sorte d'athéisme qui réunit encore aujourd'hui tous ceux qui sont éloignés de l'idée juste de Dieu.

Enfin au XVIIIe siècle les œuvres vigoureuses et sensées de l'illustre Mendelshon indiquèrent au judaïsme le droit chemin du progrès.

Mendelshon fut l'étoile du matin du judaïsme moderne.

Mendelshon fut aussi l'apôtre de l'idée de la fraternité des races ;

Idée dont la Genèse fut le révélateur en donnant au genre humain une origine unitaire;

Et aussi parce que l'Éternel, parlant à Abraham, lui dit : « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » (Genèse, XII, 3.)

Ainsi l'interprétation, quoique sous le joug de l'Église triomphante et persécutrice, trouva en Israël des génies de premier ordre, et, grâce à ces grands docteurs, le spiritualisme de l'homme grandit encore, alors que tout n'était que matière autour de lui.

Enfin la liberté d'examen et la liberté de conscience délivrèrent, de nos jours, l'interprétation.

Le malheur avait fécondé, transformé la

noble captive; — elle avait abandonné la théologie révélée pour la théologie naturelle; — elle avait acquis toutes les formes de l'exégèse, — elle possédait les qualités opposées, — l'enthousiasme et le bon sens, — l'érudition et la poésie, — la force et la douceur; — elle s'était assimilé la science et la philosophie des religions; — ses yeux s'étaient, dans les ténèbres, ouverts à la lumière.

Et dès qu'elle aperçut ses deux libératrices, elle tressaillit, puis, déployant aussitôt ses ailes majestueuses, elle leur montra du doigt les cieux entr'ouverts et la religion moderne prête à s'en échapper.

HUITIÈME

AUX SABIENS

« On entend par le mot *Sabiens* tous les « peuples païens en général. —

« Religion des Sabiens signifie la même « chose que paganisme. —

« Les cultes des Sabiens étaient pour la « plupart basés sur l'astrolâtrie et sur l'ido- « lâtrie. . .

« Noé était un objet de réprobation pour

« tous les Sabiens, qui disent qu'il n'adora
« jamais aucune idole.

« Ils disent aussi qu'il fut frappé et incar-
« céré parce qu'il se vouait au culte de Dieu[1].

« Abraham fut élevé dans la religion des
« Sabiens, qui croient qu'il n'y a pas d'autre
« Dieu que les astres. S'étant mis en opposi-
« tion avec tout le monde en soutenant qu'il
« existe un efficient de l'univers autre que le
« soleil, on allégua contre lui divers argu-
« ments et on lui cita entre autres preuves l'ac-
« tion manifeste et évidente que le soleil
« exerce sur l'univers. « Vous avez raison,
« leur répondit Abraham : il est comme la
« cognée dans la main du charpentier. »

« On rapporte ensuite quelques-uns de ses
« arguments contre eux, et à la fin du récit

1. Munck, traduction du *Guide des égarés*, de Maimonide, t. III, p. 217.

« on raconte que le roi fit emprisonner notre « père Abraham et que celui-ci, même en « prison, persista à combattre leurs opinions.

« Enfin le roi, craignant qu'Abraham ne « nuisît à son gouvernement et ne détournât « les gens de leurs croyances religieuses, « l'exila en Syrie, après avoir confisqué tous « ses biens. » (*Agriculture nabatéenne de Kothami,* traduite par Ibn. Wa'hschiyya.)

Ces citations sont extraites de la fidèle et élégante traduction du *Guide des égarés* de Maimonide, par M. Munck.

Celui qui a planté l'oreille n'entendrait-il pas, celui qui a formé l'œil ne verrait-il pas?
Psaume XCIV, 9.

Sabiens mes frères,

Quand vous parlez de vous, ce qui vous arrive souvent, vous dites que vous êtes les

fils de Voltaire, les enfants de 89 et les représentants du XIXe siècle. — Vous assurez que la civilisation sort de vos flancs, — que les préjugés s'enfuient à votre approche et que vous résumez en vous le progrès.

Mais en réalité, mes frères, vous êtes toujours les amants de la force, les descendants des Sabiens, et les enfants du moyen âge.

Est-ce à dire que nul progrès n'ait jailli de vos œuvres? — Non certainement.

Les arts, l'industrie, la science, ont fait par vous des pas considérables, — et enfin c'est du milieu de votre génération que s'est réellement accompli le succès philosophique de l'idée de la Bible, et c'est seulement aujourd'hui que sur dix hommes intelligents ou instruits, neuf sont monothéistes.

Il est vrai d'ajouter que c'est presqu'à

votre insu que s'est accomplie la généralisation de cette vérité, et que si c'est en vous qu'elle est éclose, ce n'est pas vous qui l'avez couvée.

Il est aussi vrai d'ajouter que ces merveilles de la science et de l'industrie ne sont issues que de vos soucis matériels, — et que vous ne vous êtes jamais laissé troubler par aucun souci spirituel, — aucun souci de l'épuration de vos cultes, — aucun souci de l'extirpation de vos idolâtries.

Idolâtries nombreuses, cependant, mes frères, idolâtries pratiquées par chacune des classes de votre société, — idolâtries dont nul de vous n'est absolument exempt.

Et puisque les églises ainsi que les synagogues sont muettes à leur endroit, puisqu'il n'est pas un chef religieux qui vous fasse

publiquement honte de ce que vous faites, honte de ce que vous ne faites pas, j'entreprends cette tâche afin que vous ayez au moins conscience de votre faiblesse.

Le culte des objets inanimés, le fétichisme, est un culte bien extravagant, n'est-il pas vrai? mes frères; eh bien, il n'est pas de jour que vous ne le pratiquiez, de la manière la moins réfléchie.

La vue d'une glace brisée fait frémir celui-là même qui se réjouit à l'aspect d'un verre cassé.

Les fourchettes en croix, le sel renversé, désolent celui-là même qui se réjouit à l'aspect du poivre répandu sur une table.

Les amulettes, les pièces d'or trouées, — les fétiches, — remplissent vos âmes d'une

conviction que nul insuccès n'ébranle et que tout hasard confirme.

Vous pratiquez le culte du nombre treize et le culte du vendredi,

Le culte des mots et le culte des gestes,

Le culte des somnambules et le culte des magnétiseurs,

Le culte des jettatores et le culte des médiums.

Et enfin, non contents de ces nombreuses idolâtries, vous avez ajouté au culte des esprits, ou des démons, toujours en honneur chez vous, — le culte des tables de bois. —

Et chaque jour, vos usages, vos mœurs, vos idées s'imprègnent de telles idolâtries.

Vous ne les nommez pas idolâtries, — vous les appelez préjugés, superstitions, hérésies. —

Vous vous flattez, mes frères, et quoique cette flatterie n'ait rien d'excessif, — vous vous flattez, — et vous vous tenez ainsi éloignés de l'idée juste de Dieu.

Au lieu d'écouter la voix de Dieu qui parle en vous, — vous écoutez la voix des médiums et des tables de bois.

Au lieu de craindre Dieu, — vous redoutez le nombre treize.

Au lieu d'éviter le mal, — vous évitez d'entreprendre une affaire ou une relation un vendredi.

Hélas ! mes frères, la pensée habituelle de Dieu s'accommode mal avec la pensée habi-

tuelle des fourchettes en croix et des salières renversées; et celui qui croit à la vertu d'une amulette ne croit pas à la vertu de la vertu.

Et celui qui croit au pouvoir d'une étoile, d'un songe ou d'un jeu de cartes, ne croit pas à la toute-puissance de Dieu.

Soyez donc sincères, mes frères, et que chacun de vous reconnaisse d'abord qu'il est un idolâtre, vivant au milieu d'un monde d'idolâtres, — et ensuite qu'il essaye de dégager son âme.

Ce n'est pas tout, mes frères, des restes d'idolâtries subsistent encore dans chacun de vos cultes et je vais résolûment les désigner.

Israélites,

Les formes de votre culte n'ont jamais eu pour but que l'enseignement du monothéisme,

L'enseignement en Israël, d'abord, — puis ensuite hors Israël.

Méconnaissant cette vérité, préférant le moyen au but, préférant les formes de votre culte à la propagation du monothéisme, vous tardez à réformer ce que le temps et les événements ont rendu inutile ou nuisible. Vous tardez à accomplir ce que le temps, la science et la raison humaine ont définitivement consacré, — vous ne pouvez vous déterminer enfin à l'épuration de votre culte.

Donc, israélites, ce n'est plus Dieu qui est l'objet de votre culte, c'est la forme de votre culte;

Et c'est ici surtout qu'il convient de vous faire entendre de nouveau la grande voix de Maimonide :

« La religion, la loi divine est éternelle; mais sa forme, le culte, est essentiellement variable.

« Adorer cette forme, c'est encore de l'idolâtrie.

« Des paroles, des cérémonies, des jours, peuvent en devenir l'objet aussi bien que des images sculptées. »

Ainsi, mes frères, en persistant dans cette voie, — vous êtes à la fois idolâtres et infidèles à l'enseignement du monothéisme.

Et cependant, matin et soir, vous répétez fidèlement le shema. (Deutéronone, 6, 4.)

Le shema n'est-il pas l'enseignement du monothéisme, à toute heure, en tout lieu?

Ainsi commence le shema :

« Écoute, Israël : l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est un. —

« Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes facultés.

« Et que les paroles que je t'ordonne aujourd'hui soient sur ton cœur. —

« Tu les inculqueras à tes enfants, et tu t'en entretiendras étant assis dans ta maison, marchant sur la route, à ton coucher et à ton lever.

« Tu les lieras en signe sur tes mains, et ils seront des fronteaux entre tes yeux.

« Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes. » —

Ainsi, toujours et partout, l'enseignement

du monothéisme est votre premier devoir. —

Mais, hélas! votre col est encore roide et votre nuque encore endurcie.

Hélas! non-seulement vos poteaux ni vos fronteaux n'attestent votre monothéisme.

— Mais encore vous négligez de vous parer en toute occasion des noms de Juif et d'Israël si dignement portés jusqu'à vous;

Et c'est à peine si vous vous souvenez que votre nom de Juif vient de Jehouda, — et signifie : louer Dieu; —

A peine si vous vous souvenez que votre nom — Israël — signifie : — *Jouteur divin*, c'est-à-dire ayant mesuré ses forces avec l'idée de Dieu, — ayant lutté avec la connaissance de Dieu.

Ainsi la nation d'Israël étant une nation de justes, et l'enseignement de Dieu étant la plus parfaite des louanges, — les Juifs doivent enseigner la connaissance du Dieu un par chacune des actions de leur vie.

— Et s'il est encore quelque extravagant qui, méconnaissant votre noblesse religieuse, vous appelle juif, — *louant Dieu,* — afin de vous humilier, — vous devez rougir, mes frères, rougir à l'instant de son ignorance profonde et essayer doucement de l'éclairer.

Hâtez-vous donc, mes frères, de faire retentir de nouveau dans le monde la grande voix d'Israël.

Ne soyez pas plus longtemps infidèles à votre passé, indifférents à votre avenir; — spiritualisme oblige.

Catholiques, mes frères,

Non-seulement vous êtes des idolâtres, mais vous êtes aussi des païens.

Vous êtes des païens, parce que, en dépit des lois les plus élémentaires, vous enseignez que trois fois un font un.

Et comme il vous est impossible de trouver une démonstration ou un raisonnement à l'appui de cette thèse, vous ne craignez pas d'interdire à la pensée humaine toute explication de votre dogme, — de déclarer qu'il n'est appréciable que par la foi, — et de traiter d'impies tous ceux qui ne croient pas parce que c'est absurde. — *Credo quia absurdum.*

Vous êtes des païens, parce qu'une religion dont les preuves ne sont point à la portée de tous les hommes raisonnables ne peut

être la religion établie de Dieu pour les simples et les ignorants.

Vous êtes des païens, parce que, non contents d'avoir obscurci sur terre l'idée de Dieu un, — vous avez aussi imaginé une foule de dieux et de demi-dieux que vous avez appelés des saints ou des intermédiaires, mais qui, en réalité, auprès de vos populations ferventes, sont devenus des dieux personnels à chacun.

En sorte que chacun a le sien, ne s'occupant que de celui qui porte son nom, en un mot le Dieu égoïste.

Afin que votre calendrier soit complet, vous en avez institué un par jour, — et comme chacun de vous porte plusieurs noms, chacun de vous croit avoir trois ou

quatre demi-dieux chargés d'écouter ses prières et de les faire agréer par Dieu.

Si bien que vous n'invoquez plus le saint nom de Dieu, — mais le saint nom de votre saint.

Vous êtes aussi des païens parce que votre culte est matériel, — qu'il agit sur les sens, en place d'agir sur l'esprit, et que vos cathédrales sont remplies d'images sculptées et de tableaux menteurs.

Encore si vos demi-dieux étaient pareils à ceux de la Grèce ; — si la beauté de leur forme remplaçait l'inconséquence de leurs actions ; — si la poésie de leurs mystères remplaçait les écarts de leur raisonnement !

Mais non, — vos demi-dieux sont laids, mal bâtis, mis comme de pauvres diables,

et si vous en rencontriez un en chair et en os au fond d'un bois, vous seriez pénétrés de crainte, et vous vous hâteriez de vous enfuir.

Qu'importe? me répondrez-vous peut-être; la religion, c'est la morale, — et notre morale est tellement vraie, tellement admirable, que c'est Dieu lui-même de qui nous la tenons.

Cette réponse est aussi digne que juste, mes frères; toutefois il vous siérait de reconnaître que cette morale descend des Juifs, qu'elle est apparue au monde dans le décalogue de Moïse et que, grâce à la liberté d'interprétation, elle a successivement été développée par tous les précurseurs de Jésus, — par les prophètes, par les Psaumes, — par Hillel.

Et il vous siérait aussi de reconnaître que.

lorsque vous avez remplacé la liberté d'interprétation par le *Non possumus*, vous avez enrayé le spiritualisme de l'homme et empêché tout avancement de morale.

Je prends Dieu à témoin de l'esprit fraternel avec lequel je vous exhorte à l'épuration de votre culte. Mes frères, faites un effort, pour Dieu, faites un effort.

Mes frères mahométans,

L'épuration de votre culte est aussi nécessaire au salut de votre nation qu'au salut de vos âmes.

L'immobilité de vos formes de culte enchaîne les nobles qualités de votre race, s'oppose au développement de vos facultés et vous rend inutiles à toute civilisation.

Dans le spiritualisme, quiconque n'avance pas recule.

Cherchez, appelez, facilitez la venue des réformateurs pieux et dévoués. — C'est par eux que la lumière se fera en vous, par eux que vos générations éviteront les malheurs nécessaires à l'amélioration des endurcis. —

Quant à vous, — mes frères protestants, — vous êtes l'inconséquence même.

Vous avez brisé vos fers, et vous n'avez pas marché.

Vous avez su vaincre, et vous n'avez pas su profiter de la victoire.

Vous avez commencé l'épuration de votre culte, et vous vous êtes arrêtés,

Ne vous apercevant pas que ce que vous

aviez réformé faisait davantage ressortir la faiblesse de ce que vous n'aviez pas réformé.

En avant donc, et n'oubliez plus que vous vous appelez la réforme. —

Et maintenant, mes frères de toutes les religions, qu'une noble émulation vous inspire.

Les idées fausses vous ont divisés, les idées justes vous réuniront.

Les idées fausses vous ont inspiré l'orgueil et la violence, à ce point que vous avez égorgé votre frère lorsqu'il adorait Dieu autrement que vous et que vous vous imaginiez, par cet assassinat, être agréable à Dieu, — acquérir le ciel — et le faire acquérir à votre victime.

Les idées justes vous donneront une connaissance différente de la toute bonté de Dieu, — mes frères ; —

Et vous saurez alors que sa pensée habituelle est le véritable flambeau de l'existence.

Et vous saurez alors que la fraternité est une prière et que c'est la plus agréable de toutes celles que l'homme adresse à Dieu.

Et vous saurez aussi que la *moralisation de l'homme* est le plus grand devoir imposé à l'homme.

L'épuration générale de chacun de vos cultes est le chemin de cette moralisation.

Quelle est la fille bénie qui donnera l'exemple ?

Fais entendre de nouveau ta voix, fille éprouvée, fille captive, fille calomniée, ô fille juive.

Après avoir renversé le culte des faux

dieux, renverse le faux culte rendu à Dieu;

Enseigne le culte du cœur, le culte du droit, du juste, de l'équitable;

Enseigne que le chemin de la bonne vie se trouve dans la modération et non dans l'abstinence;

Enseigne que Dieu est présent dans la conscience de l'homme ;

Enseigne que c'est le dedans, c'est l'âme seule qui importe ;

Enseigne que l'instrument et le chemin du bonheur, le *vrai bien*, — sont la douceur, l'esprit de paix et d'endurance ;

Enseigne que celui qui se venge se déshonore, et que celui qui pardonne s'honore ;

Enseigne que tous les maux causés par les hommes à eux-mêmes ou aux autres découlent d'une *privation*, c'est-à-dire de l'ignorance, qui est la privation de la science ;

Enseigne que c'est sur cette terre, et par l'accomplissement des devoirs naturels, que se trouve le chemin du royaume des cieux.

Fais ton œuvre, fille juive, le temps fera aussi de nouveau son œuvre, et l'humanité arrivera ainsi à des rivages qui ne peuvent être entrevus ni par les yeux, ni par la pensée de l'homme.

FIN DE LA HUITIÈME AUX SABIENS
ET DES TROIS FILLES DE LA BIBLE.

ŒUVRES DIVERSES

N° 1.

LA FUSION DES RITES.

MESSIEURS LES COMMISSAIRES DE LA FUSION.

Messieurs,

Avant de modifier quoi que ce soit aux formes de notre culte, une question, une grande question, doit vous être présentée.

La divinité de Jésus peut-elle résister à la lumière que notre époque a fait jaillir sur elle?

Si cette divinité devait conserver son pres-

tige, si l'unité de Dieu, la divinité de Jésus, la Sainte-Trinité et l'adoration de la Vierge peuvent encore être réunies dans un même culte sans que la raison humaine se trouve offensée, si l'heure n'est pas venue, gardons-nous, Messieurs, de l'esprit de modification et de réforme, soyons patients, résignés, et remettons intact le culte de nos pères à la génération qui aura la gloire de faire triompher l'idée religieuse juste, du Dieu unique.

Mais, Messieurs, si cette divinité de Jésus est dès aujourd'hui abandonnée intérieurement par les civilisés de chaque confession chrétienne;

Si, dès l'année prochaine, on peut prévoir que quelques confessions protestantes doivent officiellement l'abandonner;

Si la religion catholique est ainsi, grâce à son *Non possumus,* appelée à créer autour d'elle une vaste solitude,

Il ne vous restera qu'à examiner si le

mouvement religieux actuel nous porte enfin, d'une manière décisive, vers le monothéisme pur, appuyé sur un rationalisme élevé.

S'il en est ainsi, Messieurs, et c'est ma conviction profonde, le moment de l'action israélite est arrivé, l'heure est venue.

Effectivement il n'est douteux pour personne que nous sommes les représentants du monothéisme pur et du rationalisme élevé.

Nous sommes, hélas! à la fois les prêtres et les victimes de cette idée.

C'est donc à nous qu'appartient l'honneur de prendre la tête du mouvement, à nous qu'appartient la gloire de donner l'exemple du sacrifice afin de faire triompher l'idée.

Ce n'est que pour l'accomplissement de cette mission que notre voix, étouffée depuis tant de siècles, doit de nouveau se faire entendre.

C'est notre devoir : l'abandonner, c'est déserter, et la punition qui nous serait alors

réservée serait d'assister à l'établissement de la religion de nos pères sous un nom autre que le leur.

C'est par nos mains que notre nation se trouverait déshéritée de cette gloire, et c'est notre voix qui, par son silence, proclamerait la déchéance de notre race.

Quel est, Messieurs, l'Israélite digne de ce nom, que cette seule pensée ne fait pas rougir de honte?

Veuillez donc, Messieurs, puisque nos devoirs sont autres, suivant la manière dont cette question sera résolue par vous, veuillez la poser franchement et y répondre, chacun d'après votre conscience.

1° Croyons-nous à l'abandon prochain de la divinité de Jésus?

2° Le monothéisme appuyé sur le rationalisme est-il le principe victorieux de la religion définitive que réclame la société moderne?

3° Notre mission n'est-elle pas de repré-

senter ce grand principe et de le faire triompher au milieu des nations chez lesquelles nous avons été dispersés ?

Si nous sommes d'accord sur ces bases, alors, — alors seulement, avisons aux devoirs que nous impose cette situation *à nulle autre pareille.*

Peut-être sera-t-il allégué :

PREMIÈREMENT.

Qu'il est inutile d'élargir la question, et que la fusion des rites portugais et allemand doit être seule discutée par vous.

SECONDEMENT.

Que peut-être se déciderait-on à quelques réformes si l'on pouvait être sûr d'obtenir en échange le triomphe du monothéisme et, par conséquent, de l'idée juive.

Mais qu'il n'est pas certain que vous soyez immédiatement suivis par la génération ac-

tuelle et que vous auriez alors abandonné vainement les coutumes de vos pères.

TROISIÈMEMENT.

Que, s'il existe *en fait* une religion rationnelle et philosophique pour les gens instruits, il est nécessaire de maintenir pour les masses une religion officielle appuyée sur la superstition, la foi et l'obscurité.

Que cette situation existe depuis près d'un demi-siècle et qu'elle peut encore se continuer de longues années.

QUATRIÈMEMENT.

Qu'alors même que la génération nouvelle emprunte les bases de notre religion,

Les préjugés, les mensonges accrédités contre nous depuis des siècles, peuvent l'engager à établir, en dehors de nous, une religion nouvelle sous le nom générique de monothéisme.

CINQUIÈMEMENT.

Que vous avez été nommés pour administrer, conserver, et non pour détruire en partie la religion de nos pères.

SIXIÈMEMENT.

Et que d'ailleurs vous ne vous croyez pas le droit de transgresser la loi, — et encore moins le droit de conseiller à vos frères de la transgresser.

A cela nous répondrons, premièrement :

Pourquoi ne pas examiner la question au point de vue élevé?

Pourquoi ne pas approfondir notre situation actuelle?

Nous sommes tout à fait en famille; — notre discussion n'est ni officielle, ni publique.

Il n'en sera d'ailleurs que ce que vous déciderez.

— Où donc est le danger?

— Pourquoi fuir la lumière?

— Pourquoi refuser même d'entendre des frères convaincus et dégagés de tout intérêt autre que la gloire et l'honneur israélites d'accord avec l'avancement de l'humanité?

Nous répondrons, secondement :

Avant d'agir, vous demandez la certitude du succès ; — mais alors, jamais vous n'agirez.

Si c'est à nous qu'appartient l'honneur de donner le signal et de prendre la tête du mouvement, c'est donc à nous de ne pas nous laisser précéder.

Apprécions profondément la situation ; — et, au risque de ne pas être immédiatement suivis, portons-nous en avant aujourd'hui même, — demain il serait trop tard ; — en vain voudrions-nous imiter ceux qui auront donné l'exemple, nous serions un écho au lieu d'être une voix, et nous succomberions alors à l'étendue de nos regrets.

Nous répondrons, troisièmement :

Que les gens instruits savent qu'ils ne peuvent sans danger social se passer plus longtemps de formes moralisantes de culte.

Et que, les masses n'acceptant plus l'infériorité religieuse qui leur a été faite, — c'est désormais par la vérité et par la raison que la démocratie croissante nous ordonne de les diriger.

Nous répondrons, quatrièmement :

Que le monde est trop éclairé pour se contenter des formes de culte des religions existantes.

Et qu'il est aussi trop éclairé pour supporter l'établissement d'une religion nouvelle,— les masses ne pouvant se passionner pour une religion sans miracles et sans prophètes.

Que le malaise s'accroît incessamment entre ces deux impossibilités.

Et que le moment est proche où la philosophie, en se concentrant, comprendra la né-

cessité d'asseoir le mouvement religieux sur une religion déjà existante.

Laquelle, en se réformant, en s'accomplissant, deviendra la religion définitive de la société moderne.

Que la religion israélite est merveilleusement adaptée aux nécessités de cette position.

Puisqu'elle n'a aucun dogme à abandonner.

Puisque le rationalisme est inscrit en toutes lettres dans le Deutéronome.

Puisque monothéisme et israélitisme sont synonymes.

Et puisque notre mission nous fait un devoir de nous y prêter.

Nous répondrons, cinquièmement :

Que réformer, améliorer, a toujours été le contraire de détruire, — et que c'est précisément parce que le pouvoir est entre vos mains que vous deviendriez coupables si, vous

renfermant dans la *lettre*, — vous refusiez de lui donner cette vie nouvelle.

Nous répondrons à la sixième observation par une note émanée de M. Munck. — Cette note se trouve dans sa belle traduction du *Guide des égarés* de Maïmonide (Introduction, page 25) :

« On sait que les rabbins prêtent au verset
« 126 du psaume 119 le sens que voici :

« Lorsque c'est le moment d'agir pour
« Dieu, il est même permis de transgresser
« la loi.

« C'est-à-dire, on peut se permettre de
« violer quelques préceptes secondaires lors-
« qu'il s'agit de consolider l'édifice religieux
« en général. »

N° 2.

ESSAI SUR LE CODE MORAL.

> Le fils de Azaï disait : Fuyez le péché, car une bonne œuvre en attire une autre, et un crime vous conduit à un autre crime. La récompense du bienfait est le bienfait même, et la punition du péché est le péché même. (Pirke Aboth.)
>
> La secte juive des Sadducéens enseignait que l'homme est la seule cause de son adversité ou de sa prospérité, selon qu'il agit mal ou bien.

Au fond de toute loi naturelle se trouve un enseignement, une *clef de la vie.*

Peut-être cette clef est-elle la récompense accordée par Dieu à celui qui observe comme il convient son œuvre.

Une de ces lois naturelles ne se rencontre que dans les livres d'un accès difficile, — et ce n'est que dans un âge avancé qu'elle peut

être trouvée en soi-même et appréciée suffisamment.

Cette loi renferme une pensée morale d'une grande valeur. — Le code moral serait destiné à la mettre en lumière, à la vulgariser.

Voilà cette loi : « Les actions sont des semences. »

— Toute faute trouve sa punition dans la faute même.

Toute punition est le fruit ou la conséquence d'une faute.

La recherche et la définition de cette loi, faite d'une manière concise, — saisissante, — son application faite sur le modèle du *Code pénal*, constituerait peut-être un élément d'amélioration humaine et de civilisation plus avancée.

Cette œuvre ne peut être qu'une œuvre collective.

Elle exige la réunion du philosophe, du prêtre, du magistrat et du médecin.

Nous ne pouvons en donner ici qu'un insuffisant aperçu.

Le *Code moral* commencerait par rechercher les déductions logiques, naturelles et pour ainsi dire *fatales* qui gouvernent l'humanité.

Dieu, nous ayant donné le libre arbitre, a voulu que celui qui ne s'en sert pas pour résister à la matière et à ses passions, fùt conduit de degré en degré jusqu'à l'abaissement, jusqu'à l'avilissement le plus complet.

Cette loi est ainsi la glorification et l'espoir de celui qui a su dompter ses entraînements.

Le code moral affirme que celui qui se laisse entraîner à l'exercice, à l'habitude de tel vice, — ce vice entraînant telle conséquence, — est, en fait, condamné à subir telle punition, conséquence de ce vice.

Cette condamnation, faite d'avance et ce-

pendant toujours confirmée par l'événement, — cette condamnation, dont chacun trouverait autour de lui l'application dont il pourrait profiter et faire profiter les siens, — cette condamnation ne pourrait manquer d'exercer une influence bienfaisante sur l'avenir de notre société.

Donc, procès serait fait à chaque vice. —

Réquisitoire serait dressé contre lui.

Ces réquisitoires seraient donnés chaque année en sujet de concours dans les colléges.

Chaque étape de la route d'un vice serait indiquée.

Condamnation serait prononcée progressivement contre celui qui s'y laisse entraîner.

Exemple :

— Après avoir défini scientifiquement les désordres occasionnés sur le physique et sur le moral par l'ivrognerie,

Conclure que celui qui s'adonne à l'ivro-

gnerie perd la raison et devient incapable de travail.

Donc, — il est *en fait* — condamné à perdre la raison et à devenir incapable de travail.

Ayant perdu la raison, il commettra certainement des actes nuisibles à sa considération, à sa fortune, à son honneur.

Donc, — il est condamné, — en fait, — à commettre des actes nuisibles à sa considération, à sa fortune, à son honneur.

Ayant perdu l'habitude du travail, il tombera certainement dans la misère et causera le désespoir et la détresse de ce qui l'entoure.

Donc, — en fait, — il y est condamné.

Étant tombé dans la misère, il sera livré à une fureur hébétée et farouche qui le conduira au vol d'abord, et à tous les crimes qui en sont la conséquence.

Donc, s'il ne s'arrête dans cette route, —

elle le mènera infailliblement de l'ivrognerie à la dégradation, — à la misère et au vol.

Il est indispensable de faire ressortir que cette condamnation est émanée de la volonté de Dieu, puisque, devenant la conséquence même de la faute, — elle est incontestablement la loi naturelle donnée par Dieu, — c'est-à-dire la volonté de Dieu faite œuvre.

Effectivement, il ne peut venir à la pensée de personne que l'on naît malhonnête homme. — On le devient, — en s'y laissant entraîner.

Et ainsi de suite des autres passions, — des autres vices, — des autres crimes.

Le *Code moral*, imprimé en gros caractères, devrait être répandu dans chaque chaumière. — C'est sur lui que l'enfant apprendrait à lire. — L'instruction primaire devrait y puiser ses exemples et une partie de ses leçons.

Le *Code moral*, entre les mains du père de

famille, du chef religieux, de l'instituteur, du chef d'atelier, serait une arme puissante pour le bien, et serait aussi une arme puissante contre le mal.

Nous savons parfaitement que tous les hommes ne seront pas corrigés par le *Code moral*, et qu'il y aura toujours des femmes perdues et des mauvais sujets. — Nous connaissons cette loi de la — lutte — voulue par Dieu pour que l'homme soit tenu en éveil et pour que de cette lutte salutaire ressorte le mérite ou le non-mérite de son âme.

Mais le mal, sans disparaître de la terre, peut diminuer d'intensité. — Sa proportion, supposée de un à dix, peut facilement descendre de un à vingt,

Et la décadence morale faire place à la rénovation.

N° 3.

CONCOURS LITTÉRAIRE.

RAPPORT

DE

M. HIPPOLYTE RODRIGUES

Secrétaire perpétuel

DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE-LITTÉRAIRE ISRAÉLITE.

MESSIEURS LES PRÉSIDENTS,

Il a été fondé par un anonyme un prix de 500 francs en faveur du Mémoire qui réfuterait le plus efficacement les préjugés basés sur une ignorance grossière de notre spiritualisme et de nos mœurs.

Le donateur, ayant pensé que le jugement de ce concours entrait dans les attributions de la Société scientifique, vous a fait deman-

der, par l'entremise du Directeur des *Archives israélites*, si vous consentiez à vous charger de cette mission.

Sur votre acceptation, il nous a été remis deux Mémoires sur lesquels j'ai l'honneur de vous présenter le rapport suivant.

Le Mémoire n° 1 porte pour épigraphe la belle pensée de M. Havet : « C'est un grand peuple, celui qui souffre perpétuellement l'oppression sans jamais l'accepter; la nature humaine s'élève à souffrir ainsi. »

Ce Mémoire remarquable est divisé en trois parties.

La première traite des préjugés contre les croyances israélites;

La seconde, des préjugés contre la morale israélite.

Ces deux intéressantes parties témoignent chez leur auteur d'une connaissance parfaite de nos livres sacrés et d'un grand sentiment de notre spiritualisme.

De nombreuses et intelligentes citations réduisent à néant les allégations répandnes contre nos croyances, et forment un mode facile et clair d'enseignement, qui pourrait peut-être par la suite être employé avec succès, afin de faire parvenir les vérités élémentaires jusque dans les plus humbles demeures de nos frères.

Une publication à 25 centimes dans le genre de la Bibliothèque utile, — publication très-choisie et très-restreinte, — nous paraîtrait destinée à venir en aide au but poursuivi par le donateur anonyme; — un volume de citations y trouverait certainement sa place, — et il serait à souhaiter que cette œuvre fût confiée à l'auteur du Mémoire n° 1.

En attendant la réalisation plus ou moins prochaine de cette pensée, le Directeur des *Archives israélites* ne négligera probablement pas de donner un nouvel attrait à son inté-

ressante feuille, en publiant les deux premières parties de ce Mémoire, divisées en chapitres distincts.

La troisième partie de ce Mémoire n° 1 traite des préjugés relatifs aux mœurs et habitudes des Israélites.

Cette partie, quoique rédigée avec talent et raisonnée avec soin, ne nous a pas paru sans inconvénient pour les intérêts qu'elle veut servir.

Réfuter sérieusement certains préjugés, n'est-ce pas leur donner un corps qui leur manque?

Est-il utile d'entrer dans une discussion approfondie, afin de prouver ce qui n'a pas besoin de preuves?

A quoi sert de rechercher l'opinion des jurisconsultes célèbres, s'il ne s'agit que de se défendre contre l'accusation d'avoir dérobé les tours de Notre-Dame?

Ne suffit-il pas de sourire et de montrer

du doigt les tours de Notre-Dame à leur place?

Mais alors, dira-t-on peut-être, les cruelles ignorances des siècles passés ne s'éteindront jamais.

Qu'il nous soit permis de répondre qu'ainsi que la lumière, la vérité met un plus ou moins long temps à percer les ténèbres ou les nuages qui l'environnent,

Et qu'ainsi que la vérité, la lumière arrive à l'heure voulue par Dieu.

Sans doute, l'homme est l'artisan de Dieu — et celui qu'il a chargé de lutter contre l'ignorance doit d'abord avoir été victime de cette ignorance, afin d'être tout à fait pénétré de la nécessité de la lumière spirituelle.

Or, celui qui a mission d'éclairer les autres doit d'abord s'éclairer lui-même, — se rendre apte à répandre autour de lui cette lumière féconde, apte à réfuter directement et

par des preuves certaines les allégations qui se produisent devant lui, — apte enfin à éclairer ses ennemis ainsi que ses amis.

Si donc nous sommes une nation de prêtres, — de prêtres de la vérité, — soyons fiers de travailler, de souffrir, de mourir pour elle, — remercions Dieu de nous avoir donnés à la plus noble des causes, — répandons la lumière, faisons apparaître sous un jour nouveau cette antique clarté, et attendons avec persévérance, avec dignité, avec confiance, que l'heure du monothéisme soit arrivée.

D'ici là, si certaines accusations se reproduisent, ouvrez l'histoire, racontez autour de vous que, lorsque le monde connu subissait sans murmure la domination romaine, un peuple, un seul, le moins nombreux de tous, refusa de se soumettre à son puissant vainqueur.

Pendant cent quarante années, ce peuple

sacrifia tous ses intérêts à l'espoir de reconquérir son indépendance, et, dans cette lutte inégale et sans cesse renaissante, la victoire appartint souvent au petit nombre et au bon droit.

De telle sorte que le Romain, afin de posséder tranquillement la Palestine, fut obligé d'en expulser tous les habitants et de rendre ainsi un hommage involontaire à leur courage et à leur patriotisme.

Et ce même peuple, dispersé sur la surface du globe, eut à lutter ensuite contre l'oppression non moins redoutable d'une religion triomphante, alliée aux plus puissants monarques de la terre.

Et dans cette nouvelle lutte, qui dura près de deux mille années, ce peuple affirma le même courage, le même désintéressement, la même constance.

Et ce fut en vain que furent exercées contre lui les violences les plus sauvages, en

vain que furent inventées contre lui les iniquités les plus excessives.

Ce peuple de héros, s'inspirant du supplice d'Akiba, subit sans défaillir cette longue torture, répétant jusqu'à son dernier soupir : Écoute, Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un.

Devant cette noble abnégation, ce fier courage, ce spiritualisme élevé, toute accusation d'égoïsme, de lâcheté, d'avidité, d'immoralité devient aussi extravagante qu'impie, et ceux qui la répètent ne portent tort qu'à eux-mêmes.

Nous invitons en conséquence l'auteur du Mémoire n° 1 à modifier sa troisième partie et à la rendre digne des deux premières.

Le Mémoire n° 2 porte deux titres, — excellents tous deux :

Les Juifs et les préjugés antiques et modernes, appréciés d'après l'histoire et la vérité;

Examen critique des préjugés dont les Juifs sont à la fois imbus et victimes.

Quoique ce Mémoire soit évidemment l'œuvre d'un esprit supérieur, et quoiqu'il renferme des faits très-intéressants, il ne nous a paru répondre ni au programme qu'il s'était tracé, ni au programme du concours.

La forme en est prolixe, par conséquent peu populaire, et il convient d'adresser à l'ensemble de ce Mémoire le reproche déjà adressé à la troisième partie du Mémoire n° 1 : d'avoir discuté trop sérieusement de ridicules calomnies et de leur avoir ainsi donné un corps qui leur manque.

En conséquence, Messieurs les Présidents, j'ai l'honneur de vous proposer de décerner une mention honorable à l'auteur du Mémoire n° 1, et d'accorder un nouveau délai de six mois au concours du prix de 500 fr. en faveur du Mémoire qui réfutera le plus efficacement les préjugés basés sur une igno-

rance grossière de notre spiritualisme et de nos mœurs.

HIPPOLYTE RODRIGUES,
Secrétaire perpétuel.

Approuvé :
Le Président de la Société,
AD. FRANCK.

Approuvé :
Le Président honoraire de la Société,
S. MUNCK.

Paris, 11 juin 1866.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1.

LÉVITIQUE.

« Verset 16. Quiconque aura blasphémé le nom de l'Éternel, sera puni de mort, il sera lapidé par tout le peuple; Israélite ou étranger, qu'il meure, il a blasphémé le nom de Dieu. »

« Verset 23. Moïse ayant rapporté aux Israélites le jugement de l'Éternel contre celui qui avait blasphémé, on mena cet

homme hors du camp et on le lapida selon ce que Dieu avait ordonné à Moïse. »

(*Lévitique*, ch. 24.)

N° 2.

ACTES DES APÔTRES.

C'est saint Paul qui parle :

« 20. Jusque-là que, quand le sang d'Étienne votre martyr fut répandu, j'étais présent, j'y consentais, et je gardais les habits des meurtriers.

« 55. Mais lui qui était rempli du Saint-Esprit, regardant fixement le ciel, vit Dieu dans sa gloire et Jésus debout à la droite de Dieu, et il dit : Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme qui est à la droite de Dieu.

« 56. Là-dessus, poussant de grands cris, ils se bouchèrent les oreilles et tous ensemble se jetèrent sur lui.

« 57. Au même temps, ils le traînèrent hors de la ville et le lapidèrent.

« Et les témoins mirent leurs habits au pied d'un jeune homme appelé Saul (saint Paul).

« 58. Tandis qu'ils lapidaient Étienne, il priait et disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit.

« 59. S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria : Seigneur, ne leur imputez pas le péché.

« Et après avoir prononcé ces paroles, il passa au repos du Seigneur.

« Or Saul avait consenti à sa mort. »

(*Actes des Apôtres,* ch. 23, v. 20; ch. 7, v. 55 à 60.)

N° 3.

HISTOIRE DE JÉSUS PAR PEYRAT.

Entre ces auteurs, deux seulement, Josèphe et Tacite, ont écrit le nom de Jésus.

Le passage de Josèphe est explicite et significatif.

« En ce temps-là, dit-il (c'est-à-dire au temps de Pilate), était Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler homme; car il faisait beaucoup de merveilles. Il enseignait la vérité à ceux qui prenaient plaisir d'en être instruits, et il attira à lui beaucoup de Juifs et même de Gentils : il était le Christ. Il fut accusé devant Pilate par les principaux de notre nation, et Pilate le fit crucifier. Ceux qui l'avaient aimé auparavant ne cessèrent pas de l'aimer, parce que trois jours après il se fit voir à eux de nouveau vivant. Les saints prophètes avaient prédit ces choses de lui et plusieurs autres merveilles, et la secte des chrétiens, qui de lui a pris son nom, subsiste encore à présent. » (*Antiquités judaïques*, liv. XVIII, chap. 4.)

Un témoignage si formel, où tout ce qui peut élever Jésus et assurer sa gloire est for-

mulé avec tant de précision, peut-il venir d'un Juif de race sacerdotale, pharisien de secte et sacrificateur, car Josèphe était tout cela? (*Antiquités judaïques,* liv. XVI, ch. 2.) Il a vécu et il est mort Juif, Juif convaincu, opiniâtre, d'ailleurs très-occupé de politique et tenant un rang distingué à la cour des empereurs. C'est sous le règne de Domitien qu'il a écrit son livre des *Antiquités judaïques*, et il était trop attentif à se ménager la faveur impériale pour exalter le chef d'une religion dont l'empereur était l'ennemi déclaré. Dans ce passage, en effet, ce n'est pas un Juif qui parle, un Juif modéré et équitable, c'est un chrétien, et un chrétien si transporté par son zèle, qu'il ne songe pas même à modérer ses impressions : il tranche toutes les questions. « Jésus était le Christ, et il est ressuscité ! » Conçoit-on rien de plus opposé à la croyance et à la profession de Josèphe? Comprend-on cet homme de tant

de droiture et de probité reconnaissant que Jésus est le Messie prédit par les prophètes et ne se faisant pas chrétien?

Ce passage rompt le fil de la narration, n'a nulle liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit, et cela seul est une objection à laquelle il n'est pas aisé de répondre.

Dans ce qui précède, Josèphe raconte une sédition des Juifs contre Pilate, et dans ce qui suit : « un autre accident fâcheux qui, dit-il, causa un grand trouble. »

Ces mots, « un autre accident, » ne peuvent avoir rapport qu'au premier qui était la sédition. — Le témoignage relatif à Jésus n'a nul rapport avec ces deux événements liés l'un à l'autre par les termes mêmes de l'historien. Or Josèphe prouve trop, dans tout son ouvrage, combien il possède l'art de mettre chaque chose à sa place, pour qu'on puisse croire qu'il a gâté par un tel arrangement l'ordre et la netteté de la narration.

Dans leurs nombreuses et ardentes polémiques contre les Juifs et les païens, saint Justin, Tertullien, Origène, saint Cyprien, ne citent pas ce passage de Josèphe. Est-ce que saint Justin, dans sa longue dispute avec Tryphon, aurait négligé de confondre les Juifs par le témoignage de leur propre historien? Quant à Origène, il parle de Josèphe, mais en des termes qui tranchent la question : « Josèphe, dit-il, n'a pas reconnu que notre Jésus fût le Christ. »

De l'avis de tous les critiques habiles et compétents, ce passage de Josèphe est interpolé, et il faut le mettre au rang des fraudes pieuses des premiers chrétiens.

(PEYRAT, *Histoire de Jésus,* ch. 13, p. 335.)

N° 4.

ANNALES DE TACITE.

..... Pour faire cesser ce bruit, il produisit des accusés et fit périr par les plus

cruels supplices des hommes détestés à cause de leurs infamies, nommés vulgairement chrétiens. — Christ, de qui vient leur nom, avait été puni de mort sous Tibère par l'intendant Ponce-Pilate.

Cette pernicieuse superstition, réprimée pour un temps, reprenait vigueur, non-seulement dans la Judée, source du mal, mais à Rome, où vient aboutir et se multiplier tout ce que les passions inventent ailleurs d'infâme ou de cruel. — On arrêta d'abord des gens qui s'avouaient coupables, et sur leurs dépositions, une multitude de chrétiens, que l'on convainquit moins d'avoir brûlé Rome, que de haïr le genre humain : on joignit les insultes au supplice ; les uns, enveloppés de peaux de bêtes féroces, furent dévorés par des chiens, d'autres attachés en croix, plusieurs enduits de matières inflammables. On allumait leurs corps sur le déclin du jour, pour servir de flambeaux ; Néron prêtait ses

jardins à ce spectacle, auquel il ajouta les jeux du cirque, se mêlant parmi la populace en habit de cocher, ou conduisant lui-même un char.

Ainsi, quoique les chrétiens fussent des scélérats dignes des plus grands châtiments, on ne pouvait s'empêcher de les plaindre, parce qu'ils n'étaient pas immolés à l'utilité publique, mais à la cruauté d'un seul.

(*Annales de Tacite,* liv. xv, 44. — 4e vol., p. 233 de la traduction Dotteville.)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Préface de la troisième édition I

Avant-propos de la seconde édition 8

Première aux Israélites. 11

Seconde aux Israélites 35

La Mission. 37

Esquisse des signes de la majorité religieuse de l'homme 52

Avant-propos. 52

Le Fanatisme. 67

L'Athéisme. 71

Le Surnaturel 73

Pages.
Les Rites du passé et les Rites de l'avenir 80
La Science des Religions. 85
L'Aspiration au Monothéisme. 91

La Réforme 94
Avant-propos. 94
La Circoncision. 103
L'Initiation 116
Le Septième jour. 122
La Prière 133
La Bénédiction du Mariage. 146
Le Chef religieux. 149
La Fête du Pardon 153
L'Israélitisme. 164

Troisième aux Chrétiens. 171
Avant-propos. 171
Troisième aux Chrétiens. 175

Quatrième spéciale aux Protestants. 189

Cinquième aux Philosophes. 197

Pages.
Pourquoi les Juifs n'ont jamais crucifié leur Messie 197
Aux Philosophes. 219
Citations 239

Sixième aux Mahométans. 243
Avant-propos. 243
Le Berceau de l'Islam 260
La Décadence de l'Islam. 269

Septième spéciale aux Catholiques 291
Des Commandements de Jésus et des Commandements de l'Église 304

Huitième aux Sabiens. 327
Avant-propos, le Kascher. 327
La liberté d'interprétation 362
Aux Sabiens 417

Œuvres diverses.

1. La Fusion des Rites. 441
2. Essai sur le Code moral. 452
3. Concours littéraire 459

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Pages.
1. Extrait du Lévitique 469
2. Extrait des Actes des Apôtres. . . . 470
3. Extrait de l'Histoire de Jésus, par Peyrat 471
4. Extrait de Tacite. 475

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

